

Faculté de philosophie, arts et lettres

Dégagement du thème de « l'ère post-média » dans l'œuvre tardive de Félix Guattari

Intrications des dimensions sémiotiques, politiques et subjectives impliquées par les technologies contemporaines de la communication et de l'information

Auteur : Julien Archer

Promoteur.rice : Alain Loute, Nathalie Grandjean

Année académique : 2025-2026 FILO2MA - Master [120] en philosophie, à finalité approfondie

Faculté de philosophie, arts et lettres

Dégagement du thème de « l'ère post-média » dans l'œuvre tardive de Félix Guattari

Intrications des dimensions sémiotiques, politiques et subjectives impliquées par les technologies contemporaines de la communication et de l'information

Auteur : Julien Archer

Promoteur.rice : Alain Loute, Nathalie Grandjean

Année académique : 2025-2026 FILO2MA - Master [120] en philosophie, à finalité approfondie

Un tout grand merci à mes proches,
à leur motivation sans qui ce travail n'aurait eu de fin :

Papa,

Maman,

LMS,

BP1.15205,

les trous noirs.

Déclaration sur l'honneur

Je déclare qu'il s'agit d'un travail original et personnel, que toutes les sources référencées ont été indiquées dans leur totalité et ce, quelle que soit leur provenance, et que l'utilisation des outils d'intelligence artificielle est conforme aux consignes générales d'utilisation publiées par l'UCLouvain et disponible à cette adresse :

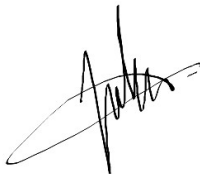
<https://cdn.uclouvain.be/groups/cms-editors-p1/portail/reglement/Consignes-ChatGPTversion-etudiante.pdf?itok=SebXXm87>

Je suis conscient·e que le fait de ne pas citer une source, de ne pas la citer clairement et complètement, de ne pas annoncer dans une partie spécifique en début du mémoire l'utilisation que j'ai faite des outils d'intelligence artificielle ou de les utiliser de manière contraire à ce qui est prévu dans la note institutionnelle constituent des irrégularités graves au regard du Règlement des études et des examens de l'Université catholique de Louvain (Chapitre 4, section 7, article 107 à 114) au sein de l'Université. J'ai notamment pris connaissance des risques de sanctions académiques et disciplinaires encourues. Au vu de ce qui précède, je déclare sur l'honneur ne pas avoir commis de plagiat ou toute autre forme de fraude et de n'avoir pas utilisé les outils d'intelligences artificielles en dehors de ce qui est accepté à l'UCLouvain.

Nom, Prénom : Archer Julien

Date : 17 mai 2026

Signature de l'étudiant·e :

A handwritten signature in black ink, appearing to be 'Julien Archer', written over a horizontal line.

Introduction : L'écologie du virtuel

Ce travail de mémoire part d'un paradoxe propre aux sociétés contemporaines : jamais les moyens de communication n'ont été aussi nombreux, accessibles et interactifs. Pourtant, cette multiplication des canaux d'expression ne garantit ni une plus grande autonomie subjective, ni une meilleure capacité collective à produire du dissensus (de la divergence d'opinion qui soit opérante), ni une véritable réappropriation des conditions de l'énonciation. Le développement contemporain des réseaux numériques a profondément transformé les conditions de circulation des signes, des affects et des formes de vie collective. Loin de se limiter à une mutation technique des médias, cette transformation engage une reconfiguration plus profonde des modalités de perception, d'attention et de subjectivation.

Dans ce contexte, les promesses initiales associées à l'interactivité, à l'horizontalité et à la participation généralisée doivent être confrontées à un mouvement inverse : capture de l'attention, standardisation de la sensibilité, profilage des comportements, polarisation des échanges et développement de formes de contrôle moins visibles que celles des médias de masse classiques. Le problème ne consiste donc pas seulement à savoir si les médias contemporains donnent davantage la parole aux individus ; il consiste à comprendre quel type de subjectivité ils produisent, et sous quelles conditions ils peuvent cesser de reconduire les formes dominantes de normalisation.

C'est dans cette tension que prend place la présente recherche. Elle propose de revenir à la notion de post-média développée par Félix Guattari afin d'en interroger l'actualité. Loin de constituer une anticipation naïve d'Internet, le post-média doit être compris comme une problématisation des conditions sous lesquelles les médias peuvent devenir des opérateurs de subjectivation collective, plutôt que des instruments de normalisation et de contrôle.

La fin de la carrière de Félix Guattari est marquée par des tentatives de conceptualisation de thèmes qui restaient en arrière-plan de sa pensée jusque-là. Nous pensons essentiellement à la question de la consistance ou de la déterminabilité qui viennent progressivement remplacer les formulations en termes de déterritorialisation, ou encore à la problématique écologique et au thème lié qui va nous importer ici : l'ère post-médiatique. Qu'on le dise d'emblée, ce n'est pas tant un thème qui sert à discourir des évolutions technologiques, spécifiquement les technologies de communication, mais il s'agit plutôt de circonscrire des considérations sur un appauvrissement général de l'expérience. Guattari part en effet du constat que le capitalisme a atteint une phase telle de globalisation et d'intériorisation (jusqu'au plus intime de chacun) – l'acronyme

CMI, pour désigner le capitalisme mondial intégré, prend lui aussi une importance grandissante – que son activité principale est devenue une extension de son contrôle sémiotique, c'est-à-dire qu'il s'est centré sur la production de signes et de sens. La perte de diversité que cette centralisation occasionne concerne non seulement les environnements et la biosphère, mais aussi le tissu social et les réseaux de solidarité, les multiples niveaux que chaque interaction mobilise, jusqu'à la diversité que chacun s'autorise à être, c'est-à-dire un appauvrissement de la subjectivité.

Pour reprendre l'argument que Guattari développe dans un billet intitulé « L'écologie du virtuel »¹, il s'agit de prendre en considération le décalage entre l'échelle des bouleversements qui sont entraînés par le CMI et la faiblesse ou la stéréotypie des réponses que cela génère. Car « tout concourt à générer une mobilisation des esprits, des sensibilités et des volontés »² et pourtant nous restons coincés dans une alternative entre statu quo, immobilisme et réitération des grands antagonismes modernes prônant un post-capitalisme toujours remis à plus tard, devenant un arrière-monde. La situation globale pousse un recours à la créativité qui pourraient en exploiter les meilleurs versants. Comment expliquer cette impasse ? Guattari en appelle à une forme de canalisation de cette créativité, dont l'acteur principale est le système médiatique. C'est pourquoi le thème post-médiatique sert à orienter la réflexion autour d'une utilisation différente des médias, d'un rapport changé à ce qui finalement nous met en relation avec ces changements. Le système médiatique est vu par Guattari comme un dispositif visant à accentuer la différence entre les mouvements à même le réel et leur représentation. C'est lui qui empêche la venue au monde, la prise de consistance d'un « agencement énonciatif complexe aux composantes sociales, éthiques, politiques, esthétiques multiples » qui fassent réémerger toute une « richesse ontologique »³.

Si l'ère post-médiatique semble tourner spécifiquement orienter la question autour des moyens technologiques, il ne s'agit pas tant de militer en faveur de nouvelles technologies, moins centralisées, permettant à chacun ou à des groupes minoritaires de s'élever à leur tour au rang d'émetteurs, et non plus seulement de récepteurs. En quelque sorte, un tel état technologique est actualisé depuis la mondialisation d'Internet. Bien qu'un tel dispositif ait son importance pour le projet guattarien d'une resingularisation, il ne l'a qu'au titre d'une des conditions de possibilités, mais nous ne sommes jamais à l'abri d'une nouvelle capture de ces moyens technologiques par le CMI. En cela, il faut opposer une homogénéité typique de l'économie de marché

¹ . GUATTARI, *Qu'est-ce que l'écologie?*, éd. par Stéphane NADAUD, lignes poche (lignes / imec, 2018), p. 443. Désormais cité F. GUATTARI, QE.

² Idem.

³ F. GUATTARI, QE, p. 444.

où règne l'équivalence entre tout ce qui circule (signes, marchandises, affects) et une hétérogenèse qui se caractérise par une attention portée à l'émergence du singulier. L'écologie du virtuel, synonyme de l'ère post-médiatique désigne ainsi un projet qui vise à protéger, à prendre soin de ce qui est encore à l'état naissant⁴, au virtuel qui cherche encore ses conditions de possibilités propres qui ne sont pas données par avance et qui doivent être continuellement mobilisées dans des actes de créations. Le virtuel en ce sens requiert toujours une écologie au sens où il suppose une multiplicité d'expérimentations qui ne se subsument pas sous une intention clairement délimitée. La technosphère contemporaine – le déploiement massif de capteurs, algorithmes, réseaux et dispositifs computationnels – produit un nouveau régime de sensibilité et de participation au monde, qu'il faut penser écologiquement plutôt que techniquement : c'est un champ de co-constitution transversal entre êtres hétérogènes. Le virtuel concerne une population d'entités cherchant à acquérir de la consistance en tant que multiplicité, c'est en cela qu'il requiert une appréhension écologique, une appréhension qui tienne compte du multiple.

La problématique qui travaille Guattari sur la fin de sa carrière est typiquement celle de la production des dimensions existentielles dans le contexte ravageur du CMI. La sphère technologique dépend d'une sphère subjective pour porter à son épanouissement ses potentialités. Le constat de situation du CMI vise à mettre l'accent sur le fait que les formations subjectives et collectives ne sont plus en mesure de faire fonctionner l'avancement technologique. En quelques mots : La nouvelle donne des technologies de communication porte en elle, par les sémiotiques qu'elle mobilise, la possibilité de changer radicalement le rapport au réel, la médiatisation telle qu'elle visait à le distancer, mais il n'est cependant pas sûr qu'on trouve de fait des agencements subjectifs capables de pousser dans cette direction, cette subjectivité. Il faut la créer. Une certaine conception dialectique de l'évolution historique est donc portée par le thème post-médiatique, dans la mesure où c'est au sein du CMI que nous pouvons trouver l'occasion de recomposer la subjectivité qui dépasse les limites du système.

L'intérêt de Guattari tient précisément à ce déplacement : les médias ne sont pas seulement des vecteurs de contenus, mais des dispositifs sémiotiques, affectifs et institutionnels participant à la production du réel lui-même. Ils configurent des écologies de la perception et du sensible, au sein desquelles se jouent les possibilités d'émergence de formes de vie collectives.

⁴ F. GUATTARI, QE, p. 88.

La question directrice de ce travail peut alors être formulée simplement : à quelles conditions les médias cessent-ils d'être des appareils de normalisation de la subjectivité pour devenir des agencements capables de produire de la singularité collective ? Cette question sera abordée à partir de Guattari, et plus précisément à partir de son thème tardif de l'ère post-média ou post-mass-média. L'expression peut prêter à confusion. Elle ne signifie pas que les médias disparaîtraient, ni que l'histoire aurait simplement dépassé la télévision, la radio ou la presse. Elle désigne plutôt un changement possible de fonction : les machines d'information et de communication pourraient ne plus servir principalement à diffuser des contenus depuis quelques centres vers une masse de récepteurs, mais à soutenir des agencements collectifs d'énonciation, c'est-à-dire des formes d'expression où des groupes se constituent en parlant, en percevant, en organisant leurs affects et leurs pratiques.

Il faut donc entendre le préfixe « post » avec prudence. Le post-média est d'abord post-mass-média lorsqu'il s'oppose aux effets de passivité, de sérialisation et de standardisation produits par les médias de masse. Mais il est aussi post-média en un sens plus radical : il oblige à sortir d'un modèle du média comme simple canal de transmission entre un émetteur et un récepteur. Le média n'est plus pensé selon l'idée d'une représentation qui devrait être correctement transmise puis interprétée ; il devient un agencement sémiotique, affectif, technique et institutionnel capable de produire directement des effets de subjectivation. Un média n'est pas seulement un canal : il est une manière d'organiser le visible, l'audible, l'attention, la mémoire, la parole et la capacité d'agir.

Délimitation du projet de recherche, indications méthodologiques

Le projet de ce mémoire porte une dimension volontairement restreinte. Il s'agit ici de dégager le thème de l'ère post-médiatique à partir de l'œuvre de Guattari elle-même. Nous trouvons une première raison à ce choix dans le fait que cette élaboration chez Guattari est fragmentaire, et si le thème insiste, il ne fait pas l'objet d'un travail séparé et dirigé spécifiquement à en circonscrire les enjeux définitionnels ou, de manière uniforme, les champs de recherche qu'il soulève. Ainsi toute une partie du travail est un parcours d'archives et de catalogue des différentes occasions à l'aune desquelles le thème est mis au point. Une seconde raison est à trouver dans la situation de l'œuvre de Guattari dans son ensemble dans le champ de recherche en philosophie. En effet, compte tenu de l'importance des ouvrages en collaboration avec Gilles Deleuze (surtout le diptyque *Capitalisme et schizophrénie*, mais dans une moindre mesure *Kafka : pour une littérature mineure* et *Qu'est-ce que la philosophie*), du piédestal sur lequel est parfois mis ce dernier, et de l'écriture largement en marge de la rigueur

académique de Guattari, l'œuvre personnelle de notre auteur est souvent soit lue comme des travaux préparatoires, des brouillons aux ouvrages mentionnés, soit simplement ignorée. Bien qu'un regain d'intérêt doive être noté dans le monde anglo-saxon à propos du travail personnel de Guattari – à ce propos, Hanjo Berressem témoigne d'un changement dans la réception où citer Guattari indépendamment de Deleuze était encore un acte de résistance au début du millénaire, ce n'est plus tellement le cas aujourd'hui⁵ – nous ne pensons pas la situation telle au sein du champ francophone de recherche et voudrions participer à cette redécouverte du corpus guattarien. Nous avons ainsi fait de notre mieux, dans la mesure du possible, pour ne pas retourner vers des concepts trop marqués par l'influence deleuzienne. A cet égard, les chapitre 1 et 9 constituent les exceptions majeures et se justifient par l'importance de la notion de déterritorialisation et de celle de contrôle pour saisir le contexte dans lequel se formule le thème qui nous occupe.

Restreint, le sujet de ce travail l'est aussi au sens où nous ne traitons pas des technologies médiatiques en tant que telle. Il ne s'agit ni d'une approche historique des technologies d'information et de communication, ni d'une sociologie du rôle et de l'utilisation des médias par un ensemble social. Les exemples mobilisés au parcours du mémoire cherchent alors à illustrer, préciser des propositions qui restent normatives et gardent ainsi les dimensions éthiques et politiques de la formulation post-médiatique.

D'autre part, il ne s'agira pas non plus de faire de Guattari le prophète direct du Web, comme si ses textes avaient simplement annoncé nos plateformes numériques. Guattari a bien pressenti l'importance des mutations informatiques, télématiques et audiovisuelles ; il a aussi participé concrètement à des expériences de radios libres et de réseaux alternatifs. Mais son intérêt principal ne porte pas sur l'innovation technique comme telle. Ce qui l'intéresse, c'est la manière dont une machine technique peut entrer dans un agencement social, affectif, institutionnel et sémiotique. On pourra sans doute reprocher à ce mémoire d'aborder à la fois des domaines trop séparés : économie politique, psychanalyse, médias numériques, sémiotique... D'autant que l'ère post-médiatique est un thème qui prend sa relative indépendance durant les dernières années de production philosophique de Guattari – comme en témoigne la section « médias et ère post-média » de la collection d'articles que fait Stéphane Nadaud dans *Qu'est-ce que l'écosophie ?*, interrompant ainsi la série à trois termes bien connue : écologie mentale, sociale, environnementale – il reste que la critique des mass-médias se formule déjà depuis ses premiers écrits. Il faudra cependant garder en

⁵ H. BERRESSEM, *Félix Guattari's schizoanalytic ecology* (Edinburgh University Press, 2020), p. viii.

vue que la problématique centrale est celle de la production de subjectivité et que celle-ci ne ressort certainement pas d'une causalité simple. Les médias dans ce contexte sont analysés non pas comme un objet séparé, mais comme vecteur permettant cette causation multiple de la subjectivité.

Orientations et plan

Ce mémoire est organisé en trois sections. La première section s'appuie directement sur les textes de Guattari lui-même : il s'agit d'un travail d'archive, de reconstitution et d'exposition de la pensée du post-média pensée dont on a dit qu'elle était fragmentaire, dispersée sur plusieurs décennies, et souvent lue à travers le filtre deleuzien. C'est donc un travail de lecture première, au sens où l'on cherche à dégager la logique interne d'une élaboration sans encore la confronter à ses commentateurs ni l'éprouver à l'aune de dispositifs concrets. La deuxième section procède différemment : elle convoque un ensemble de commentateurs – Lazzarato, Berressem, Segovia, Watson, Williams, Genosko, ... – dont le travail permet d'approfondir, de préciser ou de corriger certaines formulations guattariennes, en les articulant à des problématiques qui débordent le seul corpus personnel de notre auteur. Il s'agit ici d'une reprise indirecte : les concepts sont toujours guattariens dans leur origine, mais ils sont saisis à travers des médiations critiques qui en révèlent la portée et les tensions. La troisième section, enfin, change une nouvelle fois de registre : elle s'emploie à illustrer le thème post-médiatique à partir d'expériences concrètes, à le mettre en rapport avec des courants affiliés ou proches, et à le confronter à des évolutions contemporaines qui en éprouvent la cohérence autant qu'elles en révèlent les limites. Puisque la notion post-médiatique est avant tout normative et a des dimensions programmatiques, il nous a semblé pertinent de pouvoir la mettre à l'épreuve au sein d'une section entière et d'en mesurer les applications pratiques.

Il faut cependant ajouter que cette progression méthodologique s'articule à une seconde organisation, transversale à la première : celle des trois orientations philosophiques que ce travail entend faire travailler ensemble. La question post-médiatique peut en effet être abordée depuis au moins trois angles qui, bien qu'inséparables dans la pensée de Guattari, méritent d'être distingués pour être correctement compris. Le premier est sémiotique : il concerne la nature des signes que les médias mettent en circulation, la façon dont ils capturent ou libèrent le désir, et la différence fondamentale entre des régimes signifiants qui imposent une représentation et des régimes a-signifiants qui opèrent autrement. Le second est subjectif : il concerne la manière dont les dispositifs médiatiques produisent, formatent ou au contraire ouvrent des possibilités nouvelles de subjectivation, en deçà et au-delà de toute psychologie individuelle. Le troisième

est politique : il concerne les conditions sous lesquelles des agencements collectifs d'énonciation peuvent se constituer, les formes de dissensus qu'ils rendent possibles ou impossibles, et la question de savoir comment une organisation politique peut se penser autrement et avoir ses retombées sur la création sémiotique ainsi que subjective, toute organisation n'étant mesurée qu'à l'aune de sa consistance, son auto-poïétique, c'est-à-dire de la subjectivité qu'elle arrive à maintenir. Ces trois orientations ne se succèdent pas proprement : elles s'imbriquent, se relancent, et c'est précisément une telle articulation que ce mémoire cherche à produire. Elles sont cependant inégalement distribuées selon les sections et les chapitres, et il convient d'en rendre compte avec quelques précisions.

La première section, intitulée « Mass-média / Post-média », est celle où l'orientation sémiotique occupe la place la plus centrale. Elle comprend trois chapitres dont chacun déplace le problème d'une façon qui prépare les développements ultérieurs. Le premier chapitre, « Prendre en main la déterritorialisation de l'habitat », a pour fonction d'établir les coordonnées conceptuelles sans lesquelles aucun des chapitres suivants ne pourrait être compris avec précision. En plus de donner quelques repères historiques visant le bon déroulement de la lecture, il s'agit plutôt de fixer le problème du CMI tel que Guattari le formule dans sa dernière période, à savoir celui d'un appauvrissement généralisé de la subjectivité corrélé à un certain usage des technologies de communication et qui motive métaphysiquement la formulation du thème post-médiatique. Ce problème suppose que l'on comprenne ce que Guattari entend par déterritorialisation – concept dont l'évolution à travers l'œuvre est significative et qui ne peut être réduit à une seule formulation –, ainsi que la notion de territoire existentiel qui lui est corrélative dans la pensée tardive. Le chapitre s'attarde donc sur ces deux pôles : d'un côté, la déterritorialisation comme mouvement qui arrache les énergies de production – désirantes, sociales, techniques – à leurs assignations ; de l'autre, la reterritorialisation comme corrélat nécessaire, dont le caractère peut être libérateur ou mortifère selon que l'on débouche sur un nouveau territoire existentiel ou sur un trou noir subjectif. C'est dans cet espace que la question post-médiatique commence à prendre forme et de manière intrinsèquement liée à la possibilité subjective : les technologies de communication sont l'un des vecteurs par lesquels la déterritorialisation contemporaine s'opère, et la question est de savoir si elles peuvent être aussi le vecteur d'une reterritorialisation libératrice ou conservatrice.

Le deuxième chapitre, simplement intitulé « Le post-média », est celui où le thème central du mémoire est exposé pour la première fois dans toute son étendue. Il s'agit d'en reconstituer la construction à partir des textes de Guattari, en suivant trois

moments distincts mais liés. Le premier est négatif : le post-média se définit d'abord contre les mass-médias, contre leur effet sérialisant, leur travail sur la temporalité, leur entretien d'une passivité qui n'est pas seulement politique mais perceptive et affective. Ce moment négatif est important parce qu'il situe l'enjeu : il ne s'agit pas de critiquer les contenus diffusés, mais le type de rapport au monde, à soi et aux autres que l'ère mass-médiatique instaure comme norme. Le second moment est celui de l'avènement possible : Guattari identifie plusieurs facteurs d'évolution, parmi lesquels l'évolution technologique occupe une place paradoxale où elle est à la fois condition de possibilité d'une ère post-médiatique et jamais suffisante à elle seule. C'est ici que la dimension normative du thème apparaît : le post-média n'est pas une tendance spontanée du développement technologique, il désigne des conditions à produire. Le troisième moment est positif et constitue la proposition la plus spécifique du thème : un agencement post-médiatique est celui dans lequel les machines d'information et de communication deviennent des opérateurs de subjectivation collective, des dispositifs permettant à des groupes de se constituer en parlant, en percevant, en organisant leurs affects et leurs pratiques communes plutôt qu'en les consommant séparément.

Le troisième chapitre, « La critique de la signification », constitue en un sens le chapitre le plus technique de la première section, et peut-être du mémoire dans son ensemble. Il s'agit d'y traiter la question sémiotique dans toute sa complexité, c'est-à-dire de descendre dans le fonctionnement des régimes de signes que les mass-médias mobilisent et que le post-média prétend dépasser. Le problème central est le suivant : les mass-médias opèrent principalement au niveau de la signification, c'est-à-dire d'un régime de signes qui suppose un référent, un signifié, une représentation et qui, par là même, assujettit ce qu'il met en circulation à un code dominant. Ce régime est celui par lequel le sujet est constitué comme récepteur d'une représentation du monde, non comme producteur d'une énonciation propre. Contre ce régime, Guattari pose la question des sémiotiques a-signifiantes, c'est-à-dire de régimes de signes qui opèrent sans passer par la représentation ou la signification au sens strict : flux d'affects, de perceptions, d'intensités qui déclenchent directement des effets sans produire de sens au sens traditionnel. Cette opposition appelle un détour par Hjelmslev, dont la glossématique fournit à Guattari les outils pour penser les différents niveaux d'encodage en deçà de la signification. Il nous est ainsi permis de poser précisément ce que signifie un régime de signe a-signifiant et d'en distinguer les composantes. Le chapitre se clôt cependant sur un paradoxe que la suite du mémoire ne cessera de travailler : les sémiotiques a-signifiantes ne sont pas en elles-mêmes libératrices. Elles peuvent tout aussi bien constituer le vecteur d'un contrôle plus fin, plus invisible, plus difficile à identifier que celui qu'opèrent les significations explicites.

La deuxième section, « Constructivisme de la subjectivité », est celle où l'orientation subjective occupe le devant. Elle mobilise davantage les commentateurs, et c'est à travers eux que la pensée de Guattari est ici approfondie. Elle comprend trois chapitres visant chacun un axe différent (le rôle social, les affects et les opinions) de la constitution subjective en rapport à différentes sémiotiques et impliquant différentes organisation politique.

Le quatrième chapitre, « Subjectivité post-médiatique et mécanismes de capture », s'attaque au présupposé le plus courant dans les théories critiques des médias : celui d'un sujet préexistant que les médias viendraient ensuite influencer, formater ou aliéner. Guattari, repris et systématisé par Lazzarato, renverse ce présupposé : la subjectivité n'est pas une donnée que les médias altèrent, elle est une production que les médias contribuent à fabriquer. Ce renversement a des conséquences décisives pour la façon dont on peut penser le post-média. Si les médias produisent de la subjectivité, alors la question n'est plus de protéger un sujet contre les effets médiatiques, mais de comprendre quels régimes de production subjectifs ils instaurent et lesquels ils rendent possibles ou impossibles. Le chapitre introduit à cet égard une distinction fondamentale, empruntée à Lazzarato et elle-même tirée de Guattari, entre l'assujettissement social et l'asservissement machinique. L'assujettissement produit des sujets identifiés, dotés de représentations et de rôles ; l'asservissement opère en deçà de la représentation, sur des composantes pré-individuelles, des flux d'affects et de perceptions que les machines mobilisent directement. Cette distinction permet de comprendre pourquoi la critique ordinaire des médias – qui s'en tient aux représentations qu'ils diffusent – reste insuffisante : l'essentiel de leur travail se fait à un niveau que la représentation ne recouvre pas.

Le cinquième chapitre, « Affect post-médiatique », approfondit la dimension la moins discursive de la question. L'affect chez Guattari n'est pas une affaire privée ou psychologique ; il est une composante de la production subjective qui engage directement le rapport au monde commun et aux autres. Dans l'ère mass-médiatique, les affects sont réduits à des sentiments standardisés, à des présences à soi qui n'ont pas la force de projection hors d'elles-mêmes que requiert une subjectivation véritable. Le chapitre cherche à comprendre ce que signifie cette réduction, et ce que Guattari entend lorsqu'il parle de la construction d'un « objet esthétique » comme noyau d'une subjectivation post-médiatique. L'affect y est étudié sous plusieurs angles successifs : sa dimension de proximité, qui renvoie à la façon dont les médias organisent les distances et les présences entre les sujets ; sa dimension de partage, qui renvoie à la communauté de sensibilité que les dispositifs médiatiques produisent ou empêchent ;

sa dimension de temporalisation, enfin, qui renvoie à la façon dont les mass-médias travaillent la durée de l'attention et de la mémoire vers le clip, le fait divers, l'effacement de toute durée qui permettrait à quelque chose de prendre consistance. Ce qui ressort de ces développements, c'est que la question post-médiatique est aussi une question esthétique au sens fort : elle concerne la façon dont une nouvelle douceur, une nouvelle tendresse peuvent émerger dans des agencements qui ne reconduisent pas la standardisation affective du capitalisme médiatique.

Le sixième chapitre, « Dissensus et altérité », ferme la boucle de la deuxième section en ramenant la question subjective à ses dimensions politiques les plus explicites. Il s'agit ici de mettre en rapport la production de subjectivité et la question de l'organisation collective, c'est-à-dire de montrer que la subjectivation post-médiatique n'est pas un projet individuel mais suppose une certaine structure du champ social dans lequel elle peut advenir. Le concept central de ce chapitre est celui de dissensus, emprunté à Lyotard mais réapproprié selon les coordonnées propres de Guattari : ce qui est visé, ce n'est pas l'affrontement polémique comme fin en soi, mais la préservation et la production active d'hétérogénéité au sein d'un espace de communication. Le mass-médiatisme travaille au consensus, non pas au sens d'un accord raisonné entre parties, mais au sens d'une réduction de la divergence à l'acceptable, d'un formatage de la capacité énonciative dans les bornes de ce qui peut être reçu. C'est contre ce mouvement que Guattari défend la notion de transversalité, élaborée dès ses premiers écrits cliniques et réactivée dans le cadre post-médiatique : une institution ou un dispositif est transversal lorsqu'il produit des connexions entre des registres hétérogènes, entre des groupes qui ne se reconnaissent pas dans une même identité, entre des niveaux d'énonciation qui ne se subsument pas sous un code commun. C'est le modèle de la polyphonie, emprunté à Bakhtine, qui fournit ici la métaphore la plus parlante : un agencement post-médiatique n'est pas celui où tout le monde dit la même chose ni celui où les voix s'annulent, mais celui où des voix irréductibles se constituent mutuellement comme altérité, c'est-à-dire comme condition de leur propre consistance.

La troisième section, « Terrains et actualités post-médiatiques », change de registre pour entrer dans ce que nous avons appelé l'orientation politique au sens le plus opérationnel du terme : non plus la théorie politique de la subjectivité, mais les pratiques, les courants, les dispositifs dans lesquels le thème post-médiatique a pris ou pourrait prendre corps.

Le septième chapitre, « Expériences post-médiatiques et identifiées comme telles », commence par rappeler que la pensée guattarienne du post-média ne s'est pas

constituée dans un rapport purement spéculatif aux technologies. Guattari a été un praticien des médias alternatifs, engagé concrètement dans des expériences dont chacune a contribué à former ses hypothèses théoriques. Radio Alice à Bologne, Radio Tomate à Paris, les réseaux télématiques expérimentaux des années 1980 : autant d'agencements dans lesquels une autre organisation des rapports entre émission et réception, entre groupes et individus, entre parole et action a été tentée. Ce chapitre ne se contente pas de les décrire ; il les lit à la lumière des concepts élaborés dans les sections précédentes pour montrer en quoi ces expériences permettent d'illustrer, de préciser ou de compliquer les propositions théoriques. Il s'intéresse aussi, dans un second moment, à un ensemble de dispositifs que la littérature a identifiés comme relevant d'une logique post-médiatique au sens guattarien : des radios communautaires aux collectifs numériques, des plateformes de production collective de savoirs aux réseaux alternatifs d'information. L'enjeu n'est pas d'établir une liste exhaustive mais de dégager des traits structurels récurrents : qu'est-ce qui fait qu'un dispositif peut être dit post-médiatique, et pourquoi cette qualification ne peut pas se réduire à une description technologique ?

Le huitième chapitre, « Les Tactical Media : pratiques, théories et héritages critiques », élargit la référence guattarienne au mouvement des Tactical Media tel qu'il s'est développé dans le monde anglo-saxon à partir des années 1990 autour de la figure de Geert Lovink. Ce mouvement présente des différences fondamentales avec le projet guattarien – la première et la plus frappante étant que les Tactical Media désignent des pratiques identifiées comme telles, des médias concrets, là où le post-média guattarien désigne un régime de la médiation et non une technologie –, mais aussi des recoupements et des complémentarités qui enrichissent notre recherche. Le chapitre suit plusieurs fils : la naissance du concept et son contexte historique – l'énergie libérée par la fin de la guerre froide, l'émergence d'Internet comme espace de contestation, la démocratisation de l'électronique grand public –, la distinction entre stratégie et tactique empruntée à de Certeau et la façon dont elle organise le rapport aux institutions dominantes, la question de la mobilité comme condition d'existence d'un mouvement qui doit se désinvestir avant d'être récupéré, et enfin la différence entre tactique secrète et tactique spectaculaire à travers des cas de désobéissance civile médiatique. Ce qui intéresse particulièrement notre propos, c'est le retour critique que ce mouvement a opéré sur lui-même : les Tactical Media ont produit une réflexion sur leurs propres limites, sur les conditions dans lesquelles une pratique militante peut se laisser absorber par le mainstream qu'elle prétend contester, sur la façon dont le postmodernisme médiatique peut devenir lui-même une forme de capture. Ces critiques enrichissent notre compréhension du post-média guattarien en lui adjoignant

une dimension que les textes de Guattari, écrits avant l'essor d'Internet, ne pouvaient anticiper pleinement.

Le neuvième et dernier chapitre, « Le post-média comme acquis des sociétés de contrôle », constitue, en un sens, la mise à l'épreuve finale du thème post-médiatique à l'aune du présent. Il s'agit ici de confronter la proposition guattarienne à ce que Deleuze – dont ce chapitre constitue, nous l'avons dit, l'exception majeure au principe de lecture séparé – a diagnostiqué comme passage des sociétés disciplinaires aux sociétés de contrôle. Ce passage n'est pas sans rapport avec le thème post-médiatique : les sociétés de contrôle se caractérisent précisément par une opération du pouvoir qui passe moins par l'enfermement et la normalisation disciplinaire que par une modulation continue des comportements à même leur environnement. Or cette modulation est précisément ce que les sémiotiques a-signifiantes permettent, à la différence des sémiotiques signifiantes qui supposent encore un sujet à représenter. Le chapitre montre que les plateformes numériques contemporaines ont en quelque sorte accompli le dépassement de la médiation signifiante que le thème post-médiatique appelait de ses vœux mais qu'elles l'ont accompli au profit du contrôle, non de l'émancipation. Les algorithmes de recommandation, les systèmes de profilage comportemental, la gouvernementalité algorithmique décrite par Rouvroy et Berns constituent des dispositifs a-signifiants au sens technique du terme : ils opèrent directement sur les comportements et les désirs sans produire de signification au sens traditionnel. Ce faisant, ils réalisent une capture qui n'était pas prévue dans la cartographie guattarienne, ou du moins pas avec la précision qui serait nécessaire. La question que ce chapitre pose en conclusion, et que le mémoire laisse ouverte, n'est donc plus celle de savoir comment sortir du régime signifiant des mass-médias : cette sortie a eu lieu. Elle est : comment distinguer entre deux régimes d'a-signifiante, l'un qui opère comme asservissement machinique, l'autre qui pourrait ouvrir à des agencements libérateurs ?

On voit ainsi comment les trois orientations que ce mémoire entend articuler – sémiotique, subjective, politique – se distribuent à travers les sections sans jamais se dissocier pleinement. L'orientation sémiotique domine la première section mais ne disparaît pas des suivantes : c'est elle qui permet de comprendre, au chapitre 9, pourquoi la distinction entre deux régimes a-signifiants est la question décisive du présent. L'orientation subjective structure la deuxième section mais irrigue également la première, où la question de la déterritorialisation de l'habitat est d'emblée posée comme question subjective, et la troisième, où les expériences concrètes et les critiques des Tactical Media obligent à revenir sur les conditions subjectives et collectives de

possibilité d'une pratique post-médiatique. L'orientation politique, enfin, est présente dès le premier chapitre dans la formulation du paradoxe initial – pourquoi la multiplication des moyens d'expression ne produit-elle pas davantage d'autonomie collective ? – et atteint son acuité maximale dans les chapitres 6 à 9, où la question du dissensus et celle des sociétés de contrôle obligent à penser le post-média non pas comme un idéal à contempler mais comme un enjeu à construire dans des conditions qui lui sont partiellement hostiles. C'est dans cette tension que ce mémoire trouve son ressort le plus profond : le thème guattarien du post-média n'est pas une anticipation dont il faudrait mesurer la pertinence rétrospective – faire de Guattari un précurseur d'Internet est la meilleure façon de rendre totalement désuet le thème post-médiatique aujourd'hui – mais une problématisation dont il faut montrer qu'elle reste ouverte, et qu'elle l'est d'une façon qui demande encore à être travaillée.

Nous précisons ici que toute source citée de langue étrangère est traduite par nos soins.

Section I : Mass-média / Post-média

Chapitre 1 : Prendre en main la déterritorialisation de l'habitat

« A mesure que les révolutions déterritorialisantes, liées au développement des sciences, des techniques et des arts, balaient tout sur leur passage, une compulsion de reterritorialisation subjective se mobilise. Et cet antagonisme s'aggrave d'autant plus avec l'essor prodigieux des machinismes communicationnels et informatiques que ceux-ci focalisent leurs effets déterritorialisants sur des facultés humaines comme la mémoire, la perception, l'entendement, l'imagination, etc. C'est une certaine formule de fonctionnement anthropologique, un certain modèle ancestral d'humanité qui se trouve ainsi exproprié au cœur de lui-même. Et je pense que c'est faute de pouvoir faire face, de façon convenable, à cette mutation prodigieuse, que la subjectivité collective s'abandonne à la vague absurde de conservatisme que nous connaissons actuellement. Quant à savoir à quelles conditions il deviendrait possible de faire baisser l'étiage de ces eaux maléfiques et quel rôle pourraient jouer, à cette fin, les îlots résiduels de volontés libératrices émergeant encore de ce déluge, c'est précisément la question qui est sous-jacente à ma proposition de transition vers une ère post-mass-média. »⁶

Cette citation que nous recopions des *Cartographies schizoanalytiques* résume l'entièreté du projet de ce mémoire. Tant qu'on s'en tient au vocabulaire de Guattari, celui se formule dans l'articulation 1) du procès de déterritorialisation, dont nous venons de voir qu'il touche l'habitat au sens large, 2) de l'état et la recomposition de la subjectivité collective et 3) de l'ouverture à une ère post-média. Tandis que la précision des deux premiers sera l'objet du présent chapitre, dans l'objectif que toute future évocation de tels termes (même si elles ont été minorisées dans un objectif de lisibilité) soit la plus limpide et référencée possible ; nous laissons le post-média se déployer au chapitre suivant, le reste du mémoire se concentrant sur l'articulation des trois. Nous avons trouvé juste, par ailleurs, d'augmenter ce chapitre de notes bibliographiques, en raison de l'évolution du concept de déterritorialisation à travers l'œuvre.

Ce que d'emblée nous pouvons noter sur base de cette seule citation, c'est qu'un caractère du changement (révolution, évolution technologique), la déterritorialisation, est synonyme d'une perte – le terme n'est valable que du point de vue de l'exproprié, ce pourquoi Guattari parle de mutation – ou en tout cas d'un arrachement à un agrégat subjectif de fonction qui lui était jusque-là propre. Cet arrachement est l'occasion de deux postures, l'une conservatrice qui essaye de récupérer ce qu'elle a perdu, l'autre,

⁶ F. GUATTARI, *Cartographies schizoanalytiques*, Collection L'Espace critique (Editions Galilée, 1989), p. 54-55. Désormais cité F. GUATTARI, CS.

profitant de la mutation, se veut libératrice, et s'arrime à quelque chose qui pour sa part n'est pas perdu (« des îlots résiduels [...] émergeant du déluge »). Quant au fait que cet arrachement est perpétré par la mise en circulation de technologies informatiques, la question post-médiatique est celle qui vise à déterminer les conditions de formation de la seconde posture. Nous pouvons décemment supposer que la première posture correspond à un certain mass-médiatisme.

En fait, cette formulation concernant la déterritorialisation est une des dernières que Guattari fera. En effet, ce qu'il faut relever c'est la présence d'une formation territoriale résiduelle malgré le mouvement de déterritorialisation. Le territoire résiduel reste supposément l'œuvre du mouvement connexe de reterritorialisation, mais correspond ici au concept tardif de territoire existentiel. Effet de reterritorialisation dont la caractéristique principale est le conservatisme mais qui peut arborer des facettes on ne peut plus violentes (fascismes, totalitarismes, ...). Revenons d'abord en arrière.

I. Quelques repères biographiques

En 1955, Guattari s'installe à la clinique psychiatrique de La Borde, à Cour-Cheverny (Loir-et-Cher), fondée deux ans plus tôt par Jean Oury. Cette installation marque le début d'un engagement durable qui constituera le socle expérimental de toute sa pensée ultérieure. La clinique est conçue comme une institution délibérément anti-hiérarchique, organisée autour d'une rotation systématique des tâches entre médecins, infirmiers et patients, et d'une gestion collective de la vie quotidienne⁷. Guattari y occupe un rôle central d'animation et de formation, invitant autour de lui toute une « bande » de jeunes intellectuels – philosophes, anthropologues, architectes – et fait de La Borde une sorte de laboratoire politique et clinique.

C'est dans ce cadre que Guattari commence à fréquenter le séminaire de Jacques Lacan, dont il reste l'analysant pendant de nombreuses années, et qu'il participe, à partir de novembre 1961, au Groupe de travail de psychothérapie et de sociothérapie institutionnelles (GTPSI), fondé par Jean Oury en 1960, aux côtés d'une douzaine de psychiatres engagés dans la redéfinition des pratiques asilaires⁸. Le GTPSI fonctionnera jusqu'en 1965 et constituera la matrice théorique de ce qui prendra le nom de « psychothérapie institutionnelle » un courant qui distingue sa démarche réformatrice de l'antipsychiatrie radicale de Basaglia, considérant que la suppression de l'institution ne résout pas la question de la folie mais la dénie.

⁷ F. Dosse, *Gilles Deleuze et Félix Guattari : biographie croisée*, La Découverte-poche (la Découverte, 2009), p. 58–65.

⁸ Ibid., p. 78.

Déçu par les pesanteurs du militantisme traditionnel – il rompt en 1964 avec *La Voie communiste*, revue à laquelle il avait participé depuis le début des années 1960 : « Je les ai tous plaqués du jour au lendemain »⁹ – Guattari cherche de nouveaux cadres d'action. Il fonde en 1965 la Fédération des groupes d'études et de recherches institutionnelles (FGERI), organisme transdisciplinaire réunissant psychiatres, architectes, économistes, sociologues et ethnologues, animé d'un refus explicite de toute centralisation et d'une volonté de faire travailler ensemble les différentes sciences humaines sans les réduire à un cadre théorique unique. Le dispositif est clairement antistructuraliste dans sa forme : « La répétition, c'est la mort. Se servir de Marx ou de Freud sur le mode de la répétition, c'est se livrer à une sorte d'encensement mortifère »¹⁰.

Sous l'impulsion de Guattari, la FGERI lance en janvier 1966 la revue *Recherches*, dont les premiers numéros témoignent d'emblée de la diversité des angles d'approche : psychothérapie institutionnelle, architecture, économie, féminisme. La FGERI constitue aussi, dès 1965, un Groupe des bonnes femmes de gauche (GROBOFEGA) qui articule réflexion ethnologique et lutte pour la contraception libre et l'avortement¹¹. En 1967, Guattari crée à partir de la FGERI le Centre d'études, de recherches et de formation institutionnelles (CERFI), structure capable de contracter avec des organismes publics et privés, qui connaîtra son âge d'or dans les années 1970 grâce à des financements d'État sur des programmes de recherche en santé, formation et équipement¹². C'est cette période qui voit naître la majorité des articles recueillis sous le titre *Psychanalyse et transversalité* publié en 1972, qui constitue le premier bilan de son expérience de La Borde et de ses développements théoriques sur la psychiatrie institutionnelle. Mais c'est seulement à partir de sa rencontre avec Deleuze que le concept de déterritorialisation trouvera sa formulation.

Guattari est pleinement acteur de Mai 68. Avec le réseau de la FGERI, il contribue à la préparation logistique de l'occupation du Théâtre de l'Odéon le 15 mai : médecins, médicaments, ravitaillement, repérage préalable des lieux. Il y voit une action sur un symbole de la culture officielle républicaine qui va au-delà de la seule contestation universitaire¹³. La clinique de La Borde est, elle aussi, traversée par le mouvement : un comité de grève s'y constitue, des liaisons sont établies avec les usines des environs, et les débats qui y surgissent poussent l'expérience de la psychothérapie institutionnelle

⁹ Ibid., p. 49

¹⁰ Éditorial, *Recherches*, n° 1, janvier 1966, p. 2, cité in F. DOSSE, *Gilles Deleuze et Félix Guattari : biographie croisée*, op. cit., p. 98

¹¹ F. DOSSE, *Gilles Deleuze et Félix Guattari : biographie croisée*, op. cit., p. 99

¹² Ibid., p. 98.

¹³ Ibid., p. 210–211.

aux limites de l'antipsychiatrie – au point qu'Oury finit par éconduire la « bande à Félix »¹⁴.

C'est dans les suites immédiates de Mai 68 que naît la collaboration avec Gilles Deleuze. Les deux hommes se fréquentaient depuis quelques années, mais c'est la crise politique et intellectuelle de l'après-68 qui les pousse à travailler ensemble. La rencontre donne lieu, en 1972, à la publication de *L'Anti-Œdipe* (Capitalisme et schizophrénie, t. 1, Minuit), ouvrage qui connaît un succès éditorial retentissant et s'impose immédiatement comme l'un des textes majeurs de la décennie. Il sera suivi en 1975 de *Kafka. Pour une littérature mineure* (Minuit) et, en 1980, de *Mille plateaux* (Capitalisme et schizophrénie, t. 2, Minuit), auxquels il faut ajouter, en 1991, *Qu'est-ce que la philosophie ?* (Minuit), dernier livre cosigné avec Deleuze.

Parallèlement à cette collaboration, Guattari publie en son propre nom une série de textes qui témoignent de l'autonomie et de la spécificité de son parcours. *La révolution moléculaire* (1977) rassemble des textes politiques et des entretiens où Guattari affine sa critique des appareils de subjectivation capitaliste. *L'inconscient machinique* (1979) approfondit l'articulation entre sémiotique et analyse institutionnelle. *Les Trois Écologies* (1989), bref manifeste qui constitue peut-être son texte le plus accessible, articule écologie environnementale, sociale et mentale en une « écosophie ». *Cartographies schizoanalytiques* (1989) et *Chaosmose* (1992), son dernier ouvrage paru de son vivant, constituent les deux volets de sa tentative la plus aboutie de formalisation d'une théorie autonome de la subjectivité. À ces textes s'ajoutent *Les années d'hiver (1980–1985)* (1986), recueil qui documente sa traversée des années de reflux politique, *Lignes de fuite* (2011), texte rédigé vers 1978 et longtemps resté inédit. Pour notre propos nous citerons encore *Qu'est-ce que l'écosophie ?* qui recueille des articles et interview datant d'entre 1985 et 1992 et finalement publiés en 2013¹⁵.

II. Quelques repères de déterritorialisation

Si la vie personnelle de Guattari est bien remplie, elle l'a aussi été d'occasion de revenir sur ce concept de déterritorialisation. Carlos A. Segovia dans *Guattari beyond*

¹⁴ Ibid., p. 214.

¹⁵ D'autres ouvrages de Guattari dont certains en collaboration avec Toni Negri ou encore Suely Rolnik ne sont pas cités ici, font partie de la littérature rarement citée de Guattari et ne sont jamais utilisés dans le cadre de ce travail.

Deleuze : Ontology and modal philosophy in Guattari's Major Writings, identifie ainsi trois périodes par lesquelles passe le concept¹⁶.

Période n°1.

La première période s'étale de 1955 à 1972 et reprend tous les premiers écrits de Guattari jusqu'à l'*Anti-Œdipe* compris. On y trouve les premières formulations du territoire qui est une notion tenant plus de l'éthologie que de la géographie. Le territoire est une forme de cadre à toute production qu'elle soit désirante ou « matérielle », il assigne des objets ou des organes particuliers à des fonctions particulières. C'est que le territoire fonde la première forme de champ social, bien avant l'apparition d'un État. Il *code* les flux de désir en assignant des identités, des rôles, des places dans la société. Le codage territorial est littéralement un marquage à même les corps, qui permet de former le socius où peuvent s'échanger des biens et des personnes. Le codage d'un flux précède sa circulation.

« La société n'est pas d'abord un milieu d'échange où l'essentiel serait de circuler ou de faire circuler, mais un socius d'inscription où l'essentiel est de marquer et d'être marqué. Il n'y a de circulation que si l'inscription l'exige ou le permet. »¹⁷

Dans l'*Anti-Œdipe*, la territorialisation est l'occasion d'une répression du désir, il ne circule plus librement. Mais ce codage, cet enregistrement des flux trouve une situation particulière dans le capitalisme où deux mouvements conjoints ne cesse de s'entre-alimenter : la déterritorialisation et la reterritorialisation, l'ensemble des deux formant l'axiomatique capitaliste. On peut comprendre la déterritorialisation capitaliste comme un décodage des flux, tant qu'on n'a pas en tête une traduction du contenu secret des flux codés, mais le processus par lequel un flux perd son code, par lequel le codage n'est plus opérant¹⁸. Ainsi la déterritorialisation désigne premièrement l'état du désir, de la production qui s'extirpe de ses organes ou de ses objets attitrés. Dans le champ social capitaliste elle désigne par exemple l'arrachement du travail abstrait, du travailleur comme force de travail non territorialisée. La force de travail n'étant plus attachée à des moyens de production spécifique (atelier, champ, outils), elle peut être reterritorialisée autrement. Ce que révèle la déterritorialisation au niveau conceptuel c'est l'essence commune du désir et la production. La déterritorialisation se réfère au détachement des énergies de production (peu importe leur genre) des investissements

¹⁶ C. A. SEGOVIA, *Guattari beyond Deleuze: ontology and modal philosophy in Guattari's major writings*, Palgrave Macmillan Cham (2024), p. 37-40.

¹⁷ G. DELEUZE et F. GUATTARI, *Capitalisme et schizophrénie : L'anti-Œdipe*, Éditions de minuit (Collection « Critique », Paris, 1972), p. 166.

¹⁸ E. W. HOLLAND, *Deleuze and Guattari's Anti-Oedipus: Introduction to Schizoanalysis* (Routledge, 1999), p. 19.

d'objets (peu importe leur genre). Et si la déterritorialisation est dans cette période vue comme le mouvement libérateur par excellence, il faut bien remarquer que si le capitalisme la relance toujours, il l'accompagne aussi toujours d'une reterritorialisation mortifère. Le mouvement de libération reste ainsi seulement un changement de territoire. La force de travail qui a été libérée de sa territorialité pour développer la productivité pour elle-même, se trouve rabattue pour valoriser des investissements de capital qui ont été fait dans des moyens de production. Ce double mouvement de déterritorialisation et de reterritorialisation est ce que l'*Anti-Œdipe* appelle l'axiomatisation capitaliste. Car si la formation sociale ne code pas les flux à proprement parler, elle s'assure d'une conjonction entre flux décodés pour les reterritorialiser. La reterritorialisation correspond à une valorisation par la création d'un territoire artificiel.

« L'axiome capitaliste original, par exemple, a conjoint la richesse déterritorisée – à savoir, la richesse monétaire qui n'est plus tributaire d'une propriété foncière – avec une force de travail déterritorisée dépouillée de tout moyen de subsistance : l'axiomatisation de ces flux déterritorisés a lié le capital investi dans les moyens de production avec les travailleurs « libres » qui n'ont rien à vendre que leur force de travail. En conséquence, le développement continu du capitalisme a axiomatisé beaucoup d'autres ressources-flux – incluant le savoir, les techniques, les goûts et les a intégrés dans le procès de production. »¹⁹

La déterritorialisation est donc un processus qui traverse l'histoire humaine. Il faut cependant déjà²⁰ distinguer entre deux types de déterritorialisation. L'une relative (à la reterritorialisation comme corrélat) que nous venons de décrire, l'autre absolue qui consiste à suivre une ligne de fuite sans destination, une déterritorialisation qui échappe à la reterritorialisation. Ce schéma va se complexifier avec la seconde période.

Période n°2

Segovia délimite la seconde période comme celle s'étalant d'après l'écriture de l'*Anti-Œdipe* jusqu'avant la publication des *Cartographies schizoanalytiques* (1989). Cette période est marquée par l'affinement de la relation entre la déterritorialisation et la reterritorialisation. Si la première période voyait la reterritorialisation comme un mouvement de recul, récessif et réactionnaire par rapport à l'œuvre de la déterritorialisation, la seconde pose la reterritorialisation comme corrélat nécessaire de toute déterritorialisation. La déterritorialisation absolue, que l'on retrouve dans le cas

¹⁹ Ibid., p. 20.

²⁰ F. ZOURABICHVILI, *Le vocabulaire de Deleuze*, Ellipses (Collection « Vocabulaire de », 2004), p. 27.

du nomade, se différencie tout de même, « c'est la déterritorialisation qui constitue le rapport à la terre, si bien qu'il se reterritorialise sur la déterritorialisation même »²¹.

Ce changement qui s'amorce dans la conception du couplet déterritorialisation-reterritorialisation est imputable à deux facteurs. Le premier, deleuzien, correspond à l'ajout aux considérations de *Capitalisme et schizophrénie* d'un intérêt pour le nomadisme et le désert. C'est ce qu'a montré Segovia pour qui l'image du désert qui est souvent reprise pour illustrer la notion de plan d'immanence, est abondante dans les écrits de Deleuze bien qu'absente des écrits personnels de Guattari (ou alors seulement négativement). Il argumente avec Žižek que c'est une différence de traitement qui témoigne de la différence entre le caractère constructiviste de la philosophie de Guattari et le caractère sacrificiel de la philosophie de Deleuze²². Différence particulièrement repérable concernant le traitement de la subjectivité chez l'un et l'autre, point auquel nous arrivons.

Le désert, c'est cet espace qui n'est pas traité en extension, il n'est pas mesuré, quadrillé, délimité ou constitué de formes délimitées. Pour Deleuze et Guattari, c'est par excellence le sol sur lequel évolue le nomade, qui par opposition au sédentaire, ne cherche pas, en traversant le désert à arriver quelque part. Le sédentaire pour sa part, s'il peut lui aussi être pris dans des mouvements de déterritorialisation, c'est en reterritorisant sur des formes stables, la délimitation des terres agricoles, l'État, la propriété privée. Dans l'économie des deux volumes, le désert est déjà présent comme limite absolue où les flux qui parcourent le socius se déterritorialisent, c'est-à-dire deviennent indépendant de tout code ou axiomatique.

« On parlera de *limite absolue* chaque fois que les schizo-flux passent à travers le mur, brouillent tous les codes et déterritorialisent le socius : le corps sans organes, c'est le socius déterritorialisé, désert où coulent les flux décodés du désir, fin de monde, apocalypse. »²³

La différence entre le premier tome et le second est, rappelons-le, le sens de la relativité ou de l'absolutisme de la déterritorialisation.

L'influence guattarienne de ce changement, quant à elle, doit être située au niveau d'un traitement différent du territoire, qui n'est plus seulement répressif. En 1977, Guattari écrit la *Révolution moléculaire* où il traite notamment de déterritorialisation positive et négative. Prenons la définition de que Segovia préfère de la déterritorialisation pour illustrer cette différence, à savoir, la déterritorialisation comme « la circulation de

²¹ G. DELEUZE et F. GUATTARI, *Capitalisme et schizophrénie : Mille plateaux*, Éditions de minuit (Collection « Critique », Paris, 1980). p. 473.

²² C. A. SEGOVIA, *Guattari beyond Deleuze: ontology and modal philosophy in Guattari's major writings*, op. cit., p 106-107.

²³ G. DELEUZE et F. GUATTARI, *Capitalisme et schizophrénie : L'anti-Œdipe*, op. cit., p. 207.

résidus transfinis »²⁴. Qu'est-ce à dire ? L'idée de résidus transfini réfère à ces objets qui sont un tissu de perceptions incomplètes (ce bleu, du vent, des motifs), au sens où elle n'identifie pas un objet isolable mais plutôt comme un agrégat inassignable qui commence à mener sa vie propre, qui prend en autonomie. Forcément sa circulation est liée à son autonomie, à son mouvement propre. Cette formulation de la déterritorialisation vise spécialement à faire de la place dans le cadre de l'analyse de l'inconscient pour des objets qui ne soit pas spécialement signifiants lorsqu'ils arrivent dans le champ phénoménal d'un sujet, des représentations qui ne soient pas de telle sorte que leur surgissement témoigne d'une profondeur de celui qui se les représente. Ainsi donc il y aurait une forme de vie inorganique des choses qui leur permettrait de parler *à travers* le sujet, et ainsi reprendre consistance, redevenir concrètes dans une représentation.

La déterritorialisation positive correspond à la production à neuf, la créativité à partir d'éléments déterritorialisés (de résidus transfinis circulants). Cette création fonctionne en l'absence de toute coordonnée, voir contre tout système de coordonnées qui permettrait de l'assigner. Elle produit « une réalité singulière qui n'a de compte à rendre à personne »²⁵ et Guattari la compare à un effet de trou noir. En cela elle préfigure bien la déterritorialisation absolue de *Mille Plateaux*. Quant à la déterritorialisation négative, elle répond d'une plus simple décontextualisation d'une chose. On renoue ici avec ce qu'on entend intuitivement dans « déterritorialisation », tant qu'on garde à l'esprit que l'indiscernabilité de la chose et du territoire est première, qu'il n'y a de flux qui coule que codé. Cependant, il s'agit ici de délimiter une déterritorialisation qui par son mouvement même de décontextualisation, produit un nouveau système de coordonnées qui permet d'appréhender l'élément déterritorialisé, elle construit une réalité concrète, habitable. Autrement dit, la reterritorialisation est nécessaire à ce qu'il y ait quelque forme de prise de consistance.

« C'est une chose de prétendre qu'il n'y a qu'un type de pluie, ou un type de bonheur, c'en est une autre de noter que malgré le fait que le bonheur, pas moins que la pluie peut prendre plusieurs formes dans différentes circonstances qui en fait quelque chose de toujours unique, il peut être désignés par une variété de noms précisément parce qu'en raison de sa nature transfinie, il déborde toute circonscription concrète – mais ne peut être constaté ou senti seulement quand il devient concret, c'est-à-dire fini. »²⁶

²⁴ C. A. SEGOVIA, *Guattari beyond Deleuze: ontology and modal philosophy in Guattari's major writings*, op. cit., p. 31.

²⁵ Félix Guattari, *La révolution moléculaire*, Encres (Recherches, Paris, 1977), p. 357. Désormais cité F. GUATTARI, *RM*.

²⁶ C. A. SEGOVIA, *Guattari beyond Deleuze: ontology and modal philosophy in Guattari's major writings*, op. cit., p. 32.

Seule la déterritorialisation négative est en position d'augmenter la consistance nécessaire au développement de la vie. On sent bien la différence d'avec la première période : reterritorialiser est condition d'un développement subjectif. On s'approche ici du sens de notre citation de départ qui tient en compte des dangers des deux mouvements à la fois.

Période n°3

C'est vraiment à partir de cette dernière période de la production de Guattari que la question de la consistance devient si importante, bien qu'elle ait été présente dès le début de sa réflexion²⁷. Il s'agit alors de répondre à la question posée à la fin de l'*Anti-Œdipe* : comment est-ce que la « nouvelle terre » pourra être accomplie par la déterritorialisation elle-même²⁸ ? Certes pas dans des reterritorialisations archaïsantes, mais pas non plus en suivant une déterritorialisation abolissante. Cette nouvelle terre, il semble que Guattari ne la cherche pas forcément à force de déterritorialisation, car d'une part, elle n'est pas le dernier mot de l'esprit révolutionnaire – le capitalisme œuvrant à la déterritorialisation lui-aussi, assèche les compositions subjectives, les sérialises, les rends équivalentes – d'autre part, elle est risquée :

« chacune de ces épreuves de mise en suspens du sens représente un risque, celui d'une déterritorialisation trop brutale détruisant l'Agencement de subjectivation (exemple, l'implosion du mouvement social en Italie au début des années 1980). Au contraire, une déterritorialisation douce peut faire évoluer les Agencements sur un mode processuel constructif. »²⁹

Contre ces effets déstabilisants de la déterritorialisation, il faut « travaille[r] à la constitution de Territoires existentiels qui suppléent tant bien que mal aux anciens quadrillages »³⁰. Non plus la nouvelle terre, mais des Territoires existentiels, car eux seuls peuvent œuvrer à une resingularisation de la subjectivité collective. Dans les *Cartographies schizoanalytiques*, les Territoires existentiels représentent un des quatre domaines ou foncteurs du plan de consistance. Il est cependant plus simple de les envisager à partir de *Chaosmose*, où on peut les comprendre comme une version intensive de l'identité, une chair vécue en ce compris qu'elle peut être aussi déterritorialisée que possible. « Territoires existentiels qui sont à la fois corps propre, moi, corps maternel, espace vécu, ritournelles de la langue maternelle, visages

²⁷ Voir à cet égard le texte de 1971 « Plan de consistance », repris dans F. GUATTARI, *Écrits pour l'anti-œdipe*, Lignes (Lignes & Manifeste, Paris, 2004). Le désir y est dit avoir une valeur de consistance initiale nulle, parce qu'il est capable de prendre toute forme possible, y compris sa propre répression. Lorsqu'il acquiert de la consistance un plan de consistance est formé.

²⁸ G. DELEUZE et F. GUATTARI, *Capitalisme et schizophrénie : L'anti-Œdipe*, op. cit., p. 458.

²⁹ F. GUATTARI, *Les trois écologies*, Editions Galilée (Collection L'Espace critique, 1989), p. 37. Désormais cité F. GUATTARI, 3É.

³⁰ F. GUATTARI, 3É, p. 65.

familiers, récit familial, ethnique... »³¹. C'est au sortir de quoi il n'est de subjectivité qui puisse prendre consistance.

III. Quelques subjectivités

Une dernière précision qui nous semble important d'aborder avant de pouvoir discuter du thème post-médiatique et de la sortie d'une ère de désingularisation qu'il est sensé porter, c'est du léger décalage entre la façon dont Guattari envisage la subjectivité par rapport à ses approches classiques en philosophie.

La subjectivité, telle que Guattari la conçoit, n'est pas une propriété de l'individu mais un effet d'agencement. C'est une thèse qui traverse l'ensemble de son œuvre et qui conditionne la manière dont il pense aussi bien la politique que la clinique. On peut en prendre la mesure à partir de la définition que Guattari propose dans *Chaosmose*, qu'il qualifie lui-même de provisoire, car si la subjectivité est toujours production contingente, aucune définition de son essence ne peut être définitive. La plus englobante qu'il puisse proposer est celle-ci :

« l'ensemble des conditions qui rendent possible que des instances individuelles et/ou collectives soient en position d'émerger comme Territoire existentiel sui-référentiel, en adjacence ou en rapport de délimitation avec une altérité elle-même subjective »³².

Cette définition précise ce que nous avons vu du Territoire existentiel du côté de la subjectivité : ce qui constitue celle-ci, ce ne sont pas des propriétés intérieures, mais des *conditions d'émergence*. Le Territoire existentiel n'est pas l'expression d'un sujet préalablement constitué, c'est au contraire dans l'acte même de se constituer comme territoire que quelque chose comme une subjectivité peut apparaître. Et ce territoire se constitue toujours en rapport avec une altérité elle-même subjective, c'est-à-dire elle-même en cours de constitution : les deux pôles de la relation ne préexistent pas à la relation qui les instaure.

Ce déplacement a plusieurs implications. Car si la subjectivité n'est pas la propriété d'un individu, elle n'est pas non plus le privilège de la conscience humaine comme telle. Dans *L'Inconscient machinique*, Guattari prend soin d'écarter ce qu'on pourrait appeler la lecture spiritualiste de son propre geste théorique. Il répond à l'objection selon laquelle ramener la subjectivité à des agencements moléculaires (entendre : mettant en jeu une multiplicité non totalisable), c'est simplement

³¹ F. GUATTARI, *Chaosmose*, Galilée (Collection L'Espace critique, 1992), p. 132. Désormais cité F. GUATTARI, *Ce*.

³² F. GUATTARI, *Ce*, p. 21

« miniaturiser [l'esprit/le sujet transcendantal] pour tenter de l'introduire jusqu'au cœur des atomes. À cela je répondrai que la question n'est pas de savoir « si l'esprit éclaire la matière », mais à l'inverse de chercher à appréhender le fonctionnement de la subjectivité humaine à la lumière des machinismes de choix moléculaires, tels qu'on peut les voir à l'œuvre à tous les étages du cosmos. La subjectivité dont il est ici question n'a rien à faire avec une parole qui habitait le monde, ou avec un formalisme transcendantal, une symbolique, qui l'animerait pour l'éternité. Ni archétypique, ni structural, ni systémique, l'inconscient, tel que je le conçois, procède d'un créationnisme machinique.»³³

On a donc toujours à faire avec de la production de subjectivité, toujours contingente, non pas reproduction d'une forme préexistante, actualisation d'un archétype ou expression d'une structure, mais émergence contingente à partir d'agencements qui auraient pu prendre d'autres configurations. La formulation « individuelles et/ou collectives » dans la définition de *Chaosmose* n'est donc pas une précision anodine : elle indique que la subjectivité ne se déploie pas à une échelle déterminée, que l'individu et le groupe peuvent être également en position d'émerger comme Territoire existentiel, sans que l'un soit le modèle ou le fondement de l'autre.

On voit alors pourquoi la question de la déterritorialisation ne peut pas être pensée séparément de celle de la subjectivité. Dans *Les Années d'hiver*, Guattari note que le capitalisme mondial intégré a réussi à associer à une « déterritorialisation accentuée des domaines de production, d'échange et de capitalisation du savoir »³⁴ la mise en place d'« une énorme machine de production de subjectivité collective »³⁵. La subjectivité que cette machine produit est conçue pour s'adapter aux exigences du système : malléable, précarisée, normalisée à l'échelle planétaire. Elle n'est pas figée mais orientée : orientée dans le sens d'une neutralisation des singularités. Ce que les mass-médias font à ce titre, nous y reviendrons, c'est précisément reconduire ce régime au niveau de l'énonciation (du désir) : imposer un modèle de la subjectivité communicationnelle, saturer l'espace expressif d'un flux de significations codées qui ne laisse plus de prise aux agencements d'énonciation. Ce faisant, ils empêchent précisément ce que la définition de *Chaosmose* décrit comme la condition de la subjectivité : l'émergence d'un Territoire existentiel en rapport avec une altérité elle-même subjective. C'est pourquoi l'enjeu d'une ère post-média ne se réduit pas à une question de technologie ou de diversification des contenus. Il s'agit de trouver les conditions d'un agencement collectif d'énonciation qui soit capable de tenir face au

³³ F. GUATTARI, *L'inconscient machinique : essais de schizo-analyse*, Encres (Recherches, Paris, 1979), p. 162. Désormais cité F. GUATTARI, *IM*.

³⁴ Félix Guattari, *Les années d'hiver, 1980-1985* (Barrault, 1986), p. 74-75.

³⁵ Idem.

mouvement de déterritorialisation, de lui donner la consistance que le capitalisme mondial lui refuse, et de donner « toute leur portée aux Agencements d'autoréférence subjective »³⁶ que Guattari appelait de ses vœux

³⁶ F. GUATTARI, *CS*, p. 15.

Chapitre 2 : Le post-média

Le thème d'une ère post-médiatique, ou post-mass-médiatique dans la mesure où n'est pas visée l'abolition des technologies médiatiques, mais une redéfinition de leurs finalités, est présent de manière relativement dispersée dans la dernière période de Guattari. On le retrouve articulé à l'écologie sociale dans *Les trois écologies*. À une série de courts textes, d'interviews et de billets écrits pour des journaux et repris dans *Qu'est-ce que l'écophilosophie ?* essayant d'en circonscrire l'idée en la mettant en lien avec la publicité, la télévision, la radio. Et enfin à une série plus serrée, articulée aux sémiotiques qui s'y trouvent mises en jeu dans *Chaosmose* et dans les *Cartographies schizoanalytiques*.

Tâchons donc d'établir les caractéristiques principales du thème, chez notre auteur, dont nous pouvons déjà dire, qu'elles s'organisent autour de trois manières : 1) une caractérisation négative des post-médias au niveau de leurs effets, par ce qu'ils devraient pouvoir inverser les effets des mass-médias ; 2) des tentatives prospectives qui tentent d'entrevoir les voies d'advenir possible d'une ère post-média ; 3) une approche générale de la médiation dans ce qu'elle participe à la construction des sujets. Nous partirons juste avant d'un tour d'horizon de la période écophilosophique qui voit l'accentuation du thème.

0. Le post-média, problématique écophilosophie

La dernière période dite *écophilosophique* de l'œuvre de Guattari est marquée par un texte en particulier écrit en 1989, *Les trois écologies*, qui se veut un manifeste dont la teneur générale du programme politique est maintenant bien connue : il n'est pas de politique écologique conséquente qui se limite à ne cibler que la destruction des écosystèmes naturels. Pour ne pas ajouter à l'éco-anxiété, l'échelle de la crise est bien planétaire non seulement dans son extension (écosystème Terre) mais aussi dans son intensification. Le capitalisme a force de s'être « délocalisé, déterritorialisé à la fois en extension, en étendant son emprise sur l'ensemble de la vie sociale, économique et culturelle de la planète et, en « intensification » en s'infiltrant au sein des strates subjectives les plus inconscientes »³⁷ a concrètement atteint à tous les domaines qui ont servi de milieux pour le développement de modes d'existences, ce que Guattari ne tarde pas d'appeler des Territoires existentiels. Ainsi donc pas d'écologie environnementale sans écologie

³⁷ F. GUATTARI, *3É*, p. 43-44.

mentale ni écologie sociale. L'écosophie, comme sagesse relative aux Territoires existentiels, s'inquiète de la prolifération de la pollution partout où peuvent proliférer des singularités et s'inquiète aussi de savoir comme ces milieux peuvent encore être vecteurs d'un re-singularisation.

La véritable inondation d'images sur nos écrans fait depuis un long moment déjà question concernant l'écologie mentale, lorsqu'une telle captation de l'attention est devenue norme. Un écocide doit être aussi décrié au niveau de l'écologie sociale face à la standardisation des comportements, où les composantes mimétiques et identificatoires priment dans la consommation par exemple. Sur ce dernier point d'ailleurs les mass-médias jouent un rôle tout à fait stratégique et Guattari de penser un point programmatique pour l'écologie sociale : sortir d'une ère mass-médiatique, où le médium de télécommunication transmet un nombre fini de discours et promeut un chef, une star, un icône derrière lequel le groupe se replie, à une ère post-médiatique où l'on assiste à une « réappropriation des médias par une multitude de groupes-sujets, capables de les gérer dans une voie de resingularisation ³⁸ ». Quelque part, l'ère post-média au sens où Guattari semblait opposer un complexe (industriel) audio-visuel et des nouveaux médias semble s'être largement réalisé. La prolifération des réseaux sociaux faisant circuler du user-generated content a remplacé pour plusieurs générations les canaux classiques du divertissement et de l'information – faute à la miniaturisation de nos dispositifs et à la démocratisation de la production de contenu qu'ils offrent.

Lorsqu'Anne Alombaert cite *Les trois écologies*, elle insiste sur la nécessité d'une gestion collective de nos médias, plus généralement de nos technologies et à raison. L'écologie sociale ne s'inquiète pas seulement de savoir si les éléments (les contenus) mis en circulation sont assez diversifiés et répondent des multitudes de groupes qu'ils peuvent circonscrire – car dans un tel cas on resterait dans une sémiotique iconique de l'identification, bien que pour un sous-ensemble du *socius* –, il faut aussi que la technologie médiatique soit désignée collectivement. C'est l'interface qui délimite la communauté possible, ses potentialités d'alliance et de dissensus.

« Il ne s'agirait alors plus seulement de produire des contenus différents ou alternatifs, comme le proposent aujourd'hui de nombreux automédias ou médias indépendants, mais de transformer

³⁸ F. GUATTARI, *3É*, p. 61.

le fonctionnement même des dispositifs (le design, les fonctionnalités, les interfaces), pour redonner aux publics des possibilités de s'exprimer singulièrement et de débattre collectivement, bref, de devenir des « groupes sujets » dans un milieu qui pourrait alors être qualifié de « post-médiatique », car il aurait dépassé la situation de misère symbolique que les médias audiovisuels avait instituée.³⁹ »

C'est une perspective qui nous semble féconde, car rien ne dit que la seule possession des moyens de production médiatique par l'ensemble du corps social assure sa bonne gestion. Nous y verrions là une politique marxiste des médias un peu fainéante. La question gestionnaire « qui produit quoi pour qui ? » ne dépasse en rien le problème d'appauvrissement éco-social si on l'instancie au niveau du prolétariat, bien qu'il soit sans doute plus enrichissant au niveau de l'écologie mentale qu'un réseau parsemé d'annonces plus ou moins bien camouflées.

La miniaturisation a seulement eu pour effet de disperser, de disséminer, de démultiplier des systèmes identificatoires mais l'ère post-média a été à peine effleurée, pour quelques réseaux sociaux avant qu'ils ne soient massifiés, par suite de fréquentation et de rachat. L'interface a toute son importance pour l'énonciation collective, car c'est elle qui décide jusqu'où, d'un contenu, l'activité peut suivre le cours sont fonctionnement collectif ou doit s'arrêter pour passer à la consommation d'un autre contenu, répétant les mêmes gestes. *Like, comment, share*. Voilà qui nous donne peut-être une idée un peu plus précise d'à quoi ressemble l'écosophie dans son rapport aux technologies quotidiennes.

Cependant, c'est sans doute au niveau de l'écologie environnementale que Guattari se fait le plus inattendu.

« De plus en plus, les équilibres naturels incomberont aux interventions humaines. Un temps viendra où il sera nécessaire d'engager d'immenses programmes pour réguler les rapports entre l'oxygène, l'ozone et le gaz carbonique dans l'atmosphère terrestre. On pourrait tout aussi bien requalifier l'écologie environnementale d'écologie machinique puisque, du côté du cosmos comme du côté des praxis humaines, il n'est jamais question que de machines et j'oserais dire même de machines de guerre. De tous les temps, la « nature » a été en guerre contre la vie! Mais l'accélération des « progrès » technico-scientifiques conjugués à l'énorme poussée

³⁹ A. ALOMBERT, "De l'« ère post-média » à l'« ère post-vérité », et au-delà?. Des « technologies persuasives » aux « technologies contributives »", in *Cahiers Costech*, numéro 6. (20 mai 2023)

démographique implique qu'une sorte de fuite en avant s'engage sans tarder pour maîtriser la mécanosphère.⁴⁰»

On sait que la machine est une métaphore largement inspirante pour la pensée de Guattari, mais de là à la substituer à l'attribut environnemental de l'écologie ? Il faut bien comprendre qu'il ne s'agit pas là d'un appel à machiniser l'ensemble du donné naturel, au contraire, l'ontologie guattarienne ne s'encombre que de machines, indifférenciant le naturel et l'artificiel. Il s'agit bien plutôt de dire que la gestion de ces ensembles techniques comprenant autant les ouragans que l'extraction minière doit se faire dans le sens d'une resingularisation, que des subjectivités individuelles et collectives doivent prendre en main la matérialité dans son ensemble sur la voie d'un enrichissement diversifié. Briser la chape qui empêche toute singularité novatrice de se faire jour. Guattari, clôturant son essai, parle de l'écosophie comme d'une praxis produisant une « subjectivité tant individuelle que collective, débordant de toutes parts les circonscriptions individuées, « moisées », clôturées sur des identifications et s'ouvrant tous azimuts du côté du socius mais aussi du côté des Phylum machiniques, des Univers de référence technicoscientifiques, des mondes esthétiques, du côté également de nouvelles appréhensions « pré-personnelles » du temps, du corps, du sexe...⁴¹». On sent bien là ce qui est entendu par resingularisation⁴².

I. Construction négative

Premièrement, le post-média est construit par Guattari de manière négative, en opposition aux mass-médias. Au niveau phénoménologique, c'est leur caractère engourdissant qui est ciblé. Les technologies de la communication entretiennent une coupure de l'individuation et une neutralisation par avance de ce qu'un accès à soi sur le mode de la finitude pourrait générer de singularité. Un effet hypnotique et

⁴⁰ F. GUATTARI, *3É*, p. 68.

⁴¹ Ibid p. 70-71.

⁴² Pour surrenchérir : « Les gens sont vraiment pris, programmés dans des situations, de la naissance à l'instant de leur mort, qui les drogue, les coupe littéralement de cette chose très curieuse qui est d'être sur Terre. C'est très très bizarre. Qu'est ce que ça veut dire d'être sur une espèce de planète qui est là, depuis un temps donné, dont on sait très bien que ça devra se terminer d'une certaine façon, avec tout ce que ça représente de capital d'expérience et de connaissance. Qu'est-ce qu'on fout là, qu'est ce que c'est que d'avoir à prendre le relai ontogénique, d'un grand phylum, d'une grande ligne phylogénétique ? ». F. GUATTARI, « La question de la drogue », Vidéo Youtube, 13 : 45, Interview donnée en 1985, postée par Adrián Romero Fariás (Naxos), URL = <https://www.youtube.com/watch?v=uWwrNHpasY4>.

suggestif⁴³ des mass-médias est souvent mis en avant, bien que notre auteur soit concerné par la place que prend la télévision dans les foyers, il est aisé de voir comme les phénomènes apparentés au doomscrolling répondent de la même fonction de césure entre l'individu et son environnement. Chacun est informé par une interface similaire sans que cela génère aucun lien entre les individus ainsi mis en série. En ce sens Guattari emprunte de l'idée de sérialité de Sartre, où la série décrit une mise en adjacence sans principe unificateur au sens où on aurait ni un groupe, ni une multitude où l'hétérogénéité de chacun des termes mis en série ne joue aucun rôle. Ajouter un ou mille termes à une file ne change d'aucune façon son caractère sériel.

C'est une idée qui n'est pas neuve d'ailleurs, les premières générations de l'école de Frankfurt s'appuyaient déjà largement sur l'industrialisation du cinéma sur le modèle de l'usine et du travail à la chaîne pour passer de la production en série des films à la production en série des subjectivités les consommant, un usinage des subjectivités. Dans le cadre d'une miniaturisation des équipements de visionnage (la télévision d'abord, les smartphones et ordinateurs ensuite), « on observe un laminage de la subjectivité, de ce que [Guattari] appelle la subjectivité capitaliste, qui perd de plus en plus ses capacités de communication, au fur et à mesure que s'accroît la société de communication. Parce que, plus il y a de la dimension discursive, de l'information qui se répand sur le monde, plus il y a une fermeture de la capacité énonciative »⁴⁴. C'est une formulation paradoxale qui nous intéresse ici. D'une part parce que son inversement lie l'information et l'énonciation qui dans le vocabulaire de Guattari porteuse du désir. Ambivalence qui est nécessaire pour ne pas accuser la technologie de tous les maux⁴⁵. D'autre part, parce que la perte de capacité individuelle semble se faire un profit de quelque chose dans le social.

Avant d'en arriver à une problématisation en termes de désir et d'une attention aux processus qui peuvent changer la donne mass-médiatique, les capacités individuelles réfèrent aux facultés psychiques. Si nous sommes très concernés avec la quantité d'attention et de concentration dont peuvent faire preuve chaque nouvelle génération, et que la massification de l'utilisation des modèles de langages dans des interfaces de

⁴³ F. GUATTARI, *QE*, p. 432-433 et p. 445.

⁴⁴ F. GUATTARI, *QE*, p. 310.

⁴⁵ Guattari fait en effet tout pour que la technique ne soit pas considérée par essence mortifère, tout le thème du post-média tend vers une réhabilitation des technologies de communication.

chat en tout genre réanime une préoccupation autour de la mémoire, on peut voir la similarité des problèmes comme l'augmentation d'une difficulté d'inscrire et de s'inscrire. D'inscrire des contenus dans une mémoire, d'inscrire son attention dans une situation et plus généralement d'inscrire un être-là. Concernant la mémoire, Guattari fait état du travail qu'opèrent les mass-médias sur la temporalité. Cette dernière se fait de plus en plus courte et tend vers le clip ou le spot publicitaire. Y sont transmis le minimum d'informations nécessaire au façonnage d'un comportement d'achat ou d'adhésion quelconque, participant aussi à une forme d'infantilisation⁴⁶, où tout l'enjeu (nous ne verrons plus loin) est de ne pas sortir la subjectivité de ses normes, coordonnées dominantes. Une forme d'engourdissement est entretenue empêchant le face à face avec notre époque, qui ne doit pas forcément être conflictuel, mais il devient évident que même le temps libre ou de repos est évidé de ce qui pourrait générer de repos justement. Sur l'autre facette de la pièce, le clip renvoie au relai d'une masse énorme de petits événements, de faits divers dont les sollicitations anarchiques entraînent un effet similaire d'étourdissement.

Cependant, ce focus psy ne doit pas se réduire à un inventaire des facultés, face auquel on assiste et regrette une diminution de la quantité (mémoire et attention plus courte) et effacer ainsi le court-circuitage des fonctions existentielles, elles, bien plus problématiques.

II. Possible avènement historique

Il s'agit ensuite pour Guattari d'anticiper par quelles voies un changement dans la façon dont les médias participent de la création de subjectivité. Ces tentatives ont pour principal objectif de briser une vision fataliste et incapacitante sans doute corrélative de l'effondrement du bloc de l'Est et d'un sentiment de triomphe du capitalisme, mais ont aussi une visée prescriptive. Dans cette perspective, toutes les idées sont à prendre,

⁴⁶ Dans une interview Guattari pointe cependant vers les ritournelles de la pub comme grasping existentiel. F. GUATTARI, *QE*, p. 445.

ainsi une profusion de facteurs d'évolution est dégagée par notre auteur⁴⁷. Notons les plus remarquables.

L'évolution technologique

Que ce soit la miniaturisation de nos technologies d'information, la généralisation du câblage et de la diffusion par satellites, la globalisation du protocole internet, l'évolution technologique que présente Guattari est largement réalisée maintenant. Les conditions matérielles d'une re-singularisation sont acquises et devraient avoir ouvert la place à une interactivité entre les utilisateurs, à de nouveaux moyens de se concerter et même de sentir le monde et de le vivre, sortant par-là de la passivité qui caractérisait les mass-médias. Guattari y voit les germes d'une réinvention de la démocratie, dans la mesure où les moyens de faire communauté et de mettre en rapport des communautés diverses sont hyper-facilités. Il nous semble important de ne pas oublier, comme le rappelle Anne Alombert via un détour par le *Phèdre* de Platon, qu'il n'y a « pas de pure augmentation technique (celle-ci ouvre toujours le risque d'une diminution psychique) »⁴⁸. Dans le vocabulaire de cette dernière, tout média peut constituer un support de mémoire artificiel et permettre une télépathie technique (mise en lien à distance dans le temps et l'espace), mais sous la condition que la technique qui permet l'extériorisation de la mémoire continue d'être pratiquée. Il ne suffit pas que soit déchiffrée l'information matérialisée par la technique, pour que soit effectif le contenu véhiculé, car « la pratique technique transforme les capacités réceptrices »⁴⁹. La véritable évolution technique est donc celle d'une démocratisation, d'une mise dans les mains de la quasi-totalité de la population de moyens d'expression auparavant relativement réservés à une élite productive (encore le cas dans le cadre de la télévision). Dans le vocabulaire de Guattari, on parlera d'un danger toujours présent d'une reterritorialisation capitaliste, d'une dé-singularisation, derrière des icônes. Cela se comprend assez bien lorsque sont discutées les gouvernementalités algorithmiques par exemple, qui referment la circulation du contenu et la

⁴⁷ Pour être exhaustif à ce sujet, voir les facteurs d'évolutions mis en avant dans l'article « Pour une éthique des médias », F. GUATTARI, *3É*, p. 61-62, ainsi que le chapitre « Du post-modernisme à l'ère post-média » in F. GUATTARI, *CS*.

⁴⁸ A. ALOMBERT, *Schizophrénie numérique : la crise de l'esprit à l'ère des nouvelles technologies*, Éditions Allia (2023), p 43.

⁴⁹ Ibid., p 30.

circonscrivent, l'autonomie des groupes pouvant se constituer sur des plateformes en ligne.

Il faut donc retenir ici deux limites fondamentales au facteur de l'évolution technologique d'autant plus qu'il est facile de se laisser galvaniser par un optimisme nauséabond pour le progrès, tentant encore tant bien que mal de véhiculer une vision moderne de l'histoire comme déploiement de la raison (face auquel le pessimisme technologique ne nous semble être que le revers) : (1) le développement technologique ne peut actualiser ses potentialités que dans la mesure où il devient une composante d'un changement qui concerne des pratiques sociales de ces technologies, dans la mesure donc où il ne s'agit pas seulement d'une globalisation d'interfaces aliénantes. Il est remarquable sur ce point que l'idée de post-média dans *Les trois écologies* est développé dans la section concernant l'écologie sociale, bien que les effets d'aliénation et d'isolement se remarquent au niveau des facultés psychiques personnelles. (2) Une attention doit être portée sur les sémiotiques à l'œuvre dans la circulation des contenus. Si la constitution d'un réseau (internet) ouvre sur la fin d'une ère où le discours est organisé de manière linéaire et permet une exploration individuelle et singulière des informations qui nous parviennent, la mise en place d'algorithmes en de nombreux nœuds de ce réseau tend à relinéariser (par la mise en place d'un scroll vertical infini) cette exploration, avec l'effet pervers que cette linéarité se présente comme anarchique parce qu'organisée par aucune instance individuelle, et précisément n'œuvre à aucune intention par rapport à laquelle une distance critique est possible. La mise en place du scroll s'oppose frontalement à l'interactivité du protocole hypertexte, qui permet pour sa part une véritable mise en réseau des producteurs et récepteurs de contenus. On a là deux processus de sémiotisation qui s'opposent frontalement bien qu'ils semblent faire partie d'une même lignée de développement technique. L'évolution et la démocratisation technique seule ne garantissent donc aucunement la construction d'une ère post-média.

Le déploiement de nouvelles formes de gestion, d'éducation et de concertation

Il s'agit ici pour Guattari de militer pour une intégration de toutes les franges sociales concernées par les retombées des avancées technologiques, qu'il s'agisse des créateurs, des esthètes, des chercheurs et des « consommateurs ». Justement en raison

de l'ampleur de la diffusion de nos appareils ainsi que des informations, tous doivent prendre part non seulement à leur évaluation en aval de la distribution mais aussi en amont, quitte à en finir avec le secret industriel⁵⁰, pour qu'une éducation, sensibilisation et participation permanente du public à l'état de la recherche dans ces domaines soit possible.

Il est d'ailleurs assez déroutant de trouver Guattari prôner à ce point une institutionnalisation de l'expérimentation technologique, et mettre même en avant la mise en place de nouveaux pouvoirs judiciaires à portée internationale à l'égard de la vérification de l'information. C'est en partie ce qui permet aux commentateurs de différencier sa période dite écosophique dont la politique se veut moins révolutionnaire, car plus préoccupée par l'ampleur planétaire des changements. Pourtant, il garde une attention particulière pour les expérimentations médiatiques en marge des instances étatiques. Qu'on pense à Télé Freedom à la Réunion qui reçut de large soutien populaire bien qu'en lutte d'existence avec les autorités ou aux mouvements de radios libre en France auxquels Guattari lui-même a participé avec Radio Tomate⁵¹. L'aspect ambivalent de cet ensemble de propositions se remarque aussi dans le fait qu'une intégration en amont du public dans le développement technologique répond de rencontres inattendues qui se tissent entre une technologie et la population l'utilisant, un détournement pervers qui participe du dernier facteur que nous identifions. Il est aussi probable que l'institutionnalisation que vise Guattari doit être entendue à l'aune de son histoire personnelle. Qu'on pense aux nombreux groupes de recherche et d'action qu'il a montés ou auquel il a participé qui prolifèrent, soit en marge des pouvoirs d'État, soit dans une forme d'hybridation partielle avec lui.

D'autre part et d'une manière assez paradoxale par rapport à d'autres de ses textes, les *Cartographies*, proposent un schéma de développement inversé à celui d'un techno-optimisme : la miniaturisation et la démocratisation ne permettent pas une réappropriation des technologies d'information, mais, à l'inverse, la réappropriation de ces technologies permet leur miniaturisation et personnalisation⁵². La composante sociale du développement dans ce cas précède sa composante technique, non

⁵⁰ F. GUATTARI, *QE*, p. 437.

⁵¹ « Le rapport individuel que chacun noue avec la télévision ». in F. GUATTARI, *QE*, p. 445-448.

⁵² F. GUATTARI, *CS*, p 60.

seulement tel que Guattari propose que se fasse le développement mais tel qu'il se fait effectivement. C'est idée qu'on ne pourra accepter que dans la mesure où sont invalidées les avancées techniques qui ne vont pas dans ce sens, si par exemple la miniaturisation et la personnalisation issues d'entreprises privées, non collectives, sont effectivement comprises en tant qu'elles n'œuvrent pas dans les voies d'une resingularisation. Toujours est-il que l'innovation sociale proposée ici devrait aboutir à terme à une réinvention de la démocratie⁵³.

Un facteur « spontanéiste ».

Guattari tient à laisser une place à l'imprévu car d'une part des pratiques de subjectivation post-mass-médiatique doivent toujours rester possible en raison de « brusques prises de conscience »⁵⁴ du danger que représente « la pollution mass-médiatique de la subjectivité collective »⁵⁵, et d'autre part la démocratisation de l'accès aux appareils de production médiatique et la mise en connexions sur un large réseau de l'ensemble social multiplie des rencontres inopinées pouvant générer des « Univers créatifs mutants »⁵⁶.

III. Construction positive

Enfin, au-delà d'une caractérisation négative et d'un ciblage des voies d'émergence d'une ère post-média, il s'agit de dégager la positivité propre d'un tel thème, entreprise qui ne saurait faire l'économie d'une analyse de la fonction médiatique dans la constitution de la subjectivité en tant que telle, car nous le rappelons, le post-média ne vise nullement la sortie d'un monde médiatisée, mais seulement d'un monde mass-médiatisé.

Le point focal à partir duquel Guattari envisage tout média n'est pas tant le contenu qu'il diffuse, ni la façon dont il est constitué, organisé dans sa chaîne de production, mais plutôt dans quelle mesure il est constitué existentiellement au sein de l'énonciation.

« Dans certains énoncés, la fonction existentielle se superpose ou efface la fonction de signification du langage. À mon avis, dans les prestations publicitaires, on a, à l'état pur, cette

⁵³ Nous tâchons d'élaborer sur l'innovation sociale au chapitre 6 du présent travail.

⁵⁴ F. GUATTARI, *3É*, p. 61.

⁵⁵ F. GUATTARI, *CS*, p. 61.

⁵⁶ F. GUATTARI, *3É*, p. 62.

fonction existentielle : en apparence, ce qui est véhiculé, c'est un message, en réalité, c'est une modélisation de la subjectivité. Ce qui m'intéresse, c'est cette fonction existentielle d'accroche.

Tout l'aspect de contenu ne m'intéresse pas, pas plus qu'il n'intéresse les publicitaires. »⁵⁷

Il nous faut noter que ce qui intéresse notre analyste ici, ce sont les jingles, à savoir une composante de l'énonciation qui ne transfère pas de contenu mais rappelle au connu, au familier. Il faut donc bien différencier l'énonciation d'une logique de la communication. Si un média permet bien le transfert entre un émetteur et un récepteur, il faut sortir d'une réduction à la scène de communication où un message est encodé par l'émetteur, transite par le média, et est décodé par le récepteur. Il y a ici une prise directe sur l'existence, ou plutôt l'existence trouve une prise, une stabilité dans le jingle, la subjectivité est modelée à même la médiatisation. Tout ceci demande aussi une logique pré-individuelle, si les médias mettent en relation, cette relation préexiste aux termes mis en relation.

Ce désintérêt pour le contenu évite d'une part de tomber dans un paradigme un peu trop simple de l'opinion manipulée bien que l'aliénation mass-médiatique est alors propulsée à des sphères plus intimes de la formation de soi, d'auto-référentialité (si on veut s'en tenir au vocabulaire tardif de Guattari). Mais il prend aussi pour appui l'idée que la réalité comme telle est une idée absurde, que l'on n'a jamais accès aux choses comme telles, « indépendamment de leur mode de représentation »⁵⁸, que depuis longtemps déjà, « la médiation expression [a] pris ses distances avec la « réalité » »⁵⁹. Il n'est donc aucune perte de réalité, de contenu pervers à pleurer. Le monde tout comme soi est à construire, à modéliser et ce à quoi il faut être attentif, c'est aux agencements capables de reprendre le mouvement de déterritorialisation qui affecte toutes les modélisations, tous les médias. Les nouvelles technologies laissent la place à des pratiques alternatives, et c'est là la formulation la plus simple du post-média :

« une ère post-média consistant en une réappropriation individuelle collective et un usage interactif des machines d'information, de communication, d'intelligence d'art et de culture. »⁶⁰

⁵⁷ F. GUATTARI, *QE*, p. 476-477.

⁵⁸ F. GUATTARI, *QE*, « Vers une ère post-média », p. 430.

⁵⁹ *Idem*.

⁶⁰ *Ibid.*, p 429.

Dans le cadre d'un capitalisme qui a concentré tout son travail sur la production de signes, l'avènement d'une ère post-média requiert donc un travail typiquement sémiotique, que nous tâchons de décortiquer maintenant.

Chapitre 3 : La critique de la signification

Il va s'agir maintenant pour nous de plonger dans ce qui nous semble être le cœur de la question médiatique. Non pas seulement le calcul des effets et conséquences du système médiatique, mais le jeu de significations qu'il relaye. Le rapport des mass-médias aux singularités portées dans le désir, les subjuguant et les neutralisant concerne d'ailleurs Guattari plus d'une dizaine d'années avant d'écrire au sujet du post-média, c'est-à-dire avant de tenter de formaliser une piste de solution hors d'un fonctionnement médiatique qui s'est étendu à une ère. Nous nous proposons donc de débayer le fonctionnement des sémiologies de la signification telles que se les représentent Guattari ainsi que de circonscrire les sémiotiques de l'a-signification sensées s'y opposer. C'est ainsi que nous verrons le rôle ambivalent que ces dernières prennent, puisque, d'un côté, elles échappent à la dictature du signifiant, face à l'impérialisme duquel le sujet est forcé de plier un genou coupable, de l'autre, elles laissent aussi la place aux régimes les plus impersonnels, aux déterritorialisations capitalistes qui n'ont de cesse d'inspirer les dystopies.

I. Le désir et sa représentation

Si Guattari est surtout connu, c'est pour son travail à quatre mains avec Deleuze au sujet du désir dans le champ social, de sa force productive-révolutionnaire et des agents anti-productifs visant à le scléroser, le contrôler ou tout au moins le canaliser. Il nous semble pertinent de revenir quelque peu sur leurs observations communes des mésaventures du désir pour comprendre les enjeux des catégories sémiotiques que Guattari n'a de cesse d'enrichir, sans oublier que la question des signes n'est, pour Guattari, pas dissociable de la question du désir, et c'est en cela, on le verra aussi, qu'il n'est pas de sémiologie, de science du signe neutre, qui répondrait à un principe de pure scientificité objective, qu'il y a des choix politiques à l'égard du signe.

Depuis ses premières élaborations dans les textes rassemblés dans *Psychanalyse et transversalité*, Guattari refuse de penser le désir sur le modèle du manque ou de la représentation. Dans « Machine et structure », il pose une distinction fondatrice entre structure et machine : la structure positionne ses éléments par un système de renvois réciproques et enferme le sujet dans un système de déterminations dont il ne peut se perdre que pour être récupéré dans une autre détermination ; la machine, au contraire, « demeure excentrique, par essence, au fait subjectif »⁶¹, elle marque une date, une coupure, qui ne peut pas être homogénéisée dans une représentation structurale.

⁶¹ F. GUATTARI, *Psychanalyse et transversalité : essais d'analyse institutionnelle*, Reprod. en fac-sim., [Re]découverte (la Découverte, 2003), p. 241. L'article « Machine et Structure » est issu de la toute

Ce que Guattari appelle le désir, c'est précisément cette puissance machinique de production directe, antérieure à toute représentation. Le désir ne manque de rien – il n'est pas un vide cherchant à se combler –, il est une puissance de connexion et de production. La quasi-totalité de la tradition philosophique jusqu'à la psychanalyse envisage le désir comme manque. C'est l'objet qui manque qui génère le désir de l'objet, qui agit comme moteur pour le récupérer. Le désir comme une énergie potentielle qui est générée à mesure de la perte d'un objet qui faisait partie du sujet. Au-delà de postuler un sujet qui soit au départ possédant, ce qui dérange le plus notre auteur c'est que cette conception du désir ne rend pas compte de sa nature productive et détourne cette productivité du désir en tant que production de représentations pour combler le manque. L'ouverture de l'*Anti-Œdipe* propose ainsi une refondation du désir.

« La production comme processus [une seule et même réalité essentielle du producteur et du produit] déborde toutes les catégories idéales et forme un cycle qui se rapporte au désir en tant que principe immanent »⁶²

Et ailleurs,

« Si le désir produit, il produit du réel. Si le désir est producteur, il ne peut l'être qu'en réalité, et de réalité. [...] Le désir ne manque de rien, il ne manque pas de son objet. C'est plutôt le sujet qui manque au désir, ou le désir qui manque de sujet fixe ; il n'y a de sujet fixe que par la répression. Le désir et son objet ne font qu'un, c'est la machine »⁶³.

Le refus d'un désir producteur de fantasmes ici est clair. Il produit le réel, pas l'imaginaire. Cependant, il ne s'agit pas de dire que le manque ne fait pas partie des choses du monde, qu'il n'existe aucun désir qui ait un objet, qui représente, mais plutôt de dire que si le manque est une chose qui concerne le désir c'est qu'il y a été mis de force, qu'il y a été « déposé, aménagé, vacuolisé »⁶⁴ par des pratiques répressives. Au désir comme processus on doit trouver un objet sur lequel on rabat les multiplicités du réel que suit le désir. On pourrait imaginer en ce sens le psychanalyste dire : « Au fond ce que tu cherches en arpentant ainsi le champ de la signification, c'est ceci, cela, et tout ce qui t'as retenu dans ton expérimentation est une représentation de l'objet de *ton* désir ». D'une part, le réel est impuissant, toutes les intensités matérielles ne sont interprétées que comme symboles d'un manque du côté du sujet, et encadré dans l'image le réel est assuré de n'avoir plus d'effets comme tel, d'autre part le désir est

première rencontre entre Deleuze et Guattari. Voir sur ce point : F. DOSSE, *Gilles Deleuze et Félix Guattari : biographie croisée*, op. cit., p. 13.

⁶² G. DELEUZE et F. GUATTARI, *Capitalisme et schizophrénie : L'anti-Œdipe*, op. cit., p. 10

⁶³ Ibid., p. 34.

⁶⁴ Idem.

neutralisé et rabattu sur une instance déictique, une subjectivité coupée de l'objet réel de son désir, condamnée à tenter de se le représenter en son absence. Et c'est bien cela le problème de la représentation, du fantasme, du symbole, de l'image, c'est qu'elles sont là *à la place* d'autre chose, d'un signifiant. Un « rapport de représentation stérilise le mouvement du désir ; l'image se fait réminiscence d'un réel impuissant et son agglutination constitue le monde des significations dominantes et des idées reçues »⁶⁵.

La question politique est alors : qu'est-ce qui empêche le désir de fonctionner selon sa logique propre ? Qu'est-ce qui le convertit en manque, en besoin, en représentation standardisée ?

Bien sûr dans le cas de l'*Anti-Œdipe*, c'est le psychanalyste (et tous ses relais dans le champ social⁶⁶) qui assure cette répression. Mais la réponse de Guattari est d'ordre sémiotique : c'est la sémiologie signifiante qui opère cette conversion. Il s'agit plutôt pour lui d'identifier une politique des signes, avec ses techniques propres pour interpréter le désir avec une visée « de dérivation du désir et d'intériorisation de la répression »⁶⁷. Ce qui est l'objet du pouvoir ce sont justement les techniques par lesquelles on peut assurer la formation des significations, et si on arrive à faire en sorte que du désir aussi il y ait quelque chose de secret à découvrir, alors le pouvoir réussit son intériorisation.

Pour aller plus avant sur les spécificités des politiques/sémiologies de la signification, nous devons suivre le cours des influences de Guattari en la matière, en première lieu celle de Louis Hjelmslev, qui permet à notre auteur de mettre au jour que la sémiologie de la signification n'est ni le seul ressort sémiotique qui puisse être découvert, ni le système le plus abouti. En somme la signification n'est pas une fatalité.

II. Détour par Hjelmslev

1. Expression et Contenu

La première grande distinction est celle entre le plan de l'expression et le plan du contenu. Elle reprend et reformule la dichotomie saussurienne signifiant/signifié mais avec une différence cruciale : chez Hjelmslev, les deux termes sont définis de manière strictement fonctionnelle et symétrique. Expression et contenu ne désignent pas, l'un,

⁶⁵ F. GUATTARI, *RM*, p. 249.

⁶⁶ C'est ici le point qui sera pertinent pour notre étude, ces autres relais étant entre autres les mass-médias : « L'industrie du spectacle, par exemple, appuyée sur les mass media organisera les lieux de convertibilité de toutes les représentations imaginaires ; tandis que la famille et l'école se chargeront de la traductibilité sémantique et de la mise en coupe signifiante de toute expression de l'enfant, etc. » F. GUATTARI, *RM*, p. 296.

⁶⁷ F. GUATTARI, *RM*, p. 247

des sons, et l'autre, des idées comme dans le cas saussurien (ou dans sa réception tout du moins) ils désignent deux fonctifs (deux termes) d'une même fonction : la fonction sémiotique. Cependant la linguistique moderne (depuis Saussure) prend déjà en compte que le signe intègre ce qu'il signifie, qu'il ne s'ajoute pas à la réalité dénotée. Signifiant et signifié ne forme qu'une unité, le signe.

La fonction sémiotique est une relation de solidarité : expression et contenu se présupposent mutuellement et nécessairement. Il ne peut y avoir d'expression sans contenu, ni de contenu sans expression. L'idée du contenu et de l'expression reste en tant que telle relativement simple. L'expression, /bwa/ par exemple, à un contenu, « bois », et inversement. Hjelmslev le dit de façon radicale : « de par leur définition fonctionnelle, il est impossible de soutenir qu'il soit légitime d'appeler une de ces grandeurs expression et l'autre contenu et non l'inverse »⁶⁸. Ce sont en droit des termes commutables, des fonctifs A et B d'une même relation. Et cela pour la raison que les deux plans sont construits pareillement, contiennent les mêmes éléments : de forme, de substance et de matière-sens.

Le signe, dès lors, n'est plus une étiquette collée sur une idée préexistante : il est une tête de Janus, une grandeur à deux faces liées par une solidarité interne. Ce mouvement brise le préjugé nominaliste selon lequel la langue serait une nomenclature d'objets préexistants.

2. Matière-sens, forme, substance.

La deuxième grande distinction opère à l'intérieur de chaque plan. Chaque plan (expression, contenu) peut être envisagé selon trois niveaux :

La matière (ou sens, *purport*⁶⁹) : c'est le continuum amorphe, non structuré, qui précède toute intervention linguistique. Pour le plan du contenu, c'est la masse indistincte des significations possibles : pensée informe, nébulosité d'idées (la métaphore est de Saussure, reprise par Hjelmslev). Prenons par exemple le continuum du phénomène de couleur, qui sans découpage ne discrétise aucune couleur. Pour le plan de l'expression, c'est le continuum phonique ou graphique avant toute découpage. Dans ce cas nous prendrons la zone amorphe vocalique (zone où on peut transiter de /a/ à /e/

⁶⁸ L. HJELMSLEV, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Ed. de Minuit (Nouvelle édition, Arguments, Paris, 1984). p 79.

⁶⁹ Voir la note de bas de page F. GUATTARI, *RM*, p. 261 : « La réalité sémantique ou phonique, non sémiotiquement formée, est traduite, par les traducteurs français de Hjelmslev, soit par matière, soit par sens. C'est, comme le remarque Oswald Ducrot, le passage par le terme anglais de *purport* qui est, sans doute, à l'origine de cette audacieuse oscillation sémantique entre le sens et la matière. Bien des rêveries deviennent possibles à partir de là, et, comme on peut le voir, nous ne nous privons pas! Cf. Essais linguistiques de Hjelmslev, p. 58 et Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage, p. 38. »

sans voir très bien où se fait la séparation). Ce niveau est *extralinguistique* : il appartient à la physique, à la physiologie, à l'anthropologie, non à la linguistique. On sent bien qu'on a besoin d'un outil pour découper ces continuums.

La forme : c'est le réseau de relations pures que la langue impose à la matière. La forme est totalement indépendante de la matière sur laquelle elle se projette « comme un filet tendu projette son ombre sur une face ininterrompue »⁷⁰. La surface, c'est la matière ; le filet, c'est la forme ; l'ombre du filet sur la surface, c'est la substance. Ce qui définit la forme, ce sont uniquement des relations différentielles (comme celles qui chez Saussure définissent la structure) : les unités n'ont de valeur que par leurs rapports mutuels, non par ce qu'elles sont en elles-mêmes. La forme de l'expression c'est ce qui proprement à chaque langue décidera en combien d'unités se découpe la zone vocalique par exemple, et, d'une langue à une autre, une même matière d'expression peut se trouver différemment formée. Si la langue ne découpe que les /a/ des /e/ et des /i/, alors des sons comme /œ/ n'ont pas d'existence propre et seront sans doute interprétés comme /e/. Du côté de la forme de contenu, les grandeurs de couleurs, sont discrétisés à partir d'une certaine formation, qui circonscrit d'une langue à l'autre un ensemble de nuances de proche en proche, jusqu'à ce que la langue ait prévu une autre forme de contenu pour cette nuance pourtant à même distance des autres, tant que l'on s'en tient au continuum.

La substance, enfin, c'est ce qui apparaît quand on projette la forme sur la matière : c'est la matière sémiotiquement formée, le résultat de l'application que nous venons de développer. Ainsi les phonèmes d'une langue constituent la substance de l'expression : ce ne sont plus des sons bruts (matière), mais des sons découpés, organisés, pertinentisés par la forme phonologique. De même, les catégories sémantiques d'une langue constituent la substance du contenu. Pour reprendre l'exemple des couleurs : le spectre lumineux est une matière continue et amorphe. Le gallois, le français, le latin le découpent selon des formes différentes. La frontière entre *vert* et *bleu* n'existe par exemple pas en gallois (*glas* couvre les deux). La substance, c'est le résultat de ce découpage dans chaque langue. Ainsi, ce n'est pas la matière (le spectre physique) qui détermine les divisions, mais la forme (la structure relationnelle de chaque langue).

On a ainsi un tableau à double entrée : en ordonnée la distinction entre le plan de l'expression et le plan du contenu, et en abscisse la division tripartite matière, forme, substance. Et la symétrie entre les composantes des deux plans explique ce qu'Hjelmslev cherche en disant qu'ils sont réversibles. Un signe est le signe d'une

⁷⁰ L. HJELMSLEV, *Prolégomènes à une théorie du langage*, op. cit., p 75.

substance d'expression et de contenu. « Qu'un signe soit signe de quelque chose veut donc dire que la forme du contenu [et d'expression] d'un signe peut comprendre ce quelque chose comme substance du contenu [et d'expression] »⁷¹.

Cela étant établi, nous pouvons considérer la « libre » reprise que Guattari en fait, car, et il nous faudra insister, bien qu'il en reprenne les distinctions, Guattari considère d'une part l'expression indépendamment du contenu, d'autre part la matière indépendamment de la forme.

3. Détourner Hjelmslev

Nous aimerions tout d'abord mettre au jour une utilisation que Deleuze et Guattari font des concepts d'Hjelmslev qui va contre sa volonté mais qui a le mérite de fournir une analyse tout à fait innovante de Kafka. Ces derniers relèvent dans les textes de Kafka que le son musical est souvent associé à un mouvement de redressement, de la même manière qu'un mouvement de ploiement de la tête est souvent trouvé sur un portrait ou une photo. Une forme⁷² de contenu (tête penchée ; tête redressée) est associée à une forme d'expression (photo, portrait, son musical). Ils se demandent si ainsi on tiendrait une structure dans l'œuvre de Kafka faisant résonner analogiquement l'opposition des contenus et l'opposition des expressions. Cependant, « ce n'est pas une musique composée, sémiotiquement formée, qui intéresse Kafka, mais une pure matière sonore »⁷³, une matière non-sémiotiquement formée. Nous avons insisté pourtant sur l'absurdité que cela représenterait pour Hjelmslev. Ce qui intéresse Deleuze et Guattari dans le traitement que fait Kafka du son, c'est justement qu'il n'a aucune vocation à signifier, qu'il soit un pur cri intense, prompt à s'abolir ou même à être impossible. Ce son-là échappe à la forme, ou plutôt ne laisse aucune forme s'y projeter. C'est un son déterritorialisé.

Si cependant la relation de composition matière-forme est défaite, tel n'est pas le cas de la relation de solidarité des plans du contenu et de l'expression. Ainsi l'intensité amorphe sert à entraîner avec elle des contenus qui n'auraient pas été exprimables autrement, des contenus eux même de moins en moins signifiants, de plus en plus déterritorialisés. C'est cela l'intérêt de l'analyse sémiotique, non pas d'identifier les structures symboliques, mais de voir « par où et vers quoi file le système, comment il

⁷¹ Ibid, p. 76.

⁷² Notons au passage que pour respecter scrupuleusement Hjelmslev, notre duo aurait dû parler de substance de contenu et d'expression.

⁷³ G. DELEUZE et F. GUATTARI, *Kafka : pour une littérature mineure*, Les Éditions de Minuit, (Collection Critique, Paris, 2013), p. 11.

devient, et quel élément va jouer le rôle d'hétérogénéité, corps saturant qui fait fuir l'ensemble »⁷⁴, et en dégager les charges révolutionnaires.

Tout cela étant dit, nous pouvons revenir à Guattari plus proprement, dont le projet est d'identifier les diverses composantes d'encodages en vue de spécifier les machines sémiotiques et leurs potentialités propres.

III. Les différents modes d'encodages

Nous reprenons ici la tripartition que présente Guattari dans la *Révolution moléculaire*. Il est bien entendu que toute machine de signes réelle procède de différents encodages, sémiotiques ou non.

1. L'encodage a-sémiotique

Tout d'abord, ce que Guattari évoque à travers la notion d'encodages naturels, est un encodage qui précède toute sémiotisation au sens propre, ou en tout cas ne constitue pas une strate sémiotique indépendante. Il s'agit par exemple des encodages biologiques (ADN, ARN) ou physiques (la formation d'un cristal de proche en proche dans une substance saturée) qui fonctionnent sans traductibilité directe d'un registre à l'autre. La formalisation se fait à même le champ d'intensités matérielles, les signes sont faits de la même matière que ce qu'ils régulent. En ce sens Guattari suit François Jacob et s'oppose à l'idée qu'on puisse parler d'*écriture* génétique.

« Dans l'encodage génétique, il n'y a pas de locuteur et d'auditeur, pas de sujet pour interpréter les messages qui, dès lors, conservent une certaine rigidité qu'on ne trouve pas dans ceux du discours dont les séquences sont ouvertes sur des axes de substitution et de transposition (axe syntagmatique, axe paradigmatique). Les transformations génétiques, à la différence des transformations linguistiques, impliquent des ruptures, des mutations et tout un processus de sélection qui constitue un immense détour. »⁷⁵

Ce qu'il est important d'en retenir, c'est, d'une part, que tout code n'implique pas forcément une strate autonome de signification et de machine conscientielle pour opérer créativement avec le code. On a ici seulement de la matière-sens et des formes de contenus. Une fois de plus, on détache le plan du contenu et celui de l'expression. D'autre part, on ne peut pas encore dire qu'on ait atteint un encodage qui puisse écrire à même le réel sans passer par la représentation, puisque, précisément, il n'y a pas d'écriture, de plan de l'expression. Aucune connaissance des signes ne permettrait de

⁷⁴ G. DELEUZE et F. GUATTARI, *Kafka : pour une littérature mineure*, Les Éditions de Minuit, (Collection Critique, Paris, 2013), p14.

⁷⁵ F. GUATTARI, *RM*, p. 302-303.

prendre effet sur les choses⁷⁶, étant donné qu'aucune la fonction sémiotique n'est constituée.

2. Les sémiologies de la signification

Guattari range ici les encodages qui constituent un ou plusieurs plans d'expression.

2.1. Les sémiologies symboliques

Le second niveau est celui des sémiologies symboliques. C'est celui des systèmes expressifs des sociétés dites « primitives », des enfants avant l'acquisition du langage adulte, ou encore des expériences mystiques et esthétiques. Guattari les caractérise par une multiplicité de strates d'expression qui ne se laissent pas *entièrement* traduire en termes linguistiques. Dans ces régimes, « on s'exprime autant par la parole que par des gestes, des danses, des rites ou des signes marqués sur le corps »⁷⁷.

Ce qui caractérise les sémiologies symboliques, c'est justement la multiplicité des strates d'expression qu'elle met en jeu, et qui s'oppose à la linéarisation et à l'unification. Elles ne connaissent pas le primat d'une substance unique qui deviendrait alors substance signifiante qui viendrait réduire toutes les autres à des expressions dérivées. Elles maintiennent une polyvocité : une capacité de s'exprimer sur plusieurs plans simultanément, sans qu'un plan vienne hiérarchiser et subordonner les autres.

En fait aucun des plans d'expression n'est totalement autonome, il y a un certain chevauchement *partiel* des plans. C'est ce qui fait qu'on passe d'un plan d'expression à un autre sans trop de soucis, mais ils ne sont pas totalement traductibles entre eux non plus (ce qui supposerait l'exhaustion d'un plan signifiant justement, surcodant toutes les expressions possibles). Les sémiologies symboliques procèdent donc par renvoi permanent. On pourrait se le représenter comme plusieurs cercles sémiotiques chacun légèrement décentré par rapport aux autres. Ce sont des sémiologies « pré-signifiantes » dans le sens où elles précèdent le mouvement de surcodage par l'écriture des lois sociales et économiques qui caractérise les sociétés modernes.

Dans les sémiologies symboliques, « tout moyen d'expression qui se manifeste sur un mode immédiat, immédiatement compréhensible. Un enfant qui pleure, quelle que soit sa nationalité, fait comprendre qu'il a mal. Il n'a pas besoin de dictionnaire. »⁷⁸. Il n'est

⁷⁶ La situation change sans doute avec des technologies comme CRISPR-Cas9, dont Guattari n'avait pas connaissance à l'époque où il écrit. Peut-être pourrait-on dans ce cas parler d'écriture génétique, cependant il faut noter qu'on se trouve en présence d'un système mixte bien plus complexe parce qu'il implique au moins la sémiotique scientifique des biologistes, qui pour leur part font fonctionner proprement des *signes*, constituent bien un plan de l'expression, une écriture de l'ADN, sur le papier de leurs recherches.

⁷⁷ F. GUATTARI, *RM*, p. 221.

⁷⁸ Ibid., p. 305.

pas besoin d'interpréter, de traduire. À la limite, il n'est même pas besoin de locuteur et d'auditeur.

Une autre qualité des sémiologies symboliques est qu'en raison de sa polyvocité, que l'énonciation (même personnelle) repose sur plusieurs foyers énonciatifs, l'énoncé peut continuer à persister malgré l'abolition d'un de ces foyers.

2.2. Les sémiologies signifiantes

Nous arrivons maintenant au niveau des sémiologies signifiantes à proprement parler, le domaine de Saussure, de Lacan, et plus généralement de tout le structuralisme en tant qu'il prend la linguistique pour modèle. C'est ici que la solidarité nécessaire du contenu et de l'expression prend droit (et racine) : une articulation au niveau de l'expression (la phonologie, la morphologie, la syntaxe) et une articulation au niveau du contenu (la sémantique, la pragmatique), les deux plans étant solidement arrimés l'un à l'autre par le rapport signifiant-signifié.

Ici, contrairement aux sémiologies symboliques, un cercle sémiotique occupe la position centrale et déploie à partir de lui un système de coordonnées qui permet de repérer, de comprendre et de traduire chacun des autres cercles sémiotiques. Une substance d'expression devient la substance signifiance, la polyvocité des strates d'expression entre en dépendance vis-à-vis du signifiant. Cette strate signifiance, ou cette solidarité ferme du plan du contenu et du plan de l'expression met en correspondance bi-univoque une organisation de la réalité dominante avec une formalisation des représentations. D'une manière très concise les sémiologies signifiantes : « 1) assujettissent l'une à l'autre la parole et l'écriture, et 2) assujettissent toutes les autres sémiotiques aux chaînes linéaires du signifiant (système de double articulation) ». ⁷⁹

Guattari semble critiquer aussi une forme de mise à distance du réel qui serait propre aux sémiologies signifiantes. En effet, en organisant le plan du contenu de manière stricte est surtout univoque, les contenus semblent être organisés selon un plan autonome, dans des schèmes de l'âme où un découpage de la réalité serait venu du ciel⁸⁰. Bien plus, il tend à montrer que le signe ne concerne plus la réalité du tout. Prenons les trois fonctions du signe : la dénotation – elle concerne le rapport qu'entretient un signe avec la chose désignée, le référent ; la représentation – concerne le rapport qu'entretient une chose désignée avec un monde d'images, un rapport où justement la chose désignée est coupée de ses connexions à même le réel ; la signification quant à elle s'établit entre la forme de l'expression d'une représentation

⁷⁹ Ibid., p. 294

⁸⁰ Ibid., p. 254.

et la représentation elle-même (comme le rapport dans *Kafka* entre la tête penchée et les photos).

La polyvocité qu'on voyait dans les sémiologies symboliques est réduite de telle façon que chacune des composantes de l'expression (gestuelle par exemple) ne participe plus du jeu de renvoi vers d'autres composantes de l'expression (rituelle par exemple, ou de danse), mais doit valoir pour elle-même, se renvoyer à elle-même, se faire écho. C'est ce que Guattari appelle l'*effet de signification*. Le signifiant, c'est cet état du signe qui veut tout représenter par lui-même, médiatiser toute énonciation. C'est ce même effet qui constituera la subjectivation individuelle, personnalisée⁸¹.

3. Les sémiotiques a-signifiantes

Nous avons déjà pu effleurer le thème de l'a-signifiante en revoyant le traitement du son dans *Kafka*, où il s'agissait de briser des structures trop signifiantes justement. Elles peuvent donc concerner une déterritorialisation du contenu tout comme de l'expression. Notons au passage qu'à plusieurs reprises Guattari parle de sémiotique post-signifiante à cet égard, et précisément, les sémiotiques a-signifiantes visent un fonctionnement sémiotique sans signification, où même la représentation n'a pas de rôle signifiant, c'est simplement une connexion inédite, un supplément d'information qui ne rompt pas comme tel avec les structures signifiantes mais les fonde, les déboulonnent. Elles sont le témoin d'une conjonction entre le matériel et le sémiotique, elles fondent l'aspect commun sous la distinction représentation-production.

« Post-signifiant » nous signale aussi que Guattari ne vise pas un retour aux encodages naturels mais vise une sémiotique de l'artificiel, qui s'ouvre à des dispositifs techniques de plus en plus déterritorialisés. Et notre capacité à prendre en main de telles sémiotique est proportionnelle à nous défaire « des aliénations territorialisées sur le moi, la personne, la famille, la race, l'exploitation du travail, la division des sexes, etc... »⁸².

En régime de sémiotique a-signifiante de nouveau, il n'est d'aucune importance de produire *pour* quelqu'un, le but n'est pas de représenter, encore moins que cette représentation puisse être comprise. Tentons toutefois d'en dégager les composantes principales pour nous.

Premièrement, les sémiotiques a-signifiantes n'opèrent pas seulement une déterritorialisation du contenu (ce qui serait déjà une rupture par rapport aux sémiologies signifiantes qui fixent les contenus dans des significations stables), mais

⁸¹ Voir Chapitre 4 pour ces développements.

⁸² F. GUATTARI, *RM*, p. 263.

une déterritorialisation conjointe du contenu et de l'expression. Elles brisent la double articulation en son principe même, en refusant de stabiliser les deux plans de façon complémentaire. Ainsi en déterritorisant distinctement les deux, c'est l'effet de signification qui est tout à fait éclaté et avec lui la subjectivation impliquée.

Ensuite, les sémiotiques a-signifiantes mettent en jeu des signes-particules. Ceux-ci ne fonctionnent pas comme des représentants d'une réalité extérieure. Ils sont des vecteurs de connexions fonctionnelles avec des flux matériels. Guattari emprunte ici une métaphore à la physique des particules : le signe-particule est une entité sans masse propre, sans mémoire, sans substance fixe, qui peut être virtualisée et actualisée selon les connexions dans lesquelles elle s'insère. Ce sont des sémiotiques d'entités qui « sont passées en deçà des coordonnées de temps, d'espace et d'existence »⁸³, il n'est plus nécessaire de chercher à prouver leur existence ou les localiser. Sa logique est celle de la catalyse plutôt que celle de la représentation.

Finalement, et c'est là le plus important : elles peuvent déclencher des effets réels sans passer par la conscience, sans produire de signification au sens linguistique, sans requérir un sujet individué qui interpréterait leur contenu. Un signal électronique, une piste magnétique, un algorithme de recommandation, autant d'exemples contemporains de sémiotiques a-signifiantes qui opèrent directement sur le réel, les comportements et les désirs sans jamais produire de signification au sens traditionnel. N'ayant pas de contenu, de signifié à stabiliser (elles ne veulent rien dire), de sujet à assujettir, ils constituent une sémiotique qui ne renvoie qu'à elle-même, qu'à ses propres coordonnées et avec laquelle potentiellement construire des agencements libérateurs. Potentiellement car les sémiotiques a-signifiantes ne servent pas l'assujettissement, mais peuvent bien servir l'asservissement machinique, thème qui sera développé dans *L'inconscient machinique* et que nous aborderons au chapitre suivant.

Il ne faut pas pour autant comprendre qu'il n'y pas de sens en ce régime sémiotique, mais simplement pas de signification. Guattari réhabilite la matière-sens ainsi que la forme de Hjelmslev, qui selon ses mots deviendront *sens machinique* et *machine abstraite*⁸⁴ et qui désigne spécifiquement la matière non formée sémiotiquement et la forme qui ne constitue pas de substance. Seule la substance, l'agrégat stabilisé de la sémiologie est rejeté. Les agencements collectifs établissent des connexions entre ces machines abstraites et le sens machinique sans les articuler doublement.

⁸³ Ibid., p. 244.

⁸⁴ Ibid., p. 265.

IV. Quelle sémiotique pour les mass-médias ?

Tout au long de son développement, ce que Guattari défend, ce sont les fondements politiques des encodages et systèmes de signes. Même ce que l'on présente comme une langue naturelle ou un système de communication universel est toujours le résultat d'une prise de pouvoir sémiotique. Cette prise de pouvoir ne se fait la plupart du temps pas par une imposition violente, mais l'entrée en scène d'équipements collectifs, d'institutions qui modèlent, – ou comme pour le cas de la sémiologie – écrasent les encodages en rigueur et les repérages qu'ils permettaient, les modes de vie qu'ils soutenaient : « les syntagmes du pouvoir, ses présupposés, ses modes d'intimidation, de séduction et de soumission sont véhiculés à un niveau inconscient »⁸⁵.

Pour rendre compte de la façon dont les systèmes de signes exercent leur emprise sur la subjectivité et sur le désir, Guattari introduit une distinction dans *L'inconscient machinique* entre les redondances de résonance et les redondances d'interaction (qu'il appelle aussi redondances machiniques). Cette distinction est présentée dès l'introduction de l'ouvrage comme l'une des deux grandes coordonnées d'efficacité sémiotique⁸⁶.

Les redondances de résonance correspondent aux composantes sémiologiques de subjectivation et de conscientisation (parmi lesquelles les visagités et les ritournelles). Elles fonctionnent par mise en écho : une production sémiotique quelconque (une façon de parler, un ton de voix, une expression du visage) est mise en rapport avec un système de coordonnées dominant qui lui confère une signification reconnue. La résonance est précisément ce mécanisme par lequel toute singularité expressive est ramenée à une signification préétablie, tout flux de désir est reconduit à une représentation admissible. C'est le codage bi-univoque de la sémiologie signifiante.

Les redondances machiniques ou d'interaction, en revanche, correspondent aux composantes a-signifiantes. Elles opèrent selon une logique entièrement différente : non par mise en écho avec des significations données, mais par connexion directe entre des composantes hétérogènes. Elles produisent des effets sans passer par la médiation représentationnelle. Ce ne sont pas des redondances qui stabilisent et normalisent, ce sont des redondances qui connectent et produisent.

Nous avons vu au long de ce chapitre que la médiation correspondait à un processus dégageant le désir de son implication dans le réel. La question médiatique forcément est quelque peu différente. Le média peut simplement désigner un relai, mais si c'est

⁸⁵ F. GUATTARI, *IM*, p. 37.

⁸⁶ Ibid., p. 16-18.

le relai simple d'une interprétation, de la signification alors le média est relation de l'instrument principal du pouvoir : la sémiologie signifiante.

« Le cinéma, la télévision et la presse sont devenus des instruments fondamentaux pour former et imposer une réalité dominante et des significations dominantes. Avant d'être des moyens de communication, de transmission d'information, ils sont des instruments de pouvoir. Ils ne manient pas seulement des messages, mais avant tout de l'énergie libidinale »⁸⁷.

Le problème n'est pas tant le contenu relayé le problème que le fait qu'est répété à l'infini une articulation bi-univoque du contenu et de l'expression, et c'est typiquement la raison pour laquelle une critique des médias ne peut pas se faire depuis l'intérieur de ce régime. La médiatisation opère une neutralisation du désir, et cette neutralisation ne s'opère pas par la censure ou la répression directe, elle s'opère par saturation. En produisant un flux continu de significations cohérentes, de visagétés standardisées, de ritournelles répétitives, les mass-médias épuisent la capacité des sujets à produire des connexions sémiotiques inédites. Ils re-territorialisent en permanence des intensités qui auraient pu s'orienter vers des lignes de fuite. Les intensités du désir « n'existent plus que dans la mesure où leur expression entre en résonance avec les significations mass-médiatisées. Ou alors elles se replient sur elles-mêmes, se traductibilisent, c'est-à-dire renoncent à leur caractère de flux nomade »⁸⁸.

Le thème post-médiatique n'est pas seulement celui du développement et de la promotion de médias alternatifs mais précisément d'un passage à une ère *post-médiatique*, c'est-à-dire où la médiation du désir n'est plus la forme du pouvoir. En ce sens aussi on peut nuancer l'enthousiasme qu'ont certains commentateurs du thème post-médiatique chez Guattari en disant qu'il s'agit d'une préfiguration d'Internet⁸⁹, puisque ce dernier ne prémunit en rien une simple multiplication des instances interprétatives, médiatisantes.

La distinction entre deux régimes d'information⁹⁰ (une information signifiante et une information machinique) a une conséquence immédiate pour la question des médias : si les mass-médias fonctionnent exclusivement dans le régime de l'information signifiante – c'est-à-dire si leur puissance repose sur la diffusion de significations codées, de représentations standardisées, de messages orientés vers un sujet récepteur

⁸⁷ F. GUATTARI, *RM*, p. 218.

⁸⁸ F. GUATTARI, *IM*, p. 38.

⁸⁹ G. GENOSKO, « Félix Guattari in the Age of Semiocapitalism », *Deleuze Studies*, vol. 6, n° 2, 2012, p. 149-169.

⁹⁰ F. GUATTARI, *Ecrits pour l'anti-œdipe*, op. cit., p. 260. Nous utilisons ce vocabulaire ici à titre indicatif. La question des médias n'est pas propre à l'œuvre de vieillesse de Guattari, dans ses implications sémiotiques, elle a toujours fait partie de ses préoccupations, avec un vocabulaire qui a simplement eu un succès variable. C'est toutefois de ces écrits que vient l'idée d'une redondance machinique, qui vide la sémiologie de ses aspects signifiants. Ibid., p. 141.

passif –, alors toute critique qui se déploie à l'intérieur de ce régime reste prisonnière de ses présupposés. Ce qui est effectivement transmis par un média, c'est premièrement une modélisation de la subjectivité⁹¹, et non un message. C'est d'ailleurs quand le média transmet des significations que la subjectivité se vide et que l'équation média = passivité⁹² se vérifie. Pour sortir de l'ère mass-médiatique, il ne suffit pas de changer les messages : il faut changer le régime sémiotique lui-même.

« Les structures représentatives, en tant qu'elles restent coupées des instances productives réelles, imposent aux machines sémiotiques d'avoir toujours à « rectifier » leur point de vue pour s'ajuster à l'économie de flux matériels ; elles sont tenues de s'organiser dans la perspective d'une consistance et d'une décidabilité axiomatique ou expérimentale. Il en va tout autrement avec les machines intensives qui n'ont nul besoin de recourir à de tels systèmes médiateurs. Elles sont en prise directe sur leur propre système d'encodage et de vérification. Elles sont elles-mêmes leur propre vérité. Elles n'articulent leur consistance logique qu'à travers leur propre existence »⁹³

⁹¹ F. GUATTARI, *QE*, p. 476-477.

⁹² F. GUATTARI, *QE*, p. 492.

⁹³ F. GUATTARI, *RM*, p. 262.

Section II : Constructivisme de la subjectivité

“ Cet art de l’existence pour l’ère post-média est créée par le déchiffrement des influences cosmologiques sur la production subjective, des influences linguistiques sur la production subjective, et des influences esthétiques sur la production subjective. ”⁹⁴

Chapitre 4 : Subjectivité post-médiatique et mécanisme de capture

0. Introduction

Qu'est-ce que la machine médiatique fait au sujet ? La formulation même de la question révèle un présupposé qu'il faut d'emblée liquider : celui d'un sujet préalable, constitué, qui se trouverait ensuite exposé aux effets d'un dispositif extérieur à lui. Or c'est précisément ce présupposé que Maurizio Lazzarato, dans *Signs and Machines* (2014), entreprend de défaire en reprenant et en systématisant l'outillage conceptuel que Félix Guattari avait développé, dès les années 1970, mais surtout dans *L'inconscient machinique* puis dans les *Cartographies schizoanalytiques*. La question n'est pas de savoir ce que les médias *font aux* sujets – comme si ces derniers existaient en dehors d'eux –, mais comment la machine médiatique *produit* de la subjectivité : la fabriquant, la modulant, la formatant de l'intérieur, la livrant à elle-même sous des formes déjà travaillées par les intérêts et les logiques du capitalisme⁹⁵.

La subjectivité n'est pas une superstructure idéologique flottant au-dessus des rapports de production ; elle *est* une infrastructure, une marchandise-clé dont la nature est conçue, développée et manufacturée – selon les mots mêmes de Guattari – de la même façon qu'une automobile, de l'électricité ou une machine à laver. La crise ouverte dans les années 1970 et qui n'a cessé depuis de se creuser est, avant d'être économique ou politique, une *crise de production de subjectivité*. Et la machine médiatique en est, dans le capitalisme contemporain, l'un des dispositifs les plus puissants et les plus invisibles, précisément parce qu'elle opère simultanément à deux niveaux que la critique ordinaire ne distingue pas : celui de l'assujettissement et celui de l'asservissement.⁹⁶

⁹⁴ J. W. GLAZIER, *Arts of Subjectivity: A New Animism for the Post-Media Era*, Bloomsbury Academic (2020), p. 11.

⁹⁵ M. LAZZARATO, *Signs and Machines: Capitalism and the Production of Subjectivity*, Semiotext(e) (Foreign Agents Series, 2014), p. 7. Désormais cite M. LAZZARATO, *SM*. Lazzarato cite directement le séminaire : F. GUATTARI, « La crise de production de subjectivité », in *Les séminaires de Félix Guattari* (3 avril 1984), rendus disponibles via le Blog Chimères des Éditions Eres, URL = <https://www.editions-eres.com/blog/chimeres/03-04-1984-felix-guattari-la-crise-de-production-de-subjectivite>

⁹⁶ Idem. L'exemple des reconstructions allemande et japonaise est développé par Guattari dans un séminaire de 1984.

Le chapitre qui suit entreprend de cartographier cette double prise à partir du mécanisme qui en assure la cohérence : la redondance. Non pas la simple répétition d'un message, mais le processus par lequel des composantes hétérogènes (signifiantes et a-signifiantes, représentationnelles et fonctionnelles) sont mises en résonance ou en interaction pour produire un effet de subjectivité stable. L'enjeu est également de corriger une lecture trop rapide de l'héritage guattarien : si les sémiotiques a-signifiantes ont pu être lues comme une voie de sortie hors du signifiant despotique, c'est précisément cette lecture qu'il faut problématiser : le régime a-signifiant n'est pas d'office une libération. C'est à la lumière de ce paradoxe que nous pourrions, en conclusion, identifier dans le diagrammatisme – tel que Janell Watson l'articule dans *Guattari's Diagrammatic Thought* – une orientation post-médiatique qui s'oppose, structurellement, au régime interprétatif-représentatif que la machine médiatique capitaliste ne cesse de reconduire.

I. La subjectivité comme production : le capitalisme fabrique ses sujets

Dans un séminaire de 1984, Félix Guattari affirmait que le capitalisme « lance des modèles subjectifs comme l'industrie automobile lance une nouvelle ligne de voitures »⁹⁷. Cette formule, qui peut paraître métaphorique, est en réalité une thèse ontologique : la subjectivité est une *production*, au sens plein et matériel du terme. Elle engage des substances d'expression irréductibles à la seule sémiologie du langage – dimensions éthologiques, économiques, esthétiques, machiniques – et se fabrique collectivement, dans des processus qui débordent de toutes parts l'individu comme unité d'analyse. Cela signifie que deux grandes impasses théoriques doivent être liquidées avant de pouvoir traiter sérieusement de la machine médiatique.

La première est l'impasse structuraliste, qui réduit la subjectivité à un effet de la langue et de la signifiante. Guattari, rappelle Lazzarato, l'écarte d'une formule tranchante : « Ce que les structuralistes disent n'est pas vrai : ce ne sont pas les faits du langage ou encore la communication qui génère la subjectivité. À un certain niveau, elle est manufacturée de la même manière que l'énergie, l'électricité, ou l'aluminium. »⁹⁸ Ce que le structuralisme manque, c'est la multiplicité des composantes sémiotiques – naturelles, symboliques, a-signifiantes – qui participent de la production subjective sans passer par le détour de la représentation ou de la signification. La seconde impasse est celle du cognitivisme néolibéral, qui rabat le sujet sur la figure de l'entrepreneur de soi ou du capital humain. Dans ce cadre, la subjectivité est bien une production, mais

⁹⁷ M. LAZZARATO, *SM*, p. 8 : « Capitalism "launches (subjective) models the way the automobile industry launches a new line of cars." »

⁹⁸ Ibid., p. 55-56.

entièrement ramenée à une logique de valorisation individuelle, ignorant ce qu'elle doit aux agencements collectifs d'énonciation et aux machinismes techniques et sociaux qui la travaillent.

C'est à partir de cette conception productiviste et non représentationnelle de la subjectivité que la question médiatique peut être posée autrement. La machine médiatique n'est pas un dispositif d'influence qui viendrait agir sur des sujets préformés : elle est l'un des principaux appareils par lesquels le capitalisme fabrique, formate et reconfigure en permanence les subjectivités dont il a besoin et, simultanément, celles qu'il exploite. Pour comprendre ce double mouvement, il nous faut distinguer deux modalités fondamentalement différentes par lesquelles cette capture opère. Reprenons donc ici la distinction de Lazzarato entre l'assujettissement social d'une part, l'asservissement machinique de l'autre.

II. Deux prises sur le sujet : assujettissement social et asservissement machinique

Le chapitre précédent nous a permis d'établir les différences fondamentales entre des régimes de signes dans une description des composantes d'encodage impliquées par ces régimes. Ce que nous avons plus survolé, en revanche, ce sont les effets spécifiques d'un régime sur le produit subjectif, comment une sémiotique oriente la production de subjectivité, la façon. C'est que la distinction entre ces régimes de production (non pas du signe mais du sujet par le signe) aura un destin plus heureux que les distinctions purement sémiotiques. Maurizio Lazzarato, un sociologue et philosophe italien grandement influencé par Guattari reprendra à son compte la distance théorique qui sépare l'assujettissement sémiologique – social chez lui – de l'asservissement machinique pour mettre en lumière la façon particulière qu'à le capitalisme de sécréter les subjectivités car c'est bien l'enjeu du sémiocapitalisme que de dire que le système « superstructurel » permettant de justifier et de maintenir l'exploitation est un travail qui nous occupe plus que l'exploitation elle-même.

1. L'assujettissement : la production du sujet individualisé

L'assujettissement social opère par individuation : il assigne des rôles, des identités, des positions énonciatives stables dans la division sociale du travail. C'est lui qui fait de nous des travailleurs, des chômeurs, des consommateurs, des téléspectateurs et qui fait que nous nous reconnaissons dans ces rôles, que nous les habitons, que nous nous y aliénons. Il mobilise des sémiotiques significantes, dont nous avons pu voir les composantes de langue, discours, représentation, conscience, et fonctionne selon une logique classique sujet/objet :

« L'assujettissement manufacture un sujet en relation avec un objet extérieur (une machine, un appareil de communication, l'argent, les services publics, etc.) dont le sujet fait usage avec lequel il agit. Dans l'assujettissement, l'individu travail ou communique avec d'autres sujets individués par l'intermédiaire d'un objet machine, qui fonctionne comme le moyen ou la médiation de son action ou usage. »⁹⁹

Cette logique produit des individus moraux, des personnes responsables, des consciences capables de justifier leurs actes et de s'en expliquer, puisqu'avec l'assujettissement, le sujet préexiste à son interaction avec le monde. C'est cette production d'un sujet moralement comptable qui rend possible la culpabilité. L'exemple paradigmatique de Lazzarato est celui de l'homme endetté. Il sert à montrer comment l'assujettissement, la production d'une subjectivité coupable sert un système économique.

« L'homme endetté, une fois coupable et responsable pour son compte, doit prendre sur lui les échecs économiques, sociaux et politique du pouvoir du bloc néolibéral. »¹⁰⁰

L'assujettissement fonctionne selon des binarités rigides (employé/chômeur, producteur/consommateur, hommes/femmes, artiste/non-artiste). Ainsi une fois la dette contractée, le sujet est fixé à une identité, un engagement, une mémoire, c'est une fonction-sujet qui est mobilisée au moment d'échec du système et qui requiert réparation.

De même pour la télévision, dit-il, qui forme une subjectivité téléspectatrice en extrayant de la multiplicité de sémiotiques verbales et non-verbales dont l'énonciation traverse par avance le sujet, un *sujet d'énonciation* qui doit se mouler à un *sujet d'énoncé*, c'est-à-dire à des énoncés correspondant à la « réalité » télévisuelle.

« La télévision nous pousse à parler comme sujets de l'énonciation comme si nous étions la cause et l'origine de nos énoncés, alors que nous sommes "parlés" par la machine de communication de laquelle, en tant que sujets de l'énoncé, nous ne sommes rien de plus qu'un de ces effets. »¹⁰¹

Lorsque l'on est invité sur un plateau, on est institué comme sujet d'énonciation – on a l'impression de parler –, mais on passe immédiatement sous le contrôle d'une machine non discursive qui interprète, sélectionne et standardise notre attitude, nos mouvements et nos expressions avant même que l'on ait ouvert la bouche. Le journaliste lui-même n'est qu'un terminal parmi d'autres d'une machine interprétante, au même titre que l'expert ou le spécialiste convoqués à ses côtés. Rien d'inattendu ne

⁹⁹ Ibid., p. 26.

¹⁰⁰ Ibid., p. 10.

¹⁰¹ Ibid., p. 162.

se produit : l'assujettissement garantit la fermeture du circuit entre énonciation et énoncé dominant.

Ce mécanisme n'est pas sans rapport, note Lazzarato, avec les techniques psychanalytiques, dont nous avons vu la critique des techniques d'interprétation : la psychanalyse comme la télévision savent

« faire passer des discours qui s'inscrivent dans la réalité dominante du capitalisme pour des discours individuels grâce à des mécanismes d'interprétation (et de discrédit) et d'assujettissement »¹⁰²

Plus le téléspectateur s'exprime, plus il se donne à la machine de communication, plus il abandonne ce qu'il aurait à dire, parce que les dispositifs communicationnels le coupent de ses propres agencements collectifs d'énonciation pour le connecter à d'autres qui l'individualisent comme sujet scindé.

2. L'asservissement : le dividual comme composante d'agencement

L'asservissement machinique constitue un tout autre régime de capture, structurellement différent de l'assujettissement bien que simultané à lui.

« Différemment de l'assujettissement social, l'asservissement machinique procède via désujection en mobilisant les sémiotiques fonctionnelle, opérationnelle, non-représentationnelle et a-signifiante plutôt que les sémiotiques linguistiques et représentationnelles. »¹⁰³

Ce qui change fondamentalement, c'est que l'individu n'est plus institué comme *sujet* mais inclus dans un agencement comme *rouage*, variable, composante. Il ne s'oppose pas comme sujet constitué par avance à un monde objectif, mais fait directement partie des flux du monde matériel, il n'est pas scindé entre l'énonciation et l'énoncé mais déchiqueté entre toutes les émissions sémiotiques qui le traversent. Lazzarato emprunte à Deleuze la notion de dividual (s'oppose à l'individuel) pour illustrer cette situation de la subjectivité (non-sujette dans ce cas). Dans l'asservissement, « les individus deviennent des dividuals, et les masses deviennent des échantillons, des données, des marchés, ou des "banques" »¹⁰⁴. Ce n'est plus l'individu intégral qui est saisi, mais ses composantes décomposées : flux d'attention, comportements d'achat, habitudes de navigation, préférences affectives, rythmes de consommation. Des machines qui rassemblent, sélectionnent et revendent des millions de données sur nos comportements, lectures, goûts, façons de passer notre « temps libre », données qui ne

¹⁰² Ibid., p. 163.

¹⁰³ Ibid., p. 25.

¹⁰⁴ Ibid., p. 26. Lazzarato cite Deleuze.

concernent pas des individus mais des profils, des assemblages d'input et output qui n'ont plus rien d'humain.

Ce qui est propre à l'asservissement, et que l'assujettissement ne peut pas saisir, c'est qu'il produit de la plus-value *sans travail au sens classique*. Les enfants, les retraités, les chômeurs, les téléspectateurs, tous contribuent à la production machinique sans qu'aucune mesure temporelle ou salariale ne puisse en rendre compte¹¹. L'asservissement fonctionne donc selon une *segmentarité flexible* qui traverse et double les binarités rigides de l'assujettissement : là où l'assujettissement distingue encore l'employé du chômeur, le producteur du consommateur, l'asservissement fait disparaître cette distinction: le chômeur qui regarde des séries diffuse de l'audience, génère des données comportementales, fait fonctionner une machine publicitaire, dont il est une composante aussi bien que le salarié assis à son bureau. L'asservissement ne réprime pas, ne sanctionne pas, ne culpabilise pas :

« Machinic enslavement activates pre-personal, pre-cognitive, and preverbal forces (perception, sense, affects, desire) as well as supra-personal forces (machinic, linguistic, social, media, economic systems, etc.) »¹⁰⁵

Nous l'aurons compris, ce qui distingue fondamentalement l'asservissement de l'assujettissement, c'est le type de sémiotiques qu'il mobilise : non plus les sémiotiques signifiantes de la représentation et du discours, mais les sémiotiques *a-signifiantes*, des algorithmes de recommandation, graphiques financiers, rythmes audiovisuels, cadences d'engagement mesurées, design attentionnel des plateformes numériques : autant de composantes qui n'agissent pas sur la conscience ou la représentation, mais directement sur les corps, les perceptions, les habitudes pré-réflexives, les dispositions affectives.

À ce niveau l'homme endetté, n'a pas de position particulière, il est un simple indice qui s'inscrit au même titre que d'autre (parfois émanant du même sujet) qui participe du fonctionnement des machines de circuits de l'assistance sociale, ou de ceux de machines financières spéculant sur le remboursement ou non de la dette sans qu'un résultat n'ait de valeur en soi (morale ou autre).

3. L'articulation des deux régimes : le cynisme double du capitalisme

Le point décisif – et souvent mal compris – est que les deux régimes ne se succèdent pas, ne s'excluent pas : ils se superposent et se complètent. Lazzarato insiste : c'est à leur *intersection* que la production de subjectivité capitaliste s'accomplit.

¹⁰⁵ Ibid., p 31.

« Le capitalisme révèle ainsi un « cynisme bi-face » : un cynisme « humaniste » qui assigne nous des individualités et des rôles préétablis dans lesquels les individus sont nécessairement aliénés ; de l'autre, un cynisme « déshumanisant » qui nous inclut dans un agencement qui ne distingue plus entre humain et non-humain, sujet et objet, mots et choses. »¹⁰⁶

Le téléspectateur est *à la fois* un sujet interpellé par le discours – assujetti à des positions énonciatives, à des rôles, des positions de consommateur ou de citoyen – *et* une composante d'audience exploitée comme flux d'attention, variable d'un marché, élément d'un dispositif de régulation qui le saisit bien en deçà de la conscience. C'est aussi le point où l'exemple de l'homme endetté se complète. Est à la fois produit un sujet moral – responsable, coupable, promettant de rembourser – et un simple *input* d'un assemblage financier qui a littéralement déchiré le sujet en fragments, déconnectés les uns des autres, traités par la machine comme de la monnaie générant de la monnaie.

« L'assujettissement travaille contre [la] possibilité [de produire quelque chose d'autre qu'un individualisme paranoïde, consumériste et productiviste] en s'assurant d'une reterritorialisation et d'une recomposition de composantes subjectives « libérées » par l'asservissement machinique du « sujet » individué. Ce dernier est accablé par la culpabilité, la peur et la responsabilité personnelle. »¹⁰⁷

Autrement dit, la culpabilité est le mécanisme par lequel l'assujettissement *recupère* ce que l'asservissement avait désubjectivé : les composantes molécularisées, les flux déterritorialisés par la machine, se retrouvent re-territorialisés sur un sujet moral chargé de culpabilité et de responsabilité personnelle. La culpabilité n'est donc pas tant une propriété de la segmentarité rigide que le résultat d'un mouvement de reterritorialisation : la machine asservit en décomposant, et l'assujettissement recolle les morceaux en faisant porter au sujet la responsabilité de sa propre décomposition. Lazzarato insiste sur le fait que c'est à leur *point d'intersection* que la production de subjectivité capitaliste s'accomplit, et nulle part ailleurs.

4. Subjectivité clinique

Janell Watson, dans un article intitulé « Postmedia Hans »¹⁰⁸, illustre cette double articulation avec une acuité remarquable en relisant le cas du petit Hans de Freud à

¹⁰⁶ Ibid., p. 12 : « capitalism reveals a twofold cynicism: the "humanist" cynicism of assigning us individuality and pre-established roles [...] and the "dehumanizing" cynicism of including us in an assemblage that no longer distinguishes between human and non-human, subject and object, or words and things. »

¹⁰⁷ Ibid., p. 36.

¹⁰⁸ J. P. N. BRADLEY et al., éd., *Deleuze, Guattari and the Schizoanalysis of Postmedia*, 1st éd., Bloomsbury Academic (Schizoanalytic Applications, 2023), p. 71-85.

travers le prisme guattarien et sa relance par Lazzarato. Elle insiste sur le fait que l'idée de post-média ne désigne pas un ensemble technologique d'une période mais un mode de subjectivation, la subjectivité capitaliste gênant d'ailleurs ce passage à l'ère post-média. Nous développons ici ce cas pour donner un peu de consistance à cette idée que c'est le point d'intersection entre deux régimes de production qui produit réellement la subjectivité capitaliste.

Le petit Hans désigne un cas classique de la psychanalyse freudienne. Herbert Graf, dit « le petit Hans » est amené chez Freud par son père entre ses quatre et cinq ans. Il lui est diagnostiqué toutes les perversités jusqu'à ce que Hans développe une phobie des chevaux. Guattari dans *L'inconscient machinique* tend à dire que l'objet phobique est développé par Freud et son père et la répression qu'ils opèrent sur Hans et l'exploration à laquelle le désir qui le traverse s'adonne. Résumons les étapes de cette oscillation entre deux formations subjectives dans l'article de Watson :

0. Avant la phobie, Hans pratique spontanément une *sémiotique du réel*. Il sort dans la rue, observe les chevaux de trait qui tirent des charrettes chargées devant sa maison, et note, très littéralement, qu'ils ont de grandes *pee-pee machines* (*Wiwimacher* en allemand). Il se rend compte que les chevaux font pipi, que lui fait pipi, que sa petite sœur fait pipi, que sa mère doit faire pipi. Le pénis, pour Hans, n'est pas encore un phallus symbolique : c'est une machine concrète, un opérateur a-signifiant qui lui permet d'établir des connexions transversales entre des agencements hétérogènes – corps humains, corps animaux, amis de vacances, rue, quai de chargement. C'est une sémiose du réel qui court-circuite la représentation.

Mais le père, disciple de Freud, commence à cartographier les comportements de l'enfant à travers les catégories œdipiennes. L'interdit signifiant s'abat : le désir est honteux, la rue est dangereuse, les questions sur le pipi des chevaux doivent se reformuler en termes de rivalité phallique avec le père. Hans bascule du côté molaire¹⁰⁹, sa curiosité littérale (qui ne cache rien à interpréter) se voit assignée une signification (jalousie, castration, désir de la mère).

¹⁰⁹ La distinction molaire/moléculaire développée par Guattari différencie d'un côté un régime d'entité unifiées et discernables où se jouent des logiques d'ensembles (au niveau politique on aura par exemple la lutte des classes ou la politique internationale). Du côté moléculaire, on a seulement à des multiplicités irréductibles, non subsumables, et à des seuils (au niveau politique elle correspond à des luttes de minorités qui n'ont pas le langage de leur côté, pas même pour s'identifier). Nous reprenons ici ce vocabulaire par simplicité, parce que c'est celui qu'utilise Watson. Pour les besoins de notre démonstration, il suffit de comprendre « zone molaire » comme un espace où se jouent les sémiologies signifiantes, un espace interprétatif, et « zone moléculaire » comme celui des sémiotiques a-signifiantes. Bien sûr, ceci demanderait de plus amples élaborations mais dépasseraient la portée de ce travail.

1. Chassé du lit des parents, Hans cherche une issue. Il tente de rejoindre la zone des intensités a-signifiantes : le corps de la mère comme surface d'intensité, non comme signifiant maternel, il y cherche les caresses. Mais le père interdit ce passage. Hans se retrouve pris entre deux impossibilités : ni la reterritorialisation signifiante de l'Œdipe, ni la déterritorialisation a-signifiante vers le désir libre. C'est là qu'apparaît la honte comme opérateur frontière : elle est précisément l'affect qui *garde* la limite entre les deux régimes, empêchant Hans de traverser vers l'un ou l'autre. Le désir se retrouve piégé entre réalité dominante et plaisir illicite.
2. La troisième étape voit la visagité maternelle se constituer comme un *trou noir* signifiant. La face de la mère, au lieu de rester un opérateur de passage vers la multiplicité (comme le visage de Mariedl, une autre enfant, reste lié au groupe des camarades de vacances), se reterritorialise sous l'effet des interprétations œdipiennes. Elle devient une chambre de résonance¹¹⁰ où le désir de Hans est capturé et recyclé en culpabilité. Hans oscille ici entre un vecteur diagonal de déterritorialisation (vers le désir des caresses) et un vecteur vertical de reterritorialisation (vers la visagité de la mère-signifiante). La zone a-signifiante reste désirable mais inaccessible.
3. C'est ici que le sort de la *pee-pee machine* se joue de manière décisive. Expulsé du lit parental, Hans se replie sur son propre corps et sur la masturbation – replié dans le registre molaire de la génitalité.

« La famille moderne facilite l'entrée de l'enfant dans l'ordre dominant du capitalisme en lui imposant une sexualité privée, génitalement focalisée, narcissique qui obéit à l'axiomatique capitaliste : l'objet d'amour doit toujours participer d'un système de propriété privée »¹¹¹

Avant cela, sa curiosité sur les organes urinaires était une pratique rigoureusement a-signifiante et sociale. Hans sémiotisait en contact avec le réel : il avait entrepris une étude des *Wiwimacher* (faire-pipi) qu'il attribue aux chevaux, à sa sœur, aux animaux du zoo, aux locomotives et imagine celui de sa mère. Le faire-pipi, tout le monde en a un dans la mesure où tout le monde fait pipi. C'était une *sémiotique du réel*, non une symbolisation, mais une mise en connexion d'agencements hétérogènes par la fonction partagée de faire pipi.

¹¹⁰ La résonance est une idée que Guattari emprunte à Renée Thom qui essaye de former une théorie objective de la signification. La résonance peut se comprendre comme la communication entre deux systèmes par mise en adjacence tels des diapasons. La transmission est comme un ordre d'un système à l'autre. Dans ce cas-ci, cela correspond à l'idée que le visage de la mère vient faire résonner le triangle Œdipien et le désir de Hans. Voir pour approfondir la notion de résonance : J. WATSON, *Guattari's diagrammatic thought : writing between Lacan and Deleuze*, Continuum (Continuum studies in Continental philosophy, 2009), p. 84-85.

¹¹¹ . P. N. BRADLEY et al., éd., *Deleuze, Guattari and the Schizoanalysis of Postmedia*, op. cit., p. 74.

Le faire-pipi était un opérateur de passage entre corps humains et corps animaux, entre le dedans de l'appartement et le dehors de la rue.

Or Freud et le père opèrent une conversion forcée : la *pee-pee machine* littérale est surcodée par le phallus symbolique. Tu désires un grand phallus parce que tu veux rivaliser avec ton père. Tu crains d'être castré comme ta sœur. L'organe urinaire concret devient signifiant de pouvoir. C'est précisément ce que Deleuze et Guattari appellent la prise de pouvoir du signifiant sur les connexions réelles. La *pee-pee machine* qui guidait Hans dans une étude sociologique littérale du monde est confisquée et réorientée vers un usage privatif, égocentrique, anti-social. Hans est « raciné » à son propre corps organique.

4. Face à toutes ces fermetures successives, Hans tente encore une ultime ligne de fuite : le devenir-cheval. Il faut comprendre ce devenir strictement et littéralement, non comme une métaphore ou un symbole du père. Hans fait le cheval : il rue, mord, fait pipi debout. C'est parce qu'il voit des chevaux tous les jours, parce qu'ils ont des pee-pee machines comme lui (en plus grand), parce qu'ils portent des charges, qu'ils tombent, qu'on les bat. Bref, parce qu'il a avec eux des relations réelles inscrites dans le tissu social de la rue viennoise. Le devenir-cheval est une expérimentation en contact avec le réel, une tentative de construire un agencement a-signifiant qui relie Hans à la rue, aux garçons du quai de chargement, aux corps animaux – tout ce que la famille-capsule lui interdisait.

Mais cette ligne de fuite moléculaire est immédiatement perçue comme honteuse et coupable par les adultes. Freud l'interprète : le cheval = le père (les œillères = les lunettes, la ruade = les jambes de la mère dans le lit). Le devenir-animal est réduit à une figuration œdipienne et le cheval est renvoyé au triangle familial. La dernière sortie est bouchée.

Oscillant ainsi entre un asservissement machinique et une subjectivation sémiologique, le petit Hans n'a plus d'autre choix pour continuer à expérimenter la réalité d'un devenir-cheval que de le développer en objet phobique (peur des chevaux qui l'amène chez Freud). Hans ne fuit plus la honte : il la désire. C'est en ce sens qu'on peut dire que la phobie est une option *politique* : elle est le seul agencement que Hans ait pu construire pour maintenir une cohérence existentielle face à l'écrasement conjugué de l'assujettissement molaire et de la menace de l'asservissement moléculaire.

« En choisissant résolument la zone moléculaire entièrement déterritorisée de la formation phobique, il a ouvert de nouvelles possibilités en pénétrant dans la zone moléculaire plutôt que

de rester prisonnier des modèles molaires réducteurs de la psychanalyse et de l'Éros capitaliste. La zone moléculaire du désir est aussi la zone de l'asservissement machinique. La soumission sociale opère dans la zone molaire. Hans post-médiatique doit échapper à la fois à l'aliénation molaire et à l'asservissement moléculaire en suivant des lignes de fuite qui établissent des relations réelles de désir. Il doit embrasser les machines qui abolissent les dernières soumissions sociales archaïques sans devenir un rouage asservi »¹¹²

La constitution de l'objet phobique est précisément ce qui reste à Hans tant que s'intersectent la subjectivation signifiante et l'asservissement machinique, tant que les deux se replient l'un sur l'autre. Le désir ne peut investir librement les sphères sociales dans ces conditions-là et l'existence subjective en régime capitaliste s'effondre à peine se constitue-t-elle.

Concernant le rôle que jouent là-dedans les sémiotiques a-signifiantes, Watson précise ce point dans cette analyse du cas Hans : la zone moléculaire du désir est aussi la zone de l'asservissement machinique. »¹¹³ La fuite hors de la signifiante œdipienne ne débouche pas automatiquement sur une subjectivité créatrice et libre : elle peut tout aussi bien aboutir à une capture plus profonde, précisément parce que soustraite à toute possibilité de critique consciente. Le Hans post-médiatique doit apprendre à naviguer dans les deux zones sans se laisser englober par aucune.

III. Relativisation du régime a-signifiant

Nous avons pu voir au long de ce chapitre, une certaine prise de recul par rapport à ce qui avait pu être développé au chapitre 3. Si la radicale différence entre les régimes sémiologiques et sémiotiques permettait d'entretenir un espoir quant à la sortie d'un régime de pouvoir autoritaire, une fois qu'on élabore leur versant subjectif, un scrupule nous retient. L'asservissement machinique a des airs d'annihilation pure et simple du sujet. Nous avons d'ailleurs, pour notre part, du mal à nous figurer si c'est un attachement trop grand à un principe moderne de subjectivation à savoir, sa conscience, sa raison, sa capacité à se distancer du réel, de l'évidence pour l'évaluer, la critiquer et déterminer une voie qui lui soit propre : le sujet autonome. L'asservissement machinique tend plutôt à nous présenter un sujet pris dans des connexions plus que réelles, sans aucune distanciation possible, et dont le destin ne lui appartient pas proprement. Quelque part le dividual du capitalisme de l'information, ne se comprend pas selon une logique de propriété privée, il ne possède rien pour lui,

¹¹² Ibid., p. 82-83.

¹¹³ Ibid., p. 83.

pas même ses qualités. Il nous aurait facilement servi de modèle pour une subjectivité post-médiatique tant la médiation représentationnelle ne l'affecte pas.

Or, nous devons bien voir avec Lazzarato les problèmes soulevés par un tel effondrement subjectif. Les sémiotiques a-signifiantes ne sont pas seulement une ressource pour les lignes de fuite : elles sont *les premières* à être mobilisées par le capitalisme dans le régime de l'asservissement machinique. L'asservissement *fonctionne* par le régime a-signifiant et c'est précisément là sa supériorité opérationnelle sur l'assujettissement : là où ce dernier doit passer par la représentation, la conscience, la médiation discursive, l'asservissement agit en deçà, directement sur les flux d'affect et d'attention. Les algorithmes de recommandation ne représentent pas : ils calculent et modulent. La musique commerciale n'énonce pas : elle conditionne. Le design attentionnel des plateformes numériques n'interpelle pas de sujet : il capture des comportements pré-réflexifs.

Guattari lui-même n'a jamais assimilé a-signifiante et libération. Dans *L'inconscient machinique*, il distingue deux micro-politiques fondamentalement divergentes à partir du même registre a-signifiant : l'une peut conduire à une déterritorialisation créatrice, l'autre à une re-territorialisation sur des redondances capitalistiques. La question n'est donc pas quel type sémiotique – signifiant ou a-signifiant – mais quelle politique des agencements : les composantes a-signifiantes peuvent tout aussi bien refermer les possibles qu'en ouvrir de nouveaux, selon les connexions qu'elles engagent et les assemblages dans lesquels elles entrent.

Il nous faut ici bien séparer deux choses. Si l'asservissement machinique opère dans le régime sémiotique a-signifiant, tout ce qui opère par des sémiotiques a-signifiantes ne tombe pas sous la coupe de l'asservissement. Ce dernier ne commet ses méfaits qu'en conjonction à l'assujettissement. Le désir pour sa part opère aussi en régime a-signifiant, c'est d'ailleurs ce qui le rend imprévisible : sa dimension non cadrée. Les sémiotiques a-signifiantes ne peuvent être libératrice qu'en connexion avec un praxis. Elles sont un outil qui permet à un agencement analytico-militant à la fois de repérer les intensités du désir sous toutes les tentatives de le faire signifier, de l'attribuer, de l'identifier et de repérer les agir propres du capitalisme, ses pointes d'efficiences et les endroits donc où se jouera la résistance.

Si la double capture de la machine médiatique opère simultanément au niveau signifiant et a-signifiant, et si le recours aux sémiotiques a-signifiantes ne constitue pas en soi une sortie, alors c'est la *nature même du rapport aux signes* qu'il faut transformer, c'est notre pratique politique du signe qu'il faut changer, pas le régime de signes en tant que tel. C'est ici que le diagrammatisme guattarien – tel que Watson

l'article dans *Guattari's Diagrammatic Thought* – offre une orientation décisive, non pas comme technique supplémentaire mais comme *posture* radicalement différente face à la production de subjectivité. Watson le formule avec une précision : dogmatiser le diagrammatisme (cette analyse des montages fonctionnant a-significativement), en faire un nouveau modèle universel de libération, revient précisément à arrêter le processus de bricolage qui définit la praxis, bricolage qui s'approprie les montages et modèles existants pour les détourner, comme la pratique post-médiatique s'approprie les technologies de communication. Il s'agit d'un instrument de déchiffrement des systèmes de modélisation qui déplace la problématique analytique des structures subjectives préformées vers des agencements capables de « mettre en existence » des propositions inédites¹¹⁴.

Ce déplacement est précisément ce que Watson identifie comme le cœur de la pensée diagrammatique de Guattari, et c'est en ce sens qu'elle constitue un contrepoids à l'interprétation représentative : là où l'interprétation rabat les multiplicités du désir sur un sens caché, un signifiant central, une vérité à découvrir, la cartographie schizoanalytique construit une carte « Pour chaque cas et chaque situation »¹¹⁵, toujours provisoire, toujours susceptible d'être démontée, reconnectée, modifiée. Ainsi pas de système général de la signification, la pratique analytique est elle-même a-signifiante. La diagrammatique est une analyse, une cartographie *et* une production de nouveaux agencements au sens où la carte ne reproduit pas un territoire : elle le produit. « La carte analytique ne peut plus alors être distinguée du *territoire existentiel* qu'elle engendre. »¹¹⁶

C'est précisément cette instabilité productive que la machine médiatique capitaliste travaille à neutraliser. Son régime de redondance mixte vise la stabilisation de la subjectivité en quelques types reproductibles – des formats, des identités, des comportements attendus – qu'il s'agisse d'assujettir les individus à des rôles signifiants ou d'asservir les individus à des rythmes et cadences a-signifiantes. La subjectivité post-médiatique n'est pas celle qui se serait soustraite à la machine ou qui aurait trouvé le bon type sémiotique. Elle est celle qui maintient *actif le mouvement de cartographie* : qui construit, pour chaque agencement concret, de nouvelles coordonnées

¹¹⁴F. GUATTARI, CS, p. 51-52 : « [Les cartographies] n'ont plus seulement pour tâche [...] de mise en correspondance plurivoque de collections [...], mais aussi [...] d'enclencher une fonction d'existentialisation [...] qui consiste à déployer et à mettre en concaténation intensive des qualités existentielles spécifiques. »

¹¹⁵F. GUATTARI, *QE*, p. 225 cité in J. WATSON, *Guattari's diagrammatic thought : writing between Lacan and Deleuze*, op. cit., p. 10

existentielles sans les figer, qui expérimente des combinaisons de composantes sans en faire des modèles, qui sait reconnaître, dans les redondances qui la traversent, celles qui l'ouvrent et celles qui la ferment. C'est une subjectivité analytique.

Chapitre 5 : Affect post-médiatique

I. Affect et médias

Le présent chapitre se propose d'approfondir la pensée de l'affect dans la réflexion de Guattari et de ses commentateurs. Celui-ci a une importance politique en ce que Guattari met un point d'honneur à le sortir d'une conception privée et psychologisante. Cependant nous pouvons aussi discerner une réflexion esthétique marquée qui prend plus de poids à mesure du développement de son œuvre. Outre les monographies sur certains artistes comme Proust, Kafka ou David Wojnarowicz, Guattari porte son attention sur la construction de « l'objet esthétique »¹¹⁷ comme noyau de subjectivation pour une ère post-médiatique. Dans l'ère mass-médiatique, les affects sont souvent réduits à des « sentiments communs » ou à une « présence à soi » standardisée, vidée de toute force de changement. L'affect doit être reconnu comme une force de changement et de projection hors d'une subjectivité standardisée. L'idée d'objet esthétique tire vers la construction d'une subjectivité mutante et la réflexion sur l'affect y participe dans la mesure où les nouveaux agencements que vise Guattari devraient aussi créer une nouvelle douceur, une nouvelle tendresse.

Il s'agira donc pour nous de nous appesantir tout d'abord sur un fragment de Guattari et d'affirmer le lien entre la standardisation des affects et une ère mass-médiatique. Nous tenterons par-là d'approfondir ce que signifie une « ère » médiatique dans la mesure où les affects peuvent nous servir de modèle de médiation et qu'ils sont partie prenante du rapport à soi. En cela, la dimension esthétique n'est pas indépendante d'une analyse politique des rapports au sein du champ social et d'une analyse de la situation politique de l'affect lui-même, c'est-à-dire de la place qui lui est laissée dans la théorie. Nous continuerons donc en considérant le caractère non-privé de l'affect et sa différence avec une émotion. Dans un second temps, nous nous arrêterons sur une conception plus nosographique ou symptomatologique de l'affect, car il nous reste à élucider ce que Guattari entend lorsqu'il écrit que « l'affect colle à la subjectivité, [d'une] manière glischroïdique »¹¹⁸. La glischroïdie réfère souvent à l'épilepsie et désigne un attachement collant aux choses et aux personnes dans les processus psychiques. Nous la mettrons en rapport avec ce que James Williams appelle la « sélection indéterminée »¹¹⁹ pour désigner la dynamique des affects. Nous finirons en questionnant directement l'affect dans ce qu'il a de paradoxal, à savoir comme

¹¹⁷ F. GUATTARI, *QE*, « Félix Guattari et l'art contemporain », p. 149-172.

¹¹⁸ F. GUATTARI, *CS*, p. 251.

¹¹⁹ R. PRZEDPELSKI et S. E. WILMER (eds.), *Deleuze, Guattari and the Art of Multiplicity*, (Edinburgh University Press, 2022), p. 15-34.

constitutif d'une subjectivité tout en déboulonnant la subjectivité de ses socles. Tout ceci devrait nous donner une appréhension suffisante des conséquences affectives du thème post-médiatique.

À l'ouverture du chapitre « L'oralité machinique et l'écologie du virtuel » de *Chaosmose*, nous trouvons une énième critique des sémiologies de la signification et de la communication qui, se spécialisant dans le contrôle de l'action et des sentiments, vide l'expression de ses dimensions existentielles. On peut d'ailleurs entrevoir la place ambiguë qu'aurait (il ne l'utilise que très peu) la notion de performativité dans la pensée de Guattari, car, d'un premier abord, c'est ce en face de quoi nous semblons nous trouver. Qu'une expression, prenons la voix de l'assistant vocal de la voiture qui signale « Vous n'avez pas mis votre ceinture » pour reprendre l'exemple de Guattari, engendre l'action de mettre sa ceinture, qu'elle ordonne, pourrait être compris comme une performance. Nous verrons au chapitre suivant (ainsi qu'au chapitre 7) cependant que la performativité n'est pas toujours perçue de cet œil, et qu'elle permet aussi de penser la démocratie vivante, le dissensus. Nous pouvons néanmoins nous rappeler qu'au sens de Guattari, ce qui se passe est bien plutôt une modélisation de la subjectivité du conducteur, qu'un simple ordre, ce qui laisse la place pour un détournement de l'ordre car est conservé, en théorie, le rapport existentiel plus que d'aliénation. C'est d'ailleurs une intuition similaire qui guide le passage suivant.

« Nous partirons plutôt de blocs de sensations composés par les pratiques esthétiques en deçà de l'oral, du scriptural, du gestuel, du postural, du plastique... qui ont pour fonction de déjouer les significations collées aux perceptions triviales et les opinions imprégnant les sentiments communs. Cette extraction de percepts et d'affects déterritorialisés à partir des perceptions et des états d'âme les plus banals nous fait passer de la voix du discours intérieur et de la présence à soi, dans ce qu'ils peuvent avoir de plus standardisés, à des voies de passage vers des formes de subjectivité radicalement mutantes. »¹²⁰

L'effet dévastateur des sémiologies de la signification sur les percepts et les affects est du type de la standardisation de la subjectivité (« présence à soi »), typique notamment du rôle des médias en ère mass-médiatique. Ils sont impuissants. Et il ne s'agit pas d'opposer à cette réduction le fait de l'existence d'autres champs sémiotiques, mais de partir, pour contrecarrer la standardisation des affects de « blocs de sensation » ou « de percepts et d'affects déterritorialisés ». Il s'agit tout d'abord de postuler des instances de détricotage de la signification, mais qui ne sont pas données comme tels puisque c'est au travail esthétique de les construire.

¹²⁰ F. GUATTARI, *Ce*, p. 134-135.

C'est à partir de ce cadre que nous pouvons désormais examiner trois lectures contemporaines de l'affect, qui en prolongent et en déplacent les enjeux dans le contexte post-médiatique.

II. Proximité

Franco "Bifo" Berardi, figure majeure de la philosophie post-opéraïste italienne, et bon ami de Félix Guattari, propose dans son livre *Félix Guattari, Thought, Friendship and Visionary Cartography*, une analyse critique des mutations affectives induites par l'omniprésence des mass-médias néolibéraux et l'émergence des post-médias, d'une part par des entrées pathologiques (dépression et dés-érotisation), d'autre part en prenant en compte ce qu'elle révèle de l'affect, à savoir qu'il est fondamentalement affaire de proximité.

Comme il le souligne, le point de départ de toute analyse sérieuse de l'esthétique guattarienne doit se situer dans la reconnaissance que le capitalisme mondialisé n'opère plus seulement sur des structures de production matérielles, mais constitue avant tout une « affection de la sensibilité »¹²¹. Nous observons que l'accélération capitaliste et la raréfaction du contact entre les corps, progressivement remplacé par une communication dématérialisée, agissent directement sur la zone de contact entre les épidermes, redéfinissant ainsi les modalités mêmes de l'élaboration de l'esprit social. C'est d'ailleurs ainsi que ce dernier définit l'esthétique qui « est la science de la sensibilité, de la perception, la science du contact entre des épidermes, et ainsi la science de la projection de mondes par des subjectivités en devenir »¹²². Le problème posé par l'affect post-médiatique réside précisément dans cette tension : comment la subjectivité peut-elle retrouver une consistance singulière alors qu'elle est bombardée par des « monstres hyper-rapides, des virus mutagènes de la psyché collective »¹²³ produits par le système médiatique ?

Pour Berardi, la question de l'affect est indissociable d'une mutation profonde du paysage médiatique sous le régime du sémiocapitalisme (stade du capitalisme où l'exploitation cognitive par les signes est un prérequis au maintien du système d'exploitation). Dans sa pensée, le passage des mass-médias traditionnels aux réseaux numériques du néolibéralisme marque une transition de ce qu'on pourrait appeler une ère de la « conjonction » – une communication entre corps sensibles – à une ère de la

¹²¹ F. BERARDI, *Félix Guattari : Thought, Friendship, and Visionary Cartography*, Palgrave Macmillan (UK, 2008), p. 32.

¹²² Idem.

¹²³ Idem.

« connexion » – un échange de signes purement syntaxique et déshumanisé¹²⁴. Cette médiatisation sature par un flux constant d'informations nos capacités physiologiques de traitement, provoquant une fatigue cognitive et un effondrement de la sensibilité.

Ceci nous mène directement à ce que Berardi nomme la désérotisation de la vie sociale.

« Dans une société fanatiquement axée sur l'économie et la concurrence, le corps doit être à l'œuvre tout au long de la journée. Cette mobilisation constante d'énergies entraîne une sorte de paralysie du corps érotique. L'érotisme est présenté soit comme de la gymnastique, soit comme une perversion, mais dans les deux cas, la perception du corps de l'autre devient de plus en plus stérile »¹²⁵.

En remplaçant la présence physique et le contact tactile par des interfaces numériques, le néolibéralisme évacue le corps de la sphère de la communication. L'Eros, qui repose sur l'empathie et la reconnaissance de l'altérité par les sens, s'étiolé au profit d'une logique de performance et de compétition. On retrouvera dans les *Cartographies Schizoanalytiques* une critique plusieurs fois réitérée d'une appréhension quantitative de l'affect (dans la théorie freudienne par exemple, en quantifiant la libido comme quantité d'énergie, comme dans la pratique). La mobilisation constante des intensités affectives comme énergie l'amène à se vider, s'insensibiliser. En quantifiant sur l'affect, on le perd pour de bon¹²⁶. Pour Berardi, cette perte de l'Autre sensible est la racine d'un autre mal : la dépression, un état de retrait affectif et d'impuissance né de l'isolement dans des réseaux où l'on est constamment connecté mais jamais réellement en présence. La dépression n'est pas ici une simple pathologie individuelle, mais une réaction systémique à la précarisation du travail et à la virtualisation des affects. C'est l'effet tant de fois décrié d'une mise à distance de l'autre et de soi à mesure que l'on augmente les connexions.

C'est ici que l'esthétique intervient comme un point nodal, non pas au sens de l'art de salon, mais comme une étude de la « proximité sociale » et de la perception sensible (*aisthesis*). Berardi propose de repenser l'esthétique comme l'outil de reconstruction du lien social. Si le néolibéralisme a "anesthésié" le corps social par les écrans, l'esthétique de la proximité vise à réactiver la capacité des corps à vibrer ensemble. Il s'agit de restaurer une sensibilité capable de percevoir ce qui n'est pas codé par les

¹²⁴ Mark Featherstone, « Chaomic Spasm: Guattari, Stiegler, Berardi, and the Digital Apocalypse », *CM: Communication and Media* 11, n° 38 (2016), p. 261.

¹²⁵ F. BERARDI, *Félix Guattari : Thought, Friendship, and Visionary*, op. cit., p. 28.

¹²⁶ « Dès lors qu'on s'avise de quantifier un affect, on perd aussitôt ses dimensions qualitatives et sa puissance de singularisation, d'hétérogénéité, en d'autres termes les compositions événementielles, les « hecécités » qu'elle promet. » F. GUATTARI, *CS*, p. 252.

algorithmes : l'ironie, l'ambiguïté et, surtout, le plaisir du contact. Bien plus, le plaisir est corrélatif du contact, au sens conjonctif et non seulement fonctionnel.

« Dans toute composition, il n'y a que le plaisir de la conjonction : moi et toi, ceci et cela, la guêpe et l'orchidée. Le partiel ne se réalise pas par la conjonction avec l'autre partie, et le fait de les placer l'une à côté de l'autre ne fait naître aucune totalité. La conjonction est le plaisir de devenir autre. De là naît l'aventure de la connaissance, l'aventure du plaisir érotique et de la création artistique. »¹²⁷

Enfin, cette perspective ouvre sur l'horizon du « post-média ». Contrairement aux mass-médias qui imposent une réception passive et uniforme, le post-média à venir doit être un espace d'autonomie expressive. Dans cette perspective, la technologie ne sert plus à la capture des affects pour le profit, mais devient un support à la création de nouvelles formes de vie collective.

Le passage au post-média implique donc une réappropriation du temps et du langage, permettant de sortir de la paralysie dépressive pour inventer une nouvelle écologie de l'affect, fondée sur la solidarité et la présence retrouvée des corps dans l'espace social. Cette réappropriation doit contrer la logique néolibérale qui, en dépolitisant la vie et en quantifiant la réalité, exalte un individualisme extrême menaçant le tissu social et générant des corps aliénés et tristes.

Cette virtualisation des relations et l'accélération capitaliste transforment la sensibilité, dépolarisant les gestes et réduisant l'expérience haptique à une manipulation frénétique des écrans tactiles. Cette dématérialisation du contact rend nécessaire une reconceptualisation de l'esthétique comme champ d'investigation des modes de perception intercorporelle et des conditions d'émergence d'une connaissance située dans l'immanence des interactions.

Nous noterons aussi que l'attention que Berardi porte à ce qu'il appelle l'infosphère nuance l'enthousiasme post-médiatique de Guattari, car bien que des Agencements post-médiatiques puissent être porteurs d'auto-organisation décentralisée, leur prolifération risquerait de noyer la subjectivité dans un flux infini.

« Plus l'infosphère est dense, et plus la prolifération est intense et rapide, plus l'esprit risque de se noyer dans la potentialité désorganisée du cerveau, et plus le risque grandit que le rythme soit rompu. »¹²⁸

Nous nous rappelons alors que l'enjeu post-médiatique n'est pas tant la promotion d'une prolifération d'instances médiatiques décentralisées, mais la promotion d'une subjectivité qui soit capable de prendre en main le mouvement de déterritorialisation

¹²⁷ F. BERARDI, *Félix Guattari : Thought, Friendship, and Visionary*, op. cit., p. 35.

¹²⁸ Ibid., p 137.

que Guattari présentait arriver aux médias dominants et qui ne cesse de s'accroître. Mais à priori, des Agencements post-média portent par définition des caractères auto-poïétiques et des composantes d'auto-références, impliquant que si la subjectivité s'y trouve agencée, elle n'est pas noyée mais établit des Territoires existentiels à partir de ces foyers énonciatifs.

III. Partage

James Williams, professeur honoraire de l'Université de Deakin, insiste pour sa part sur le caractère distribué des affects et leur relation à un milieu, ce qui est du plus grand intérêt pour nous quand le média est conçu dans ses potentialités de circulation des affects.

Selon Williams, l'affect doit être rigoureusement distingué de l'émotion telle qu'elle est traditionnellement conçue comme un état psychique ou somatique privé et isolé. Là où l'émotion est souvent perçue comme un événement intérieur de courte durée, l'affect se définit par son caractère distributif : il s'agit d'un « événement émotionnel » qui, bien qu'il prenne racine chez l'individu, se propage et se distribue à travers des groupes, des pensées, des actes et des environnements¹²⁹. Pour Williams, l'affect n'est pas une propriété du sujet, mais un processus de changements d'intensités qui s'étend dans le temps et l'espace, reliant le conscient et l'inconscient à des éléments extérieurs. C'est d'ailleurs ce caractère distributif qui peut sembler intéressant pour explorer des processus qui durent plus de cinq minutes et sont (trop) somatiquement localisés. Guattari insistera d'ailleurs sur ce caractère d'illocalisation :

« L'affect est donc essentiellement une catégorie pré-personnelle, s'installant « avant » la circonscription des identités, et se manifestant par transferts illocalisables, tant du point de vue de leur origine que de leur destination. »¹³⁰

Cette dimension distributive lie intrinsèquement l'affect à un milieu (ou environnement). L'affect ne peut être compris sans prendre en compte l'influence de ce milieu sur son évolution et son caractère. Il doit être déployé dans un milieu qui médiatise une communauté. L'affect relève du ça. Ça hait, ça aime, et cette amour et cette haine circulent comme des « influences bénéfiques ou nocives »¹³¹.

Plutôt que d'être une expression purement subjective, l'affect fonctionne comme un « diagramme » qui cartographie les effets d'une intensité (comme la peur ou la jalousie) lorsqu'elle traverse un milieu social et physique c'est-à-dire les actualise. En ce sens,

¹²⁹ R. PRZEDPELSKI et S. E. WILMER (eds.), *Deleuze, Guattari and the Art of Multiplicity*, (Edinburgh University Press, 2022), p. 17.

¹³⁰ F. GUATTARI, *CS*, p. 251.

¹³¹ F. GUATTARI, *CS*, p. 252.

la pensée de Williams rejoint l'idée d'une sensibilité qui n'est plus confinée à l'intériorité du moi, mais qui devient une force relationnelle capable de former « un peuple à venir » par le partage d'affects communs plutôt que par une identité fixe¹³². S'appuyant sur *Mille Plateaux*, l'auteur nous rappelle que l'affect projette la subjectivité hors d'elle-même, du connaissable et des références de valeurs éthiques et culturelles à une vitesse folle. C'est par référence à cette vitesse que se laisse comprendre l'idée de « peuple à venir », qui existe affectivement avant d'exister culturellement (mais sans doute pas sans territoire).

Dans cette optique, l'affect, médiatisé et distributif caractérise un territoire où les corps se prolongent et interagissent à travers un espace technique et sensible¹³³.

On voit bien comment s'y articule notre thème : si le mode d'existence d'un affect est la propagation, voire la contamination, l'écologie du milieu médiatisant à son importance capitale. Dans le régime médiatique actuel du sémiocapitalisme, le milieu est structuré pour transformer l'affect en émotion privée, quantifiable et isolante. À l'inverse, le passage au post-média peut être compris comme la création d'une nouvelle « écologie » ou d'un milieu où l'affect retrouve sa fonction de « multiplicité » distributive. Puisque Williams définit l'affect comme un changement d'intensité reliant le conscient à des éléments extérieurs, le post-média agit comme un support qui ne capture plus l'attention pour le profit, mais qui permet à ces intensités de circonscrire de nouvelles formes de solidarité.

IV. Temporalisation

Dans *The Reinvention of Social Practice*, Gary Genosko dédie un chapitre à l'analyse de l'article « Ritournelles et affects existentiels » de Guattari, source principale mais compliquée de sa réflexion sur l'affect dans sa dernière période. Partant du modèle clinique de l'épilepsie, Genosko s'intéresse au lien entre les affects et la temporalisation. Le choix du modèle n'est pas un hasard puisqu'il répond d'une assertion relativement énigmatique de Guattari : « L'affect colle à la subjectivité, [d']une manière glischroïdique »¹³⁴. La glischroïdie est le fait pour un sujet de développer un attachement excessif à son environnement (objets, personnes, états) risquant d'empêcher la subjectivité de se transformer, de la figer. Elle sert à désigner la constitution épileptique dans les travaux de la psychiatre Françoise Minkowska et

¹³² R. PRZEDPELSKI et S. E. WILMER (eds.), *Deleuze, Guattari and the Art of Multiplicity*, (Edinburgh University Press, 2022), p. 19.

¹³³ A. A. CASILLI, « Digital affective labor : les affects comme ressorts du capitalisme des plateformes », Préface à C. ALLOING et J. PIERRE, *Le web affectif. Une économie numérique des émotions*, Editions de l'INA (2017), p. 5-8

¹³⁴ F. GUATTARI, *CS*, p. 251.

le mécanisme qui préside aux décharges typiques des crises d'épilepsie, qui sont alors un relâchement soudain de la tension accumulée. C'est cependant dans un cadre tout à fait différent que Guattari fait usage de la notion, et il désigne bien plutôt par là le fait que l'affect est constitutif de la subjectivité dans la scène d'énonciation, bien avant la distinction de l'émetteur et du destinataire (nous avons déjà pu rencontrer ce caractère pré-personnel de l'affect). La glu affective fait stagner la subjectivité au sens où elle lui permet d'obtenir une consistance existentielle. Avant de nous appesantir sur l'exégèse de Guattari, prenons le temps d'un détour par les commentaires de Genosko sur le rapport entre la vitesse et l'affect chez Paul Virilio.

Il s'agit pour Virilio d'analyser la relation entre les médias et les affects à partir du prisme de la vitesse (typiquement moderne) et des ruptures temporelles dont le modèle est toujours l'épilepsie mais dans sa version « adoucie » : la picnolepsie. La picnolepsie désigne de brèves absences épileptiques (qui surviennent chez l'enfant) et qui ponctuent le flux du temps, créant des « trous » dans la perception (l'enfant ne se souvient pas de sa petite absence figée). Pour Virilio, il s'agit de généraliser le symptôme et de montrer comme les technologies médiatiques comme le cinéma et la photographie agissent sur ces absences en tentant de capturer et d'illuminer les moments non vus, transformant ainsi notre rapport à la réalité dans un paysage dominé par la vitesse et la mobilité.

Ces médias ne se contentent pas de transmettre des informations ; ils modulent nos modes de temporalisation. Ils exploitent des « temps intermédiaires », des durées singulières et imprévisibles qui échappent au temps qui a une scansion uniforme (comme l'horloge)¹³⁵. Cette accélération médiatique peut mener à une forme de « réveil rapide » où la réalité est construite par des jeux de montage et de visibilité, mais elle offre aussi, selon Virilio, « une latitude permettant à l'individu d'inventer ses propres relations au temps »¹³⁶. Cependant, dans le cas de Virilio, les moments de disparitions temporelles sont technologiquement créés et doivent être colmatés par la création esthétique. L'affect et sa processualité esthétique jouent comme réparateur des vives incidences technologiques dans la continuité de l'expérience. Sans ce colmatage, il y a le risque d'un effondrement subjectif qui fait penser au phénomène de captation hypnotique que les médias peuvent jouer.

Si l'affect a bien une dimension temporelle chez Guattari aussi, ce n'est pas en ce sens que le modèle épileptique lui sert : si l'affect colle à la subjectivité c'est parce qu'il arbore un caractère transitif (qui équivaut à sa distributivité chez Williams). Personne

¹³⁵ G. GENOSKO, *The reinvention of social practices: essays on Félix Guattari*, Rowman & Littlefield International (2018), p. 146.

¹³⁶ P. VIRILIO et al., *The Aesthetics of Disappearance*, Semiotext(e) (1991), p. 22.

ne possède d'affect, mais seulement des émotions. L'affect n'a pas d'ancrage, au contraire, il ancre la subjectivité. Il circule et est intelligible mais seulement de manière floue, brumeuse et certainement pas discursive¹³⁷. Son traitement linguistique supposerait une forme de quantification sur celui-ci, ce qui rappelons le, équivaldrait à le perdre.

La glu affective doit être comprise comme ce qui donne une consistance à la subjectivité, mais une consistance vive, non un agglomérat rigide. Ce que l'affect constitue, eu égard à la subjectivité, c'est un territoire existentiel, un espace habitable, de vie. C'est en ce sens que Guattari parle d'affects existentiels. Cependant, la nature glischroïdique de l'affect a pour conséquence que la consistance qu'il maintient peut parfois relâcher de soudaines charges de déterritorialisation dont elle est porteuse. Genosko remarque bien cette ambivalence dans la valeur qu'il faut accorder à l'affect, et l'attention qu'il faut nécessairement lui porter. Ses décharges, les crises qu'il génère à l'occasion de son passage par un sujet, peuvent autant ouvrir à une recomposition d'une subjectivité sur un mode mutant que briser les capacités énonciatives du sujet et mener à la mort¹³⁸ ; autant faire jouer le caractère transitif de l'affect et sortir des composantes d'expression de leur formalisation, les amenant à leur niveau d'intensité pour une recomposition inédite, autant faire perdre tout repérage temporel permettant au sujet de s'ancrer dans une durée. Pour comprendre cela, nous devons faire un passage par le concept de ritournelle.

On peut comprendre ces dernières au sens le plus simple comme une façon de battre le temps, et ainsi, de le faire s'écouler, chaque agencement collectif le fait à sa manière, elle opère la singularisation du temps vécu¹³⁹. Dans l'article « Ritournelles et affects existentiels », elles sont aussi des « séquences discursives réitératives, fermées sur elles-mêmes, ayant pour fonction une catalyse extrinsèque d'affects existentiels »¹⁴⁰. En ce sens le nom propre d'un amour de jeunesse, par exemple, peut opérer comme ritournelle et reconstituer tout un territoire du souvenir.

Si donc chez Guattari la relation ritournelle/affect existentiel est à sens unique, Genosko envisage aussi la réciproque. Le caractère de glischroïdie de l'affect peut générer des ritournelles épileptiques, c'est-à-dire des façons de temporaliser

¹³⁷ En cela, il pourrait être abordé selon les phénoménologies des atmosphères. Voir par exemple : B. BEGOUT, *Le concept d'ambiance : essai d'éco-phénoménologie*, Éditions du Seuil (L'ordre philosophique, 2020).

¹³⁸ G. GENOSKO, *The reinvention of social practices: essays on Félix Guattari*, Rowman & Littlefield International (2018), p. 150.

¹³⁹ D. MAUGENDRE, « Création extemporanée ou instantanée », in *Les séminaires de Félix Guattari* (27 janvier 1987), rendus disponibles via le Blog Chimères des Éditions Eres, URL = <https://www.editions-eres.com/blog/chimeres/27-01-1987-dominique-maugendre-creation-extemporanee-ou-instantanee>

¹⁴⁰ F. GUATTARI, *CS*, p. 257.

interrompues par des absences, des vides qui en retour génèrent de l'affect vide, menant à terme le sujet au suicide. C'est que les décharges affectives amènent une ritournelle qui ne peut ouvrir de territoire existentiel, elle se retourne contre elle-même.

V. Synthèse des approches

Nous avons là les trois composantes principales de la réception de Guattari concernant l'affect dans sa réflexion post-médiatique : le contact, l'a-personnalité et la temporalisation. D'une part, Berardi met en avant que toute la sémantique de la proximité sociale dépend du système médiatique par lequel sont constituées les subjectivités. Selon lui, l'esthétique « est la science qui étudie le contact entre des épidermes », et non seulement la beauté d'un objet. Elle s'attarde à l'élucidation des manières de « percevoir » les corps dans le champ social. Bien qu'il nous semble illégitime de circonscrire la réflexion de Guattari sur les affects au seul champ social, le point d'attention qui est mis sur le contact et la proximité, lui, paraît tout à fait pertinent.

Chez nos trois commentateurs, l'affect est envisagé comme opérateur potentiellement révolutionnaire et en tout cas en opposition avec des reffermetures en tout genre (sur la personne, sur une seule modalité d'expression, sur une intériorité). Dans cette perspective, la question pour nous est de savoir dans quelle mesure les médias nous rapprochent où nous distancient ? C'est d'ailleurs une platitude actuelle classique, combien de fois n'avons-nous pas entendu dire que « grâce aux écrans on est tous connectés, mais qu'en fait on est tous tout seul ». Une piste de réponse guattarienne serait, selon nous, de dire que la proximité sociale subit avec la médiatisation de nos communication une déterritorialisation certaine, ni plus loin ni plus proche, elle est moins reconnaissable. D'autant plus que si l'affect colle à la subjectivité telle que nous avons pu le décrire, alors la mise à distance n'est pas vraiment possible, seule l'anesthésie l'est. L'autre n'est pas loin, il n'est pas sensible. La question reste alors celle du thème post-médiatique en général : d'où viendra une subjectivité collective capable de prendre en charge cette déterritorialisation, réhabilitant l'affect, en gardant contact ? D'ailleurs à la lecture de Bifo elle-même, si l'affect est affaire de proximité, il ne peut être simplement pensé en termes de distance ou de rapprochement. Il se situe plutôt dans l'interface elle-même, dans ce qui se joue entre les corps, dans une relation qui n'est ni strictement privée ni totalement extérieure. La question de la médiatisation de l'affect dans ce cas-là est assez artificielle.

Nous tenons aussi avant d'en finir, à préciser que la lecture de Bifo, après nos développements sur la temporalisation, nous semble pousser trop Guattari en direction

d'un accélérationnisme (hyperfast monster), ce qui ne nous semble pas relever directement de sa pensée¹⁴¹.

La perspective de Williams est plus souple. Loin d'être enfermé dans une relation de proximité immédiate, l'affect circule à travers des milieux, des dispositifs et des collectifs. Les contenus médiatisés en ce sens ressemblent aux affects, ils circulent entre des milieux hétérogènes parfois d'un bout à l'autre de la planète. Cette analogie dans la circulation nous semble devoir avertir quant à la possibilité d'une capture par les médias des affects.

Enfin, avec Gary Genosko, l'affect apparaît comme une force d'adhérence constitutive de la subjectivité. À travers la notion de glischroïdie, il montre que l'affect ne se situe pas à distance du sujet, mais qu'il « colle » à lui, participant à sa consistance même. Cette adhérence ne doit cependant pas être comprise uniquement comme une pathologie : elle constitue aussi la condition d'une stabilisation et d'une transformation possibles de la subjectivité.

À partir de ces trois approches, l'affect post-médiatique peut être compris comme : 1) une reconquête de la proximité sensible (Berardi), 2) une circulation collective dans des milieux médiatiques (Williams) ; et 3) et une force de constitution et de transformation du sujet (Genosko). Tout en notant que cette définition est entièrement dépendante d'un corpus théorique limité, et que notre volonté de nous appuyer sur les commentateurs montre surtout la toute relative adéquation entre la pensée de Guattari et sa reprise (surtout à propos de concepts qui ne sont pas les siens, en l'occurrence l'affect post-médiatique).

¹⁴¹ Sur cette question nous conseillons l'ouvrage dont le dernier chapitre vise à relativiser les attributions d'accélération à Guattari : C. A. SEGOVIA, *Guattari beyond Deleuze: ontology and modal philosophy in Guattari's major writings* op. cit.

Chapitre 6 : Dissensus et altérité

Nous aimerions maintenant porter notre attention sur une dimension plus éminemment politique de l'élaboration du thème post-médiatique à savoir celle du *dissensus*. Bien que le terme réfère directement à la pensée de Jean-François Lyotard et à sa critique d'un idéal de consensus dans le débat démocratique, Guattari n'en reprend pas tous les tenants et se l'approprie selon ses propres coordonnées. Il nous semble primordial de développer à ce sujet étant donné que : 1) la dernière période de Guattari se pare de propositions politiques plus « rangées » par rapport à une écriture dissidente, polémique et agitatrice qui marquait notamment *Capitalisme et schizophrénie*¹⁴² ; 2) nous avons pu nous étendre sur le versant privé, affectif de l'enjeu post-médiatique au chapitre précédent et bien que le plus privé soit toujours empreint de dimensions politiques voire cosmiques¹⁴³ dans la pensée guattarienne, il nous faut aussi faire le chemin inverse et montrer comment l'organisation politique constitue le versant subjectif pour avoir l'appréhension complète de cette idée d'intrication du privé et du public spécifiquement dans le cadre d'une analyse du phénomène médiatique.

Il va donc s'agir premièrement pour nous de reprendre la critique des effets mass-médiatiques et de la centrer autour des atteintes qu'ils constituent pour une démocratie à travers le consensus, auquel s'oppose le dissensus, et la normalisation. C'est dans ce cadre que nous adresserons une étude de la place que prend l'institution dans la pensée de Guattari, qui bien loin de la rejeter complètement, la défend sous la condition particulière qu'elle soit porteuse de transversalité. La notion de transversalité est élaborée dès ses premiers ouvrages, nous y reviendrons, car elle permet de recaractériser la différence entre groupes-sujets et groupes assujettis (que nous avons pu aborder au Chapitre 4), et la composante d'altérité, essentielle au dissensus. Partant nous pourrions finalement dresser pleinement le bilan de la question : comment peut-on s'organiser politiquement sur base de dissensus ? et répondre en insistant sur le modèle de la polyphonie que Guattari emprunte à Bakhtine.

I. Infantilisation et standardisation

Précédemment, nous avons eu l'occasion de nous étendre sur l'effet infantilisant, qui sans être typique des mass-médias (puisque'il est le pain quotidien du psychanalyste),

¹⁴² Voir sur ce point les citations en p. 36-38 du présent travail qui marquent la période de Guattari avec une sorte de réformisme institutionnel.

¹⁴³ « Émergence arrimée aux Territoires collectifs, Universaux transcendants, Immanence processuelle : trois modalités de praxis et de subjectivation qui spécifient trois types d'Agencement d'énonciation qui sont le fait aussi bien de la psyché, des sociétés humaines, du monde vivant, des espèces machiniques et en dernière analyse, du Cosmos lui-même. ». F. GUATTARI, *Ce*, p. 151.

est un processus que les médias dominants font proliférer globalement. On pourrait d'une certaine manière le comprendre comme une réduction à des stéréotypes au niveau de l'affect. Mais les subjectivités « standardisée »¹⁴⁴ que Guattari dénonce, portent aussi un niveau discursif : des opinions stéréotypées. Le consensus reflète cet état. On voit assez clairement comment les mass-médias jouent un rôle dans cette fabrique de l'opinion, mais si l'on veut pouvoir actualiser cette critique, il faut pouvoir aller plus loin que de dire que les opinions ne sont plus travaillées mais seulement massivement distribuées à travers nos interfaces. S'il est bien vrai que les médias ne constituent pas seulement des canaux d'information, de distribution de contenu mais bien des véhicules de « modélisation de la subjectivité »¹⁴⁵, alors le consensus est peut-être à chercher aussi ailleurs que dans l'acceptation et le relai d'un discours dominant dans de larges franges de la population, mais plutôt dans la distribution, la production ou la structuration d'un certain nombre de *positions*. Dans un article écrit pour une intervention dans une école d'art de Los Angeles, Guattari nous livre un attribut principal du consensus.

« Le peintre, l'auteur dramatique est toujours devant une matière saturée de redondances. Il faut qu'il annule ces redondances, qu'il annule cette dimension consensuelle de la redondance, qu'il crée des conditions où peut surgir de la singularité. »¹⁴⁶.

Par matière saturée de redondances (subjectives) il faut entendre des instances de moi, d'ego et nous voyons bien là l'insistance d'une différence entre le moi et le singulier. Le consensus est d'affaire d'opinions attribuables à des egos. Si les redondances subjectives ont une dimension consensuelle c'est qu'elles n'entreprennent pas la constitution de l'altérité. Les différentes positions sont mises en accord selon un programme qui les cadre, auquel chaque moi se réfère de manière équivalente. Notons au passage que le programme n'implique nullement que chacun tombe d'accord, mais que le débat reste cadré, que les différentes positions trouvent leur place par rapport aux autres, s'intègrent à l'institution démocratique. À cela s'oppose une pensée diagrammatique qui prend pour mission de développer l'hétérogénéité des positions, et délaisse, au moins en partie, un objectif de performance de communication. Pour une première approche nous pouvons identifier dissensus et hétérogénèse. Nous reviendrons par après sur ce qui est requis pour la constitution de l'autre dans son altérité, car un problème semble se formuler : n'y a-t-il pas le risque d'empêcher le

¹⁴⁴ F. GUATTARI, *Ce*, p. 125.

¹⁴⁵ F. GUATTARI, *QE*, p. 476-477.

¹⁴⁶ F. GUATTARI, *Produire une culture du dissensus : hétérogénèse et paradigme esthétique*, Los Angeles (1991), Intervention retranscrite à l'occasion d'une séance de l'Université ouverte 2009-2010 se tenant à la coordination des intermittents et précaires, et disponible à URL = <https://www.cip-idf.org/spip.php?article5613>

débat démocratique dans l'autre sens, en respect d'une sacro-sainte position de l'autre, à la place de position ankylosée sur des instances moïfiées ? Comment trouver une voie de passage entre les deux pour articuler le discours politique ?

À cet égard, Brian Holmes met au jour une autre composante du travail mass-médiatique sur le réel expérimenté collectivement, sur le politique¹⁴⁷. Pour que le flux de l'expérience collective ne soit pas rompu par les événements dont l'ampleur toujours plus globale peut amener à configurer des réactions elles-mêmes globales, il faut que la réception des événements soit normalisée, qu'elle s'opère dans un cadre, et que les événements n'aient justement plus teneur d'événements. La normalisation est un labeur mass-médiatique auquel l'auteur oppose l'« eventwork », le travail qui provoque du politique, réaménage constamment l'évènement dans l'expérience collective. Cela reste en principe toujours possible, car il part du postulat que toute structure, ou toute structuration puisqu'elle résulte d'un acte de normalisation, est elle-même travaillée par un élément incontrôlable en son cœur, un élément d'incertitude, qui menace de la faire s'effondrer. C'est le rôle des Tactical Medias de provoquer cette disruption et d'encourager le dissensus. Les Tactical Medias sont une notion proche des post-médias, développée dans le monde anglo-saxon à ceci près qu'elle caractérise des fonctionnements médiatiques en particulier, et non une ère d'utilisation des médias. Nous y reviendrons dans la troisième partie.

II. La transversalité

Les institutions de la société civile ont une place centrale dans le travail de Guattari depuis *Psychanalyse et Transversalité* jusqu'à la fin de sa carrière, surtout dans leur rôle d'équipement de préfabrication et de normalisation de la subjectivité collective¹⁴⁸. C'est d'ailleurs là que se joue en priorité l'enjeu démocratique, pas seulement dans la démocratie formelle ou parlementaire, mais au sein même des institutions qui régissent la société civile, là où le conflit est le plus souvent soit dénié soit résolu de manière consensuelle, c'est-à-dire de manière transcendante. Et c'est bien cela l'enjeu, il ne s'agit jamais de résoudre le conflit. Les technologies médiatiques permettent de démultiplier à l'infini les centres de consultation, il est donc permis de maintenir un espoir concernant le déploiement d'une démocratie dissensuelle. Cependant, il n'a jamais été question de s'opposer à l'institution comme à un équipement nécessairement oppressif. Il n'est d'ailleurs pas de désir libre et sauvage, mais

¹⁴⁷ B. HOLMES, "Activism and Schizoanalysis : The articulation of political speech" in Clemens Apprich (éd.), *Provocative alloys: a post-media anthology*, PML books (Mute Publishing Limited, 2013), p. 106-121.

¹⁴⁸ F. GUATTARI, *Les années d'hiver, 1980-1985*, op. cit. p. 10.

seulement un désir dans l'institution, elle donne sa cohérence aux groupes¹⁴⁹. Mais il est possible de différencier entre deux rapports à l'institution. Le premier est celui du groupe assujéti, qui n'appréhende pas la transcendance que donne sa consistance au groupe et ressent l'institution comme un fardeau, et le groupe-sujet qui pour sa part expérimente avec la nature finie de sa relation à l'institution, des tâches qui l'y lie et de la limite du groupe. Le groupe-sujet se caractérise à la fois par sa finitude et son ouverture, ce qui peut sembler contradictoire si l'on s'accroche trop à la métaphore spatiale où le fini dénote la délimitation alors que l'ouverture semblerait pointer vers l'infini.

Nous en venons donc à cette première notion guattarienne qui est celle de transversalité, et qui infuse la reprise de la notion de dissensus. La transversalité est ce qui arrive quand on atteint le maximum de communication au sein d'une institution. Elle n'est pas le contraire d'une organisation verticale ou horizontale mais leur complémentaire, elle a trait à la *coexistence* de registres différents qui arrive à trouver son mode d'organisation auto-poïétique, c'est-à-dire qu'il se resingularise continuellement. Avec cette idée de mode d'organisation auto-poïétique, ce qu'on essaye d'atteindre c'est la production de la subjectivité, mais il faut préciser qu'elle n'a de sens que dans le cadre d'une multiplicité, un groupe ouvert à son altérité. L'ouverture à l'altérité nous semble laisser la porte ouverte à une insidieuse aliénation, si le groupe ne prends sa valeur que par rapport à un élément qui lui est extérieur. Seulement, il faut l'entendre comme une ouverture à sa propre altérité, à l'hétérogène qui constitue le groupe en propre, que le groupe ne tente justement pas de se totaliser, en quel cas l'aliénation peut venir de l'intérieur aussi. Cette ouverture, c'est ce que Guattari appelle un coefficient de transversalité, qui comme le notent Patricio Landaeta et Cristóbal Durán Rojas, est d'autant plus grand que le groupe est marqué par sa propre finitude¹⁵⁰. La finitude, c'est ce qui fait que le groupe est toujours en passe de changement, de remanier ses délimitations. C'est aussi ce qui fait que chaque jour où il se maintient dans l'existence est une victoire¹⁵¹. L'ouverture à sa propre altérité est la finitude d'un groupe, sa capacité à rompre l'ordre des choses, de la normalité. Nous appellerons cela une perspective pour :

¹⁴⁹ P. LANDAETA et C. D. ROJAS, « Concept and Practice of Dissensus in Félix Guattari's Ecosophy », *Revista de Filosofía Aurora* 36 (2024), p. 7.

¹⁵⁰ P. LANDAETA et C. D. ROJAS, « Concept and Practice of Dissensus in Félix Guattari's Ecosophy », *op.cit.*, p. 6.

¹⁵¹ F. GUATTARI, *Produire une culture du dissensus : hétérogenèse et paradigme esthétique*, *op. cit.*

1) l'opposer au point de vue, qui selon nous connote bien trop un régime discursif pour ce que nous essayons d'établir, au registre de l'opinion, tout en gardant l'idée d'une situation propre du groupe, un dire vrai selon ces propres termes ;

2) entretenir un croisement fécond avec ce que Eduardo Viveiros de Castro réfère comme le perspectivisme amérindien. Ce dernier décrit une différence fondamentale entre la façon dont l'Occident envisage la perspective comme étant ce qu'un sujet individué perçoit, comprend d'un monde objectif (et qui par extension suppose que le dialogue puisse résoudre ces différences, qu'une méta-perspective soit possible) et ce que des peuples amérindiens en retirent, à savoir, ce qu'un corps individué dans sa chair d'un même sens¹⁵², non pas une représentation du monde mais comment un vivant constitue le monde. Dans ce dernier cas, il n'y a pas de réalité préalable à la perspective, ni de perspective qui puisse totaliser les autres. Mais nous avançons ici trop vite par rapport à notre développement.

Les multiplicités sont essentiellement à prendre en considération lorsque l'on discute le consensus et le dissensus. Bien que Guattari serait tout à fait d'accord si on souligne l'importance de la représentation de chaque opinion dans le débat démocratique, qu'il ne faut pas seulement des orateurs intelligents capables de circonscrire tout le sujet mais une multitude de voix pour relayer des points de vue situés, ce n'est pas tout à fait ce qu'il vise en parlant d'agencement collectifs d'énonciation. Il y a en effet deux limites à ne considérer que l'appropriation du micro médiatique. D'une, la voix de ceux qui ne parlent pas n'est pas toujours obstruée ou empêchée, mais elle n'a simplement pas les moyens d'arriver à l'expression. De ce point de vue, il y a une différence entre tolérance de la parole et encouragement à l'expression des singularités. Guattari de décrire le dissensus :

« Donc d'une politique qui accepte par principe les différences. Et non seulement l'acceptation des différences, la tolérance, mais de surcroît l'amour de la différence, du moteur qu'elle représente. *C'est parce que je ne te comprends pas, parce que tu es autrement, que je suis attiré par toi. De cette différence je veux tirer quelque chose d'essentiel pour moi.* »¹⁵³

Ensuite, et plus profondément, par ce que certaines voix n'ont pas encore de langue, parce qu'énoncer sa vérité requiert parfois que l'on sorte d'un paradigme de l'expression où un contenu est formé dans une conscience avant d'être communiqué. Parce que la neutralisation des effets d'événements ne concerne pas seulement leur

¹⁵² « les jaguars voient le sang comme de la bière de maïs » E. V. DE CASTRO, *Métaphysiques cannibales: lignes d'anthropologie post-structurale*, Paris, Presses universitaires de France (MétaphysiqueS, 2009), p22.

¹⁵³ F. GUATTARI, « Subjectivité machiniques plutôt que transcendantes. », in *QE*, p 334.

réception mais aussi la canalisation de l'énonciation. Et que l'énonciation est une affaire collective.

Cela se remarque en fonction de la place qu'occupent les ruptures de sens dans le discours pour le groupe assujetti et le groupe-sujet. « On pourrait dire du groupe-sujet qu'il énonce quelque chose, tandis que pour le groupe assujetti, « sa cause est entendue »¹⁵⁴. Le groupe-sujet forge donc sa propre discoursivité, les ruptures de sens l'aident à acquérir un dynamisme pour se réinventer. Le groupe assujettis est entendu, car il se conforme aux dénotations dominantes, que les ruptures de sens viennent menacer, et menacer avec toute la structure qui lui permet de persister et de se repérer. Dans ses séminaires, Guattari revient sur une distinction qu'il élabore plusieurs fois selon différents pôles entre une subjectivité communicationnelle et une subjectivité d'agencement collectif d'énonciation. La première discerne entre des subjectivités selon une logique ensembliste, où des agrégats personnologiques ou objectuels dénotent des propriétés et s'inscrivent dans un rapport énonciateur-destinataire. Elle implique un message, un canal, un code commun ainsi qu'un sens commun qui fait office de contexte¹⁵⁵. C'est la subjectivité communicationnelle qui est en jeu dans la formation et la « vie » du groupe assujetti. De l'autre côté, la subjectivité d'agencement collectif d'énonciation – ou agencement collectif de subjectivité d'auto-référence – se veut relever d'une logique différente, et impliquer une organisation par essence dissensuelle puisqu'il n'y a plus le primat de communiquer un contenu et de s'assurer de sa bonne réception. L'énonciation se passe justement à l'interface de plusieurs perspectives et sa consistance est sa capacité à résonner dans plusieurs paradigmes¹⁵⁶. Elle est donc toujours affaire d'une collectivité dont les interactions génèrent l'énonciation, le multiple est comme un réservoir pour des énonciations. Étant donné que l'énonciation peut avoir plus ou moins de consistance, il faut viser une « ère post-média qui donnerait toute leur portée aux Agencements d'autoréférence subjective »¹⁵⁷, c'est-à-dire, toute sa consistance à l'énonciation.

III. Consensus et dissensus. Dynamique de l'hétérogène

Nous en venons donc à la question que pose une énonciation collective mais dissensuelle qui puisse mener à une forme d'organisation politique qui ne soit pas seulement un éternel débat. Lorsque Guattari emprunte le terme de dissensus à

¹⁵⁴ F. GUATTARI, *Psychanalyse et transversalité : essais d'analyse institutionnelle*, op. cit., p. 76.

¹⁵⁵ F. GUATTARI, « Substituer l'énonciation à l'expression », in *Les séminaires de Félix Guattari* (25 avril 1984), rendus disponibles via le Blog Chimères des Éditions Eres, URL = <https://www.editions-eres.com/blog/chimeres/25-04-1984-felix-guattari-substituer-lenonciation-a-lexpression>

¹⁵⁶ J. P. N. BRADLEY (éd), *Deleuze, Guattari and the Schizoanalysis of Postmedia*, op. cit., p. 105.

¹⁵⁷ F. GUATTARI, *CS*, p. 15.

Lyotard, il s'accorde avec lui sur le fait qu'il faut entretenir une suspicion à l'égard de toute action sociale concertée et passant par des grands discours de légitimation. Même dans le cas d'un récit pointant vers l'émancipation, on retourne à une totalisation de la subjectivité.

« Toutes les valeurs de consensus, nous explique-t-il, sont devenues désuètes et suspectes. Seuls les petits récits de légitimation, autrement dit des « pragmatiques de particules langagières », multiples, hétérogènes et dont la performativité ne saurait être que limitée dans le temps et l'espace, peuvent encore sauver quelques valeurs de justice et de liberté. »¹⁵⁸

Dans le sens de Lyotard, cela doit nous amener à un constat de l'échec ou de l'illusion du politique et bien que Guattari critique cet abandon, il faut reconnaître qu'il souligne constamment l'importance d'un dissensus basé sur ces pragmatiques langagières multiples. Le problème du dissensus est bien celui de la coexistence de désirs divers, de subjectivités conflictuelles, de perspectives. Il s'agit de ne pas prétendre le résoudre par des grands ensembles, des grands narratifs, une transcendance, un consensus, la communication. C'est toute une question de management d'un pluralisme, sans le résorber. *Les trois écologies* terminent d'ailleurs sur cette ambiguïté : « Les individus doivent devenir à la fois solidaires et de plus en plus différents. »¹⁵⁹.

Cette volonté d'accentuer la différence ne cesse de reposer le problème d'autrui. Soit, l'autre tombe dans une dimension insondable, il reste tout à fait incompréhensible, il reste alien, dans quel cas son altérité la plus radicale est préservée au prix d'un rejet complet hors du soi. Perspective qui comporte tous les dangers d'une fin d'un rapport éthique. Soit l'autre est véritablement cet alter-ego dans la relation de laquelle une volonté identificatoire peut se faire jour, constituant une nouvelle réduction de l'autre, comme étant moi-même, ce qu'il devrait être ou ce que je devrais être. Comment désirer l'altérité alors ? Comment mettre en connexion des ordres hétérogènes, qui n'ont rien à voir entre eux, autrement qu'en partant d'une « bonne raison » de s'ouvrir à l'autre, comme lorsqu'on sait que l'autre m'enrichit. Nous l'avons vu dans la citation plus haut concernant la tolérance, le dissensus est un attrait pour la différence de l'altérité malgré ce qu'elle a d'incompréhensible.

Dans l'article "Concept and practice of Dissensus in Félix Guattari's Ecosphy", les auteurs tracent les conditions d'une telle connectivité, qui dans le vocabulaire de Guattari réfère toujours aux machines comprises comme connexions entre ordres hétérogènes. Il s'agit donc de trouver la valeur machinique du dissensus qui réside

¹⁵⁸ F. GUATTARI, *CS*, p. 56.

¹⁵⁹ F. GUATTARI, *3É*, p. 72.

dans l'ouverture qu'il permet aux Univers de valeurs et aux Territoires existentiels¹⁶⁰. Une appréhension assez claire de ce qui est entendu par Univers de valeur se donne dans l'affrontement qu'il faut mener contre le cloisonnement des disciplines où justement les Univers de valeur (de valeur, de sens ou de référence) restent impassibles les uns aux autres¹⁶¹. Les Territoires existentiels pour leur part, sont toutes extensions qui confèrent une accroche existentielle, qui constituent un espace habitable, et qui de nouveau sont marqués par la finitude (raison pour lesquelles l'on parle de territoire et non d'espace), et embarquent toujours une dimension pathique en ce qu'ils concernent une vie qui s'y déploie, qui aménage ce territoire. Tout Territoire existentiel reste en principe ouvert à un champ d'altérité, mais il s'agit ici de dire que le dissensus est une pratique qui maintient l'énonciation elle-même ouverte à des Univers de valeur et des Territoires existentiels. En somme que l'énonciation, de nouveau, n'est pas tant question de contenu, mais bien d'une mise en connexions d'ordres qui parfois n'appartiennent pas au discours. Le dissensus est une pratique d'ouverture à des pans ontologique eux-mêmes ouverts sur l'altérité et qui amènent avec eux ce décentrement, contre une fermeture qui prend trop souvent le pas. Bien que la discussion semble dépasser la perspective institutionnelle, c'est bien toujours de cela qu'il est question. Une institution stratifie les désirs qui la parcourt en se centrant sur une logique communicationnelle. Une approche transversale de celles-ci se veut de prôner aussi les dimensions affectives qui les traversent. La transversalité implique un transmonadisme¹⁶².

D'un autre point de vue, qui est celui de Jean-Sébastien Laberge, puisque le dissensus est question de coexistence de perspectives différentes, ce qu'il reste à expliquer c'est que ces perspectives portent en elles-mêmes une forme d'ouverture à l'altérité. Dans la lecture que propose ce dernier, à la fois la subjectivité et la réalité sont plurielles. C'est-à-dire que non seulement la subjectivité est toujours transindividuelle, qu'elle traverse les individus particularisés, qu'elle s'appuie sur des éléments pré-personnels (datant d'avant la ségrégation d'un objet par rapport à un sujet) et que la réalité elle-même ne constitue pas un objet stable dont les perspectives sur celle-ci ne seraient que des points de vue différents de la même chose. En somme il faut postuler un élément inconnu du réel, qui n'est ni objectif, ni subjectif, un élément d'incertitude qui continue d'être effectif même quand sont constituées les visions particulières sur le monde.

¹⁶⁰ P. LANDAETA et C. D. ROJAS, « Concept and Practice of Dissensus in Félix Guattari's Ecosophy », *Revista de Filosofia Aurora* 36, op. cit., p. 5.

¹⁶¹ F. GUATTARI, *Ce*, p. 169.

¹⁶² Auquel nous avons référé comme distributivité ou transitivité de l'affect au chapitre 5. Le terme de transmonadisme n'est présent que dans les écrits de *Qu'est ce que l'écosophie* et *Chaosmose*.

« Chaque « cartographie » représente une vision particulière du monde, qui, même lorsqu'elle est adoptée par un grand nombre d'individus, recèle toujours en son cœur un noyau d'incertitude. C'est, en vérité, son capital le plus précieux. C'est à partir de lui que peut se constituer une authentique de l'autre. L'écoute de la disparité, de la singularité, de la marginalité, voire de la folie ne relève pas seulement d'un impératif de fraternité. Elle constitue une propédeutique essentielle, un rappel permanent à cet ordre de l'incertitude, une remise à nu des puissances de chaos qui hantent toujours les structures dominantes imbues, d'elles-mêmes, autosuffisantes.»¹⁶³

Une perspective doit alors se comprendre eu égard à cet élément d'incertitude, et on la différenciera par là d'un point de vue (sur les choses). Établir une perspective serait adopter une altérité constitutive du réel¹⁶⁴. Partant nous pouvons identifier deux composantes à la perspective. D'une part une composante éthique. C'est un choix qu'il est toujours possible de poser que « d'être non seulement pour soi, mais pour toute l'altérité du cosmos »¹⁶⁵. S'il est bien vrai que toute perspective en son sens plein arbore un élément d'incertitude, il reste possible de le dénier et de se conformer dans un rapport stratifié au réel où les choses sont telles qu'elles sont. La pratique de cette altérité constitue le réel dans sa dimension plurielle. Et dans le sens où cette pratique peut tomber dans des travers appauvrissant le réel, c'est en réalité une praxis qui est visée ici, qui vise à la transformation continue des aspects du réel. Avec cette liberté fondamentale vient une responsabilité – et nous avons là l'appréhension pleine de la composante éthique, choix est responsabilité – car ce choix pour l'altérité détermine l'attribution de la créativité au réel. Cette responsabilité diffère d'une responsabilité envers les choses telles qu'elles sont, de les préserver, c'est une responsabilité que de maintenir ouverte la possibilité d'une création continue.

Cette différence si elle semble minime, nous semble justifier la pertinence encore aujourd'hui de *Les trois écologies*. Face à la lamination et l'appauvrissement de tous les territoires et la disparition de nombres d'espèces, le réflexe le plus naturel est celui du conservatisme, de la préservation. Dans ce cadre, la proposition de Guattari de « requalifier l'écologie environnementale d'écologie *machinique* »¹⁶⁶ reste incompréhensible, d'autant plus que les ravages de l'ère industrielle sur l'environnement sont souvent attribués à l'évolution technologique. Il faut donc se souvenir que chez Guattari le machinique désigne l'ordre des connexions créatives entre ordres hétérogènes, et l'écologie machinique de signifier justement de maintenir ouverte les voies de transformation créatives des espèces, contre leur disparition mais

¹⁶³ F. GUATTARI, *QE*, p 507-508.

¹⁶⁴ C. V. BOUNDAS (éd), *Schizoanalysis and Ecosophy: Reading Deleuze and Guattari*, Bloomsbury Studies in Continental Philosophy (Bloomsbury Academic, 2018), p. 117.

¹⁶⁵ F. GUATTARI, *Ce*, p. 80.

¹⁶⁶ F. GUATTARI, *3E*, p. 68

surtout contre leur fixisme (la question philosophique de savoir si la transformation est une disparition, n'étant pas notre propos ici).

La seconde composante est d'ordre pathique et développe ce que veut dire maintenir une ouverture. L'ouverture concerne, nous l'avons vu, non seulement une ouverture à d'autres points de vue, mais à une altérité constitutive, à une créativité existentielle sur base d'un élément d'incertitude. C'est en réalité un accès aux fonctions existentielles.

« Dans mon idée, les ritournelles les plus simples, celles par exemple de la névrose obsessionnelle, sont toujours des ritournelles complexes. La répétition simple est support de la complexité. Mais il faut alors faire dériver les références discursives vers une appréhension pathique non discursive. La Primité n'est pas simple. La qualité la plus simplement donnée est hypercomplexité. Toute une poisse, qui fait que nous collent à la peau les signification et dénotation d'usage, nous interdit le plus souvent l'accès aux arêtes vives de ces fonctions existentielles de reprise pragmatique que tu peux bien qualifier d'ontologiques ».¹⁶⁷

Ceci nous semble essentiel pour nous défaire d'une compréhension personnologique de l'altérité. L'autre, tout comme soi, n'est pas un fait accompli, une entité totalisée qui pourrait s'ouvrir à un extérieur dans un second mouvement. Une « authentique écoute » suppose une ouverture plus fondamentale, un accès qui doit être entretenu à un rebord tranchant où les significations échouent, en prise sur le réel comme chaos. En cela l'accès est pré-personnel, il date d'avant le discernement d'un sujet et d'un objet, d'un intérieur et d'un extérieur, d'un égo et d'un alter ego. Et, quelque part, distribuer ainsi les coordonnées du problème le change tout à fait. On ne peut plus franchement parler d'ouverture si les fonctions existentielles ne présupposent personne. Les fonctions existentielles nous amènent à poser un plan où elles coexistent avec le plus grand chaos et où le rapport à l'altérité est *immédiat* et donné *de facto*. Cependant à des « étages anthropologiques « supérieurs » »¹⁶⁸, cela reste intéressant pour différencier entre un rapport réifiant à l'autre et un rapport authentique dans la mesure où, si l'accès aux fonctions existentielles ne se fait pas, l'autre subjectivité peut être appréhendée comme qualité d'existence (« tu es comme ça »). Le retour sur soi ne peut en être que plus aliénant que la subjectivité autre n'est pas comprise dans sa composante fonctionnelle, son maintien dans l'existence relève du miracle et pour soi-même exister est impossible.

Ensuite, cette situation ontologique de l'altérité subjectivement constitutive change fondamentalement ce qui peut être pensé du dissensus comme fonctionnement politique. Il n'est pas aporétique ni oppositionnel. S'il est bien sûr que le dissensus est

¹⁶⁷ F. GUATTARI, *QE*, p. 295.

¹⁶⁸ F. GUATTARI, *Ce*, p. 90.

plus enrichissant que le consensus parce qu'il part dans toutes directions, ce qui inquiète Lyotard c'est qu'un individualisme typiquement post-moderne empêche toute action coordonnée et dissout la communauté. Nous sentons néanmoins que c'est bien de l'inverse qu'il s'agit, que dans un fonctionnement consensuel la communauté ne sait nullement se sentir, et qu'un développement dissensuel des choses déploie une attention à des rencontres au niveau ontologique. C'est justement une organisation dissensuelle qui favorise l'accès aux fonctions existentielles génératrice de la complexité. L'enrichissement dans le cadre dissensuel ne se paie donc pas d'un appauvrissement des perspectives individuelles, bien au contraire, il permet aux fonctions existentielles de se complexifier, d'embarquer dans leur processus plus d'un individu. De ce point de vue, le dissensus fonde la communauté plus qu'il ne la détruit. D'autre part, Guattari tente de substituer le modèle oppositionnel, qui constitue presque l'esthétique du dissensus pour un modèle polyphonique¹⁶⁹. La polyphonie ou le sujet polyphonique réfère chez Mikhaïl Bakhtine et Oswald Durcot à la performativité du langage qui double toujours le contenu du message. L'exemple typique est celui du maître de conférences qui proclame « la séance est ouverte » non pour en informer ceux qui y assistent mais pour ouvrir la séance en tant que telle, il en pose l'acte. En ce sens l'énonciation est toujours possiblement polyphonique, agit à plusieurs niveaux. Guattari veut s'en servir de modèle au dissensus d'une part parce qu'il pose comme soluble la question de la coexistence du différent. D'autre part parce que la notion de performativité nous sort de l'alternative entre discussion éternelle et action centralisée : la polyphonie ne fait pas résonner ensemble des voix contradictoires mais constitue en tant que telle l'activité d'une multiplicité dissemblable. Il ne s'agit pas de faire résonner ensemble des couches de voix antagonistes. La polyphonie n'est réalisable que si toutes ces voix sont des énonciations. En cela d'une part les « voix » sont des perspectives, et c'est en ce sens qu'elles peuvent être antagonistes, irréconciliables bien qu'ouvertes sur l'altérité, mais une altérité qui constitue le réel (pas l'opinion de l'autre, pas le Signifiant). L'énonciation n'est pas l'expression d'une opinion, mais une praxis perspectiviste (travail de constitution de perspective). Cette ouverture est une ouverture pathique, c'est pourquoi l'énonciation est toujours esthétique, faisant de la polyphonie (dès lors non cacophonique, propre de la démocratie formelle) non pas le représentant du groupe mais la vie elle-même du groupe.

¹⁶⁹ En précisant que Guattari met bien en garde qu'il ne vise pas une esthétisation du social. Voir F. GUATTARI, *QE*, p. 311. Ainsi que *Chaosmose* où le thème d'une subjectivité polyphonique est approfondie.

Nous semblons arriver ainsi à une compréhension de l'activité dissensuelle, résolvant par là le problème de dissolution du politique posé par Lyotard et qui nous semble en accord avec la critique de la représentation, cette fois appliquée à l'institutionnel et au politique, que Guattari mène depuis le début de sa carrière d'essayiste.

Il nous reste à formuler une dernière considération qui recadre l'ensemble de ce chapitre dans l'horizon du post-média. Ce que nos développements sur le dissensus permettent d'entrevoir, c'est que le post-média ne peut pas se réduire à une question de distribution des moyens de production médiatique, question dont nous avons vu qu'elle reste prisonnière d'une logique gestionnaire. Le véritable enjeu est ailleurs : si les mass-médias produisent du consensus en homogénéisant les habitats subjectifs, en arrachant les groupes à leurs territoires d'énonciation propres pour les soumettre à un flux déterritorialisé de signes, alors la déterritorialisation n'est pas, en elle-même, un procédé d'altériorité. Elle lisse au lieu de différencier, elle indifférencie au lieu d'ouvrir. Le post-média, compris à l'aune du dissensus, serait alors le dispositif capable de retourner cette logique : non pas multiplier les canaux, mais créer les conditions d'une coexistence d'agencements hétérogènes qui se maintiennent dans leur singularité tout en entrant en résonance les uns avec les autres. L'écologie, au fond, est cette question-là – celle des agencements coexistants – et c'est pourquoi Guattari peut dire que les trois registres écologiques sont inséparables : ce qui détruit un habitat subjectif appauvrit simultanément le tissu social et le milieu environnemental. Un post-média dissensuel ne serait donc pas une prolifération d'automédias concurrents, mais un milieu où les perspectives, dans leur irréductibilité, se constituent mutuellement comme altérité et où l'interface cesse d'être le lieu de leur capture pour devenir le lieu de leur rencontre et de leur construction.

Section III : Terrain et actualités post-médiatiques

Chapitre 7 : Expériences post-médiatiques et identifiées comme telles

I. Guattari praticien des médias : Radio Alice, Radio Tomate, Minitel

La pensée guattarienne du post-média ne s'est pas constituée dans un rapport purement spéculatif aux technologies de communication. Félix Guattari a construit ses hypothèses théoriques en prise avec un ensemble d'expérimentations concrètes dans lesquelles il joua un rôle. Ces engagements successifs, qui couvrent la période allant du milieu des années 1970 à la fin des années 1980, et que nous reprenons ici, permettent de saisir dans quelle mesure la notion de post-média est inséparable d'une pratique politique des médias alternatifs.

Radio Alice

C'est par l'Italie que commence cet engagement. En 1976, Guattari rédige la préface du livre-manifeste *Radio Alice, radio libre*¹⁷⁰ du collectif A/traverso dont les membres sont presque tous à la rédaction de Radio Alice, une station bolognaise fondée par Franco Berardi, dit « Bifo », ancien militant de Potere Operaio, plus tard, un ami de Guattari. Radio Alice émet depuis Bologne, « ville universitaire et vitrine du compromis historique avec sa municipalité communiste. Elle dispose d'une très large audience et d'un public passionné et très attaché à cette voix dissidente »¹⁷¹, public autant ouvrier qu'étudiant, le poste est allumé depuis les ateliers. Radio Alice se distingue des radios militantes traditionnelles par l'ouverture maximale de son antenne à la parole populaire non filtrée. La station intègre systématiquement des appels téléphoniques en direct, permettant à ses auditeurs de devenir correspondants de terrain lors des manifestations et des affrontements de rue¹⁷². Alice est fermée le 12 mars 1977 par les carabinieri (gendarmerie italienne), qui procèdent à huit arrestations pour instigation à la délinquance et association subversive, à la suite des violents affrontements qui font suite à la mort de l'étudiant Francesco Lo Russo¹⁷³. Radio Alice diffuse la nouvelle en temps réel, et provoque en quelques minutes le rassemblement de dix mille personnes à Bologne¹⁷⁴. Elle constitue ainsi non pas un simple canal de

¹⁷⁰ Collectif A/Traverso, *Radio Alice, radio libre*, Éditions Jean-Pierre Delarge, (1977).

¹⁷¹ F. DOSSE, *Gilles Deleuze et Félix Guattari : biographie croisée*, op. cit., p. 343

¹⁷² On est dans le contexte des années de plomb en Italie où d'immenses mouvements sociaux s'enchaînent, ainsi que des violences de rue et du terrorisme.

¹⁷³ F. DOSSE, *Gilles Deleuze et Félix Guattari : biographie croisée*, op. cit., p. 345

¹⁷⁴ Ibid., p. 344.

diffusion, mais un nœud de coordination active dans l'écosystème du mouvement. Pour Guattari et Berardi, l'expérience de Radio Alice constitue rétrospectivement

« la première expérimentation de déterritorialisation du système des télécommunications, et d'attaque contre le système médiatique centralisé. Grâce aux radios libres il a été possible de comprendre pour la première fois un principe aujourd'hui vulgarisé par Internet : la diffusion en réseau de la communication est le plan privilégié par l'auto-organisation sociale. »¹⁷⁵

La relation de Guattari au mouvement des radios libres italiennes s'inscrit par ailleurs dans un réseau de solidarités politiques plus large. En juin 1977, Bifo, en fuite à Paris après les événements de Bologne, est arrêté devant son domicile par la police italienne et incarcéré à la Santé, puis à Fresnes. Guattari organise alors un réseau de soutien pour sa libération et co-fonde le Centre d'initiatives pour de nouveaux espaces de libertés (CINEL), dont le premier objectif est d'assurer la défense des militants poursuivis par la justice italienne¹⁷⁶.

C'est dans le prolongement de ces engagements italiens que Guattari s'implique dans le mouvement des radios libres françaises, dans un contexte légal particulièrement restrictif. À la fin des années 1970, émettre sans autorisation de l'État est passible d'une amende de 10 000 à 100 000 francs et d'une peine d'emprisonnement d'un mois à un an. Guattari signe avec Deleuze et Foucault un appel en faveur de la libéralisation des ondes, lancé par l'Association pour la liberté des ondes (ALO), fondée en septembre 1977¹⁷⁷. Son ami François Pain, spécialiste des technologies d'émission, établit un réseau clandestin d'approvisionnement en émetteurs, acheminés depuis l'Italie – et notamment depuis un technicien lié à Radio Alice à Bologne – via la gare de Lyon. Les stations prolifèrent malgré les brouillages policiers : un courant majoritaire dans le mouvement, se reconnaissant dans les positions de Guattari, fonde la Fédération nationale des radios libres non commerciales. L'organisation du mouvement obéit alors à une logique de connexion horizontale : Radio Bastille est en liaison avec Radio Onz'Débrouille, elle-même en collaboration avec Radio Fil Rose, formant ce que Matthieu Dalle décrit comme une organisation « rhizomatique » qui « englobe stations et individus »¹⁷⁸.

¹⁷⁵ F. BERARDI, *Félix Guattari : Thought, Friendship, and Visionary*, op. cit., p. 31.

¹⁷⁶ F. DOSSE, *Gilles Deleuze et Félix Guattari : biographie croisée*, op. cit., p. 345.

¹⁷⁷ Ibid., p. 359

¹⁷⁸ Matthieu DALLE, « Les radios libres, utopie deleuzo-guattarienne » *French Cultural Studies*, vol. 17, n° 1, février 2006, p. 67, cité in F. DOSSE, *Gilles Deleuze et Félix Guattari : biographie croisée*, op. cit., p. 362.

Radio Tomato

En décembre 1980, au cœur de la campagne présidentielle, Guattari cofonde avec François Pain Radio Libre Paris, qui deviendra Radio Tomato. La station émet d'abord depuis la cuisine de Guattari, rue de Condé, puis depuis une cave de la Fondation de France, rue Lacépède. Elle diffuse vingt-quatre heures sur vingt-quatre des animations culturelles consacrées au cinéma, à la musique et au théâtre, ainsi que des émissions sociopolitiques, des reportages sur les squatters et des émissions nocturnes animées. Sa programmation mêle animations culturelles et débats sociopolitiques, et repose sur un principe de feedback entre équipe émettrice et auditeurs via le téléphone, l'ouverture des portes du studio, ou les cassettes réalisées par les auditeurs. Guattari y tient chaque lundi après-midi un créneau hebdomadaire de débats politiques. La portée de réception reste faible du fait de la qualité insuffisante du matériel.

L'ouverture des ondes consécutive à l'élection de François Mitterrand en mai 1981 soulève cependant une difficulté structurelle : la légalisation force les stations à opérer des regroupements, et l'irruption des radios commerciales bien dotées sur les ondes libérées constitue une menace directe pour le modèle associatif. Radio Tomato doit chercher un partenaire pour cohabiter sur les ondes libéralisées et fait face à des conflits idéologiques avec ces nouveaux arrivants. La tension entre le modèle associatif d'expérimentation sociale et les logiques marchandes constitue une limite intrinsèque de l'assemblage dans le nouveau modèle législatif : ni la portée technique insuffisante de Radio Tomato, ni sa capacité à s'imposer face aux radios commerciales, ne permettent à la station de toucher le public qu'elle aurait pu atteindre¹⁷⁹.

Minitel

À partir de 1982, Guattari porte son attention vers le Minitel. Lancé commercialement par l'État français en 1982 sous l'acronyme de Médium Interactif par Numérisation d'Information Téléphonique, le système connaît une diffusion rapide : 1 million d'appareils en service en 1985, 6,5 millions en 1990. En automne 1986, Guattari initie le réseau Alternatik, constitué par le service Minitel 3615 ALTER et l'association Les Amis d'Alter, qui fédérera jusqu'à vingt-cinq associations. La plateforme offre à chaque association la possibilité de diffuser des informations et d'ouvrir des espaces de discussion et de coordination en temps réel. Dans le texte de présentation du réseau, Guattari mentionne explicitement que ce service télématique vise à initier « la sortie de l'ère consensuelle oppressive, sous l'égide des grands médias, pour entrer dans l'ère

¹⁷⁹ F. DOSSE, *Gilles Deleuze et Félix Guattari : biographie croisée*, op. cit., p. 361.

postmédiation d'une réappropriation des nouvelles technologies »¹⁸⁰. La dimension opératoire du dispositif est presque immédiatement attestée : en novembre 1986, un mouvement étudiant d'ampleur nationale contre la réforme Devaquet utilise le service 3615 ALTER pour établir un système de coordination, et le gouvernement est contraint de retirer sa réforme le mois suivant. En 1988, les infirmières en grève y recourent à leur tour¹⁸¹.

Ce que Guattari retient du Minitel n'est pas la logique de son architecture – réseau fermé, centralisé, géré par France Télécom –, mais la manière dont ses usagers en ont détourné les potentialités. Ce qui le fascine, c'est précisément que « les promoteurs de ces dispositifs n'avaient pas prévu les utilisations « détournées » qui devaient en être faites »¹⁸². Le mouvement des radios libres en France avait déjà fait un large usage du Minitel pour constituer des réseaux de soutien, et Guattari voyait dans cette articulation entre radio et télématique un signe avant-coureur de la convergence des médias qu'il allait théoriser dans ses textes du début des années 1990. C'est dans ce contexte qu'il conceptualise, l'hypothèse d'une ère post-médiation : non pas un dépassement technologique des mass médias, mais un régime dans lequel des groupes-sujets minoritaires s'approprient les outils de communication pour les orienter vers des fins auto-référentielles et dissensuelles, plutôt que vers la production du consensus homogène caractéristique des mass médias.

II. Assemblages post-médiatiques : mise en contexte de quelques dispositifs emblématiques

Les dispositifs qui suivent sont lus ici comme des expérimentations qui agitent la notion de post-média, en la réalisant partiellement, en la problématisant, ou en en révélant les tensions internes. Ils sont présentés selon un ordre chronologique.

Le cinéma antipsychiatrique (1960'-1978)

Michael Goddard cherche à montrer à partir du cinéma d'avant-garde italien comment le média audio-visuel peut jouer un rôle post-médiatique. Reprenant Guattari pour déterminer la façon dont le cinéma agit sur le spectateur, il rappelle que la projection cinématographique déterritorialise les coordonnées perceptives et déictiques du spectateur. En tant que tel, ce n'est pas une critique du cinéma, c'est l'identification de son pouvoir propre, mais le cinéma mass-médiatique va plus loin :

¹⁸⁰ F. GUATTARI, *Alternatik 86*, Félix Guattari Collection, GTR 8.6, Abbaye d'Ardenne (IMEC, 1986), p. 3, J. P. N. BRADLEY (éd), *Deleuze, Guattari and the Schizoanalysis of Postmedia*, op. cit., p. 108.

¹⁸¹ J. P. N. BRADLEY (éd), *Deleuze, Guattari and the Schizoanalysis of Postmedia*, op. cit., p. 108-109

¹⁸² F. GUATTARI, *QE*, p. 436, cité in G. GENOSKO, "The promise of post media", in C. APPRICH (éd), *Provocative alloys: a post-media anthology*, op. cit., p. 20.

« La projection cinématographique, de son côté, déterritorialise les coordonnées perceptives et déictiques. Les papilles sémiotiques de l'inconscient n'ont pas eu le temps d'être émoussillées que déjà le film, en tant qu'œuvre manufacturée, s'emploie à les conditionner à la pâte sémiologique du système. L'inconscient, dès qu'il a été mis à nu, est devenu comme un territoire occupé »¹⁸³

La déterritorialisation est immédiatement suivie d'une reterritorialisation, et c'est en cela que le cinéma commercial est une machine de masse-médiatisation : il ouvre pour aussitôt refermer, il déstabilise pour mieux reconduire aux stéréotypes comportementaux homogènes aux champs sémantiques dominants. L'inconscient mis à nu devient un territoire occupé, peuplé de modèles-zombies prêts à se coller sur ses processus pour les orienter. Ce que l'industrie cinématographique produit, c'est ce vertige à bon marché : la sensation d'être dépossédé de soi, suivie du retour aux réflexes de tous les jours, légèrement reconfigurés dans le sens du système.

Mais c'est exactement ce mouvement – la déterritorialisation – qui ouvre la possibilité d'un tout autre usage. C'est la condition du cinéma mineur, et ce qui fonde pour Goddard l'importance des expériences audiovisuelles de l'Italie des années 1970. Il s'envisagerait comme

« un cinéma qui se libérerait de sa fonction de drogue adaptative pourrait avoir des effets libérateurs inimaginables, des effets sans commune mesure avec ceux qu'ont pu produire des livres ou des courants littéraires »¹⁸⁴.

Ce n'est pas une question de contenu, pas une question de représenter des sujets révolutionnaires plutôt que bourgeois. C'est une question de ce que la technique fait à l'agencement sémiotique lui-même. Dans *La classe operaia va in paradiso* d'Elio Petri, c'est le traitement du son qui importe à Goddard. Le bruit des machines envahit progressivement tous les registres – le travail, la sexualité, la politique, la psyché – sans jamais se laisser assigner à l'un d'eux. Dans un geste analogue, les films expérimentaux de Grifi superposent jusqu'à sept couches sonores distinctes, procèdent par diffractions chromatiques et distorsions spatiales via miroirs et filtres, dans des dispositifs qu'il construit lui-même. Ces procédés ne sont pas des ornements. La technique audiovisuelle devient ainsi l'opérateur même d'une déterritorialisation qui ne referme pas en tentant de se faire mise en scène, représentation. Elle laisse ouvert ce qu'elle a ouvert.

¹⁸³ F. GUATTARI, *RM*, p. 235.

¹⁸⁴ F. GUATTARI, *RM*, p. 236, cite par M. GODDARD, "Groups of militants insanity versus the video: The schizoanalysis of radical Italian audiovisual media culture as postmedia assemblages", in J. P. N. BRADLEY (éd), *Deleuze, Guattari and the Schizoanalysis of Postmedia*, op. cit., p. 184.

C'est dans cette logique que l'usage de la vidéo légère et artisanale par Grifi prend tout son sens. *Anna* n'est pas un film qui met en scène une jeune fille enceinte, précaire et toxicomane, en fait, il ne la met pas en scène du tout. La caméra ne reconstitue pas, ne fabrique pas de situation, ne construit pas de personnage. Elle documente une durée, une présence, un processus qui déborde toute mise en forme préalable. C'est pourquoi le film constitue « un premier pas dans "l'anthropologie de la désobéissance" que Grifi continuera de développer autour des événements à la bordure du mouvement des autonomistes »¹⁸⁵. Documenter ici, c'est être dans, pas en face de. C'est renoncer à s'interposer entre la vie et l'image, au prix d'une résistance du matériau qui ne se laisse pas réduire à un discours, à une narration. La technologie vidéo primitive (sans plateau, équipe de production, etc...) est indissociable de cette éthique : elle interdit par sa nature même les conditions de la production industrielle et contraint à une autre relation aux personnes filmées, une nouvelle intimité. Elle est utilisée pour se rapprocher des sujets réels, pas pour les sublimer, les figurer.

Ce choix du document contre la mise en scène a une conséquence directe sur la question de ce que Goddard appelle la vidéo-police. La vidéo-police fonctionne précisément par le document, elle fait usage de la vidéo comme outil de normalisation et d'identification. Dans le contexte de la répression de l'Autonomia après les événements de Bologne en 1977, les images, photographies, enregistrements vidéo, servent à identifier les militants, les traquer, les emprisonner ou les contraindre à l'exil. La vidéo devient le bras technologique d'un appareil de contrôle qui recourt au vocabulaire psychiatrique pour disqualifier la dissidence : la "folie militante" doit être traitée, ses porteurs neutralisés, la normalité restaurée.

Le film *Dinni e la Normalina* de Grifi est lui-même une réponse directe à cette opération : il documente la réunion internationale contre la répression tenue à Bologne après la fermeture de Radio Alice et l'arrestation ou l'exil de ses principaux animateurs. La vidéo militante y répond à la vidéo-police en retournant le regard contre le regard répressif, en exposant les mécanismes de la normalisation et en s'inscrivant à même le politique. Filmer la réunion internationale, filmer les effets de la répression sur les corps et les pratiques dans leur intimité, c'est opposer à l'image identificatoire une image qui ne fixe pas, qui montre un processus en train de résister au fait d'être figé.

La caméra militante ne produit pas de preuves, elle produit des durées, des mouvements, des intensités que l'appareil policier ne peut saisir sans les trahir. C'est en ce sens que la « folie militante » (pathologisation de la désobéissance), même

¹⁸⁵ M. GODDARD, "Groups of militants insanity versus the video: The schizoanalysis of radical Italian audiovisual media culture as postmedia assemblages", in J. P. N. BRADLEY (éd), *Deleuze, Guattari and the Schizoanalysis of Postmedia*, op. cit., p. 190.

vaincue provisoirement par la vidéo-police et la vague de répression de 1977, laisse quelque chose d'irréductible : non pas un héritage de formes, mais la démonstration que la technique de l'enregistrement peut toujours être retournée contre la fonction de surveillance qu'on lui assigne, du moment qu'elle renonce à fixer ce qu'elle capte.

Si le cinéma de Grifi s'avance dans la direction du post-média, Goddard tient à en préciser la limite dans la mesure où il ne s'intègre pas encore comme média à un réseau élargi de pratique aussi dense qu'a pu l'être Radio Alice, il participe cependant à une prise en charge de la déterritorialisation médiatique qui peut avoir de réels effets.

« Si les gens se contentaient de rester chez eux à écouter d'étranges émissions politiques ou s'ils étaient incités à participer à des actions politiques conventionnelles et organisées, telles que des manifestations, cela serait tolérable ; mais dès lors que l'on commence à mobiliser une affectivité et une subjectivation politiques massives et imprévisibles, autonomes, autoréférentielles et auto-renforçantes, cela devient alors un motif de panique pour les forces de l'ordre social, comme cela a été amplement démontré à Bologne en 1977 »¹⁸⁶

La radio pirate londonienne (années 1990-2000)

Dans *Media Ecologies*, Matthew Fuller propose une analyse des radios pirates londoniennes des années 1990-2000 qui constitue une entrée empiriste et matérialiste dans des problématiques comparables à celles de Guattari, sans en emprunter explicitement le vocabulaire. Les radios pirates londoniennes diffusent des genres musicaux alors en pleine formation – jungle, drum and bass, garage, dancehall, breakbeat – dans un écosystème composite : émetteur FM clandestin installé dans les tours d'habitation condamnées des banlieues, liaison micro-onde, antenne sur les toits, studio déplaçable, réseau de distribution de disques, culture du sound system, concerts clandestins dans des entrepôts.

Ce qui caractérise cet assemblage est une logique de survie sous contrainte : « à quel niveau de précarité les choses fonctionnent-elles encore ? »¹⁸⁷. La police saisit régulièrement le matériel, et les pirates opèrent avec des équipements aussi bon marché que possible, prêts à être remplacés après chaque saisie. Ce régime de précarité est aussi un régime d'innovation : c'est dans ces conditions que le jungle – l'un des courants musicaux les plus inventifs des années 1990 – s'est développé comme forme esthétique autonome. Fuller montre que chaque élément de l'écosystème « s'ouvre comme une

¹⁸⁶ M. GODDARD, "Groupes of militants insanity versus the video: The schizoanalysis of radical Italian audiovisual media culture as postmedia assemblages", op. cit., p. 194.

¹⁸⁷ M. FULLER, *Media ecologies: materialist energies in art and technoculture*, MIT Press (2005), p. 15-16.

passerelle vers une autre dimension médiale »¹⁸⁸, reliant entre eux des espaces sociaux, économiques et techniques hétérogènes. La radio pirate londonienne est aussi un système de transmission de savoirs tacites – comment trouver une fréquence, comment maintenir une liaison sans être détecté – que Fuller analyse comme une phénoménologie de la débrouillardise technico-esthétique.

La dimension autocatalytique de cet assemblage est centrale : contrairement à l'écologie des radios commerciales légales, la radio pirate fonctionne sur un principe d'amplification mutuelle permanente de ses éléments constitutifs, sans centre directeur et sans possibilité de clôture préalable du dispositif.

Le microphone humain et le mouvement Occupy Wall Street (2011)

Le mouvement Occupy Wall Street à partir de septembre 2011 a produit l'un des dispositifs les plus souvent analysés dans la littérature sur le post-média : le microphone humain. La situation juridique du Zuccotti Park à New York, un parc public bien que situé dans une propriété privée mène à l'interdiction d'utiliser tout équipement d'amplification sonore dans cet espace. Les participants aux Assemblées générales du mouvement ont dû développer une pratique de répétition collective : chaque phrase prononcée par un locuteur était reprise en chœur par les personnes l'entourant, puis par un cercle plus large encore si besoin, rendant la parole audible sur plusieurs dizaines de mètres¹⁸⁹. Nous sommes ainsi en présence d'une technologie de la communication qui bien qu'innovante, ne revêt pas du tout le caractère futuriste qu'on lui prête souvent, court-circuitant ainsi l'idée que l'ère post-média se développera à mesure du développement de nos micro-puces.

Brunner, Nigro et Raunig analysent ce dispositif en soulignant qu'il ne se réduit pas à un simple mécanisme d'amplification, et qu'il ne saurait être assimilé à une pratique de répétition homogène. Évidemment, il est tentant de voir dans un tel agencement une forme de grégarité, de répétition abrutissante de la parole d'un maître, sans modification, mécaniquement. La multiplication des voix modifie le contenu parlé en un murmure polyvoque : certains participants soutiennent le locuteur par des gestes, d'autres expriment leur dissensus gestuellement tout en répétant les phrases, d'autres encore se retournent pour amplifier leur voix dans une direction différente. Ce genre d'agencement module donc le contenu en une murmuration qui exprime plusieurs choses à la fois. Il y a une bifurcation continue des énoncés dans le processus même

¹⁸⁸ Ibid., p. 14.

¹⁸⁹ C. BRUNNER et al., « Post-Media Activism, Social Ecology and Eco-Art », *Third Text* 27, n° 1 (2013), p. 11.

de leur transmission, qui rend la pratique irréductible à un outil d'unification¹⁹⁰. Nous pensons pouvoir tenir ici le dissensus comme praxis.

Cependant, le microphone humain ne fonctionne pas seul : il s'articule avec un ensemble de dispositifs médiatiques qui composent l'écosystème du mouvement Occupy. Des caméras portatives captent les actions sur le terrain ; des flux vidéo en direct via permettent de croiser des images de plusieurs sites simultanément ; des mini-documentaires comme ceux d'Iva Radivojevic et Martyna Starosta privilégient la capture des atmosphères et des assemblages plutôt que le modèle du reportage où l'énonciation est rabattue sur un sujet parlant, sachant, c'est ici la multiplicité comme telle qui continue à s'exprimer dans le reportage, sans qu'elle soit représentée. La projection géante dite « Bat Signal », sur la façade du bâtiment Verizon lors de l'éviction de Zuccotti Park constitue un autre nœud de cet écosystème : cette fois, les slogans sont projetés sur le bâtiment et repris vocalement par les manifestants. En bref les composantes de l'expression restent multiples et ne vise pas la qualification d'un contenu uniforme.

« The media are not just there for mediation but take on an immediate and orgic quality. Their role is defined less by 'doing their work' than by becoming platforms of immediation – ecological 'existential operators' »

L'appareil médiatique n'est pas séparé. Se donnant pour objectif et contenu la représentation correcte ou non du mouvement Occupy, il joue le rôle d'opérateur existentiel de l'agencement collectif, pas de relai, il contribue à générer le collectif, le multiple comme fait. En fait les médias dans ce cas-ci ne médiatisent pas à proprement parler mais prennent en charge des qualités orgiaques. La notion d'orgiaque désigne un régime dans lequel la représentation découvre en elle-même l'infini, excède l'organisé et retrouve le tumulte, l'inquiétude, la passion. À la différence du paradigme de la représentation, un médium orgiaque n'apparaît pas seulement comme un pur vecteur d'information, comme un moyen de médiatiser un événement : il se concatène avec l'événement, finissant par devenir lui-même un événement¹⁹¹.

Le mouvement de Hong Kong et la tactique « Be water » (2014, 2019)

Comparé au mouvement Occupy au début de la décennie, les technologies de surveillance et les mécanismes de censure de la fin de la décennie se sont

¹⁹⁰ Ibid, p. 13.

¹⁹¹ Voir sur ce point : Gerald Raunig, « *Eventum et Medium: Event and Orgiastic Representation in Media Activism* », *Third Text* 22, n° 5 (2008): 651-59.

considérablement renforcés, restreignant potentiellement la déterritorialisation médiatique qui avait commencée à être opérée.

Hsiu-ju Stacy Lo analyse les manifestations de Hong Kong – l'occupation du quartier d'affaires en 2014 dans le cadre du mouvement pour le suffrage universel, puis les mobilisations contre la loi d'extradition en 2019 – comme un cas limite des assemblages post-médiatiques. Face à un État équipé de technologies de surveillance sophistiquées (reconnaissance faciale, traçage téléphonique), les manifestants développent une série de contre-tactiques distribuées : recours à des applications de messagerie chiffrée (AirDrop, Telegram) pour la coordination, utilisation de parapluies pour contrer les caméras de reconnaissance faciale, lasers pour aveugler les détecteurs, chaînes de premiers secours auto-organisées¹⁹². La formule circulant dans le mouvement, empruntée à Bruce Lee, « Be water », exprime une fluidité tactique qui vise à rendre impossible l'encerclement : là où les forces de l'ordre cherchent à encadrer et fragmenter le mouvement, les manifestants se dispersent, contournent, puis se reforment en d'autres points.

Stacy Lo souligne que le « playbook » (le guide stratégique) doit être continuellement réécrit dès qu'un code a été déchiffré par le pouvoir, ce qui constitue l'une des conditions structurelles de tout assemblage post-médiatique : aucune tactique n'est définitive, tout dispositif peut être récupéré ou neutralisé. L'ambivalence fondamentale des technologies numériques se manifeste ici de manière particulièrement aiguë : les mêmes outils qui permettent la coordination horizontale – les téléphones, les applications de messagerie – sont aussi les vecteurs de la surveillance généralisée. Les manifestants hongkongais l'ont compris et ont adapté leurs pratiques en conséquence, en combinant outils numériques et pratiques physiques de dissimulation.

Ce qui nous semble assez bien mis en exergue par cet agencement post-médiatique-ci, c'est la différence entre les binarités rigides et les lignes souples telles que les reprenaient Lazzarato. Organisé comme bloc solide et résistant le mouvement « Be water » aurait dû faire face à la répression policière en pleine face, mais c'est justement parce que des composantes de subjectivités asservies machiniquement, mettant en jeu les sémiotiques a-signifiante, que la subjectivité du mouvement était tant prompte à se disperser, se retrouver ailleurs, sans qu'une voie de sortie ait été absolument prioritaire. Nous retrouvons ici l'approche de Guattari concernant la mise en jeu des sémiotiques

¹⁹² H. Stacy Lo, "Assemblages line and tactical fluidity: Along Beijing's versus Hong Kong's 'Be Water'", in J. P. N. BRADLEY (éd), *Deleuze, Guattari and the Schizoanalysis of Postmedia*, op. cit., p. 133

a-signifiante qu'il ne limite pas au couplet qu'il forme avec l'assujettissement comme c'est le cas chez Lazzarato.

The Shore Line (2015) : le webdocumentaire co-crétif et le problème de l'ambiguïté des notions guattariennes.

Anna Wiehl analyse le webdocumentaire *The Shore Line* comme une réalisation contemporaine de l'hypothèse du post-média. Le projet en question thématise les menaces pesant sur les écosystèmes côtiers et présente 43 vidéos courtes provenant de neuf pays dans un format de « livre interactif ». Il propose trois modes de navigation : un mode thématique par chapitres, un mode « Atlas », et un « Strategy Toolkit » rassemblant des ressources et des appels à l'action auprès des communautés locales¹⁹³.

Selon Wiehl, ce qui distingue *The Shore Line* d'un webdocumentaire ordinaire est l'architecture de sa production. Lors du développement du projet, un site provisoire permettait aux participants du monde entier – du Panama à l'Inde, de la Norvège au Bangladesh – de suivre les travaux en cours des autres équipes. Ce site provisoire a fonctionné, selon les termes de Miller, comme un « espace de travail public » où les participants pouvaient adapter, explorer et commencer à identifier des esthétiques, des thèmes et des connexions entre leurs projets respectifs. Le résultat est un dispositif qui excède ses frontières en tant qu'artefact médiatique : il vise à tisser un réseau de collaborateurs – documentaristes, militants écologistes, enseignants, communautés locales – qui continue d'exister au-delà du site lui-même¹⁹⁴.

Wiehl insiste sur la notion de polyphonie, comme modèle opposé à la voix unique du documentaire traditionnel : *The Shore Line* ouvre une plateforme où des participants issus de contextes très différents peuvent discuter de leurs réponses locales aux défis côtiers. Selon ses mots cette polyphonie n'est pas simplement formelle : elle a pour enjeu de constituer un espace dans lequel des initiatives locales peuvent s'informer mutuellement et former des alliances pour des actions futures. Wiehl souligne cependant que la qualité de l'engagement prime sur la quantité : *The Shore Line* ne prétend pas mobiliser les masses au sens des mass médias, mais cherche une intensification des relations entre ceux qui y participent activement.

Nous pensons trouver là un exemple assez classique de la façon dont la pensée de Guattari est récupérée pour les dimensions esthétisantes voire moralisantes de son énonciation. Parler de polyphonie quand on vise seulement une pluralité

¹⁹³A. WIEHL, « Post-Mass-Media networking|networked Performativity », in *Post-Mass-Media and Participation*, in M. SCHREIBER et M. STÜRMER, éd., *Post-Mass-Media and Participation: Konstanzer Hefte zur Medienwissenschaft* (Schüren Verlag, 2021), p. 55-57.

¹⁹⁴Ibid., p 5.

d'énonciateurs ou un discours qui n'est pas le résultat d'une seule instance de production, nous semble être au mieux un abus de langage, au pire, une esthétisation du vide. Même problème quant à la mise en narration d'une production multiple comme mise en réseau, alors que le média en question reste internet et ses forums, pas le projet en tant que tel, qui bien loin de s'inscrire dans le mouvement d'un groupe sujet est une œuvre totalisée ajoutée d'un espace ouvert de discussion. S'ajoute à cela une volonté de prôner une reterritorialisation du social¹⁹⁵, qui trahit une compréhension manquant la dimension de repli, parfois même fascisante d'un tel mouvement.

¹⁹⁵ Ibid., p. 59.

Chapitre 8 : Les Tactical Media : pratiques, théories et héritages critiques

Introduction

Si jusqu'ici nous sommes restés dans un contexte Guattarien ou alors ne nous en sommes écartés que de très peu, les années 90 en plus de la mort de notre auteur, voient aussi dans le monde anglo-saxon le développement autour de la figure de Geert Lovink du thème du média tactique ou Tactical Media (TM). Bien qu'il y ait des différences fondamentales entre les TM et les réflexions autour du post-média, la première et la plus frappante étant que les uns désignent des pratiques médiatiques tout à fait identifiables, des médias comme tels, nous avons tenté de montrer que le post-média doit plus se comprendre comme un régime de la médiation, au sens où l'on parle de régime de pouvoir, et ne désigne donc pas une technologie médiatique particulière mais la constitution d'agencement collectifs pouvant prendre en charge une « libération du désir ». Le grand avantage de cette différence est la présence dans la littérature d'un retour sur l'expérience militante ayant été à un moment de son histoire identifiée comme TM et donc l'intégration de dimensions critiques dans leur définition. Dans ce Chapitre nous nous proposons donc d'ouvrir la référence Guattarienne au travail autour des TM, des points de divergence, de recoupement et de complétion avec l'idée d'une ère post-média mais surtout d'enrichir notre recherche des débats qui ont vivifiées l'expérience tactical-médiatique.

I. Naissance d'un concept : l'ABC des Tactical Media

C'est en mai 1997, à l'occasion de l'ouverture du site du Tactical Media Network hébergé par le Waag, la Society for Old and New Media d'Amsterdam, que David Garcia et Geert Lovink publient sur la liste Nettime (une mailing list militante où chacun a les accès d'éditeur de la page des autres) ce qui deviendra le texte fondateur du mouvement : « The ABC of Tactical Media ». Ce manifeste naît dans une conjoncture historique très précise : l'euphorie post-1989, l'effondrement du bloc soviétique qui libère une énergie politique inédite, et ce que Lovink appellera plus tard « l'âge d'or » des TM, une période de confluence entre l'émergence d'Internet comme espace public, la démocratisation de l'électronique grand public et l'activisme hérité des avant-gardes des années 1970-1980. Sholette et Ray résument cette conjoncture avec précision :

« Forgés au sein de la bulle d'énergie libérée par la fin de la guerre froide, et amplifiée par la globalisation, le multiculturalisme, et par-dessus tout, la croissance des médias de

communication de plus en plus en réseaux, les TM ont pris l'avantage de la déterritorialisation amenée par le post-fordisme. »¹⁹⁶

Pratiquement, les TM sont ce qui arrive lorsque des médias bon marché, rendus possibles par la révolution de l'électronique grand public et par l'extension des formes de distribution, sont exploités par des groupes et des individus qui se sentent lésés ou exclus de la culture dominante. Ce qui distingue les TM des médias mainstream, plus que toute autre chose, c'est le refus de la neutralité : les TM ne se contentent pas de rapporter des événements, ils y participent toujours. On pressent bien là en quoi l'idée peut se rapprocher des post-médias guattariens. Ils sont des médias de crise, et c'est sur cette base que les auteurs vont déployer la problématique. Ils interviennent dans la crise, mais sont condamnés à ne pas la dépasser.

Tentons d'identifier les traits principaux des TM à partir du seul manifeste. Trois traits nous retiennent. D'abord, les postures qu'elle convoque : « l'activiste, le guerrier médiatique nomade, le prankster, le hacker, le rappeur de rue, le kamikaze au caméscope »¹⁹⁷. Ces postures sont autant des postures pratiques, portées par l'urgence et l'improvisation, qu'esthétiques. Ensuite, une esthétique du « quick and dirty », une forme de véracité de la maladresse qui s'oppose à l'idée d'une œuvre d'art totale. Ce qui est visé ce sont des petits retournements de pouvoirs locaux et directs. Enfin, et c'est peut-être le point le plus décisif sur le plan conceptuel, l'ambition de dépasser les dichotomies héritées qui avaient jusqu'alors structuré la pensée des médias alternatifs. Les TM ne se recourent pas avec les médias alternatifs (aussi parce que le but n'est pas de propager un contenu alternatif). Le terme « tactique » est introduit, selon Garcia et Lovink eux-mêmes, précisément pour dérégler et déborder les oppositions rigides qui ont si longtemps entravé la réflexion dans ce domaine : amateur contre professionnel, alternatif contre mainstream, privé contre public¹⁹⁸.

Cette ambition de décroisement n'est pas sans rapport avec la généalogie intellectuelle revendiquée par le manifeste. Garcia et Lovink s'appuient explicitement sur Michel de Certeau pour penser ce renversement de perspective : dans *L'invention du quotidien*, de Certeau avait analysé la culture populaire non pas comme un domaine de textes ou d'artefacts mais comme un ensemble de pratiques ou d'opérations effectuées sur des structures textuelles, déplaçant l'accent des représentations elles-mêmes vers les *usages* qui en sont faits. Voyons ce que cela implique.

¹⁹⁶ G. SHOLETTE et G. RAY, « Reloading Tactical Media: An Exchange with Geert Lovink », *Third Text* 22, n° 5 (2008), p. 549.

¹⁹⁷ D. GARCIA et G. LOVINK, « The ABC of Tactical Media », Nettime mailing list, 16 mai 1997, disponible sur <http://www.nettime.org/Lists-Archives/nettime-l-9705/msg00096.html>.

¹⁹⁸ Idem.

II. Stratégie et tactique

Le manifeste de 1997 mobilise de manière définitoire le couple conceptuel stratégie/tactique qui trouve ses origines dans la pensée de de Certeau et Foucault par extension. Il vaut la peine de s'y arrêter, car c'est là que se jouent à la fois la cohérence théorique interne du projet TM et ses limites constitutives.

Chez de Certeau, la distinction est formulée en termes clairs dans *L'Invention du quotidien* :

« J'appelle "stratégie" le calcul des rapports de forces qui devient possible à partir du moment où un sujet de vouloir et de pouvoir est isolable d'un "environnement". Elle postule un lieu susceptible d'être circonscrit comme un propre et donc de servir de base à une gestion de ses relations avec une extériorité distincte »¹⁹⁹.

La tactique, à l'inverse, « n'a pour lieu que celui de l'autre. Elle s'y insinue, fragmentairement, sans le saisir en son entier, sans pouvoir le tenir à distance »²⁰⁰. Ce qui définit fondamentalement la tactique, c'est son absence de *lieu propre*, son incapacité à capitaliser ses avantages, à préparer ses expansions. On étend « propre » à toute propriété, potentielle ou actuelle. La tactique dépend du temps, non de l'espace ; de l'occasion saisie, non du territoire consolidé. C'est un art fondamentalement situationnel, une ruse dans l'action mais pas une planification.

Ce cadre conceptuel est directement applicable aux TM : ils opèrent dans le temps et l'espace de l'adversaire – le paysage médiatique dominant – sans ambitionner de le remplacer ou de s'y substituer. Ils exploitent les interstices, les incertitudes réglementaires, la vitesse du changement technologique. Ils travaillent avec les outils disponibles ici et maintenant, non avec des projets à long terme. C'est cette temporalité radicale de l'occasion que le manifeste de 1997 théorise en parlant de « connexions temporaires » et de formes hybrides toujours provisoires. Le paradigme est très différent d'un paradigme révolutionnaire.

Cependant, la lecture de Kevin Thompson consacrée à Foucault nous permet d'affiner et de compliquer ce tableau. Thompson identifie dans l'œuvre de Foucault deux modèles distincts de résistance. Le premier, le « renversement tactique » (*tactical reversal*), est fondé sur le modèle stratégique du pouvoir et s'appuie sur la citation bien connue :

« là où il y a pouvoir, il y a résistance et que pourtant, ou plutôt par là même, celle-ci n'est jamais en position d'extériorité par rapport au pouvoir. »²⁰¹

¹⁹⁹ M. DE CERTEAU, *L'invention du quotidien I : Arts de faire* (Gallimard, 2010), p XLVI.

²⁰⁰ Idem.

²⁰¹ M. FOUCAULT, *Histoire de la sexualité. I: La volonté de savoir*, Paris, Tel (2014), p. 125-126.

Dans la *Volonté de Savoir*, cette situation de la résistance est rendue possible par une conception du pouvoir qui différencie la stratégie des blocs (de discours) tactiques qu'elle met en jeu pour s'accomplir et qui sont parfois contradictoires, étant alors l'occasion d'une reprise contre-productive au niveau de la stratégie.²⁰² Chez Foucault, ce modèle correspond à la première période de *Histoire de la sexualité*. Le second modèle, dit d'« esthétique de l'existence » et qui correspond à la seconde période de l'ouvrage, repose sur la conception gouvernementale du pouvoir et soutient au contraire que c'est parce que le pouvoir construit des formes de vies concrètes – par exemple les mécanismes de pouvoir qui assurent le souci de soi, la pratique introspective – qu'il arrive que ces existants se retournent contre le pouvoir en place et assurent la rupture historique.

Thompson montre que Foucault en est venu à préférer ce second modèle, estimant que la résistance conçue comme renversement tactique demeurerait insuffisante sur le plan historique comme sur le plan conceptuel. En effet, le premier modèle ne se donne la résistance que de façon réactive à la formation dominante qui la distribue. Elle est friction et comme telle, n'est jamais autonome. Si elle peut effectivement coopérer, dévier, pervertir ou refuser, elle ne peut proposer. La liberté de la résistance a toujours son objet déjà donné, ce que Foucault appelle l'« intransitivité de la liberté »²⁰³. Ce constat a une résonance directe et troublante pour les TM : une pratique purement réactive aux logiques du pouvoir médiatique reste, dans sa forme même, définie par lui. Elle peut retourner les armes de l'ennemi, elle ne peut pas constituer un terrain propre de subjectivation. La résistance guattarienne, nous le verrons, cherche précisément à répondre à cette limite. Ce qui est une limite chez Guattari et Foucault est pleinement assumé par Lovink :

« Les TM sont des médias de crise, de critique et d'opposition. C'est à la fois la source de leur pouvoir et leur limite. [...] Mais une fois que l'ennemi a été nommé et vaincu, c'est au tour du praticien des TM de tomber en banqueroute »,²⁰⁴

III. La mobilité comme condition d'existence : se désinvestir à temps

Si une vertu cardinale devait résumer l'éthique du praticien des TM telle qu'elle est formulée dans l'ABC, ce serait la mobilité. Garcia et Lovink en font le trait le plus distinctif de cette posture :

²⁰² K. THOMPSON, « Forms of Resistance: Foucault on Tactical Reversal and Self-Formation », *Continental Philosophy Review*, vol. 36, 2003, p. 113.

²⁰³ Ibid., p. 120.

²⁰⁴ D. GARCIA et G. LOVINK, « The ABC of Tactical Media », op. cit.

« Mais c'est avant tout la mobilité qui caractérise le praticien tactique. Le désir et la capacité de combiner ou sauter d'un média à l'autre créant ainsi un stock continu de mutants et d'hybrides. »²⁰⁵

Cette mobilité n'est pas simplement une capacité technique, elle est une posture existentielle et politique. Elle connecte les TM à une culture migrante plus large, à un art migrant qui selon eux est en train de prendre l'humanité dans une nouvelle période de nomadisme. On peut voir dans cette mobilité une certaine réponse à la limite à l'instant évoquée. La résistance ne se limite pas à l'action du pouvoir mais à son occasion. Mais il ne faudrait pas se limiter à une représentation trop linéaire des effets du pouvoir, il mène des offensives sur tous les fronts à la fois et les occasions ne manquent pas. Ainsi la résistance ne meurt pas non plus, mais se déplace. Ce qu'il faut comprendre dans cette mobilité c'est un dés-attachement à la structure résistante en tant que telle, au média en tant que technologie. La résistance est a-signifiante, elle ne propose pas un modèle de remplacement et la lutte ne se fait pas au niveau de la représentation. Les TM abandonnent le navire, même lorsque la lutte est gagnée.

Mais cette mobilité est aussi, et peut-être surtout, une contrainte vitale de leur viralité. Dans *Dark Fiber*, Lovink développe ce qu'on pourrait appeler une éthique de la métamorphose en temps opportun. Les activistes tactiques investissent par exemple beaucoup de temps à concevoir des « mêmes » robustes, capables de traverser le temps et l'espace, de fonctionner dans des contextes culturels variés. Un même a une grande efficacité en termes de champ d'action. Il peut toucher en une nuit toute la planète. Cette efficacité a son revers : dès qu'une pratique est découverte et récupérée, dès qu'elle est entrée dans le radar des « cool interceptors », il devient nécessaire de la transformer et cette rupture n'est possible que si l'on accepte de ne jamais capitaliser sur un acquis. « Il n'y a aucun besoin pour des signifiants reconnaissables globalement »²⁰⁶.

C'est la logique de l'accumulation qui y est différente. Là où une stratégie vise à consolider un territoire, à capitaliser des avantages, à construire des institutions durables, la tactique ne garde pas ce qu'elle gagne. Dans les termes de de Certeau, la tactique est une victoire du temps sur le lieu. Pour les TM, cela signifie concrètement que les formes hybrides sont toujours provisoires, que ce qui compte ce sont les connexions temporaires – « ici et maintenant, pas un genre [d'esthétisation] vaporwave

²⁰⁵ Idem.

²⁰⁶ G. LOVINK, *Dark Fiber: Tracking Critical Internet Culture*, Cambridge, MIT Press (2002), p. 259.

promis pour le futur »²⁰⁷ – et que le désinvestissement en temps opportun est une condition de survie, non un aveu de faiblesse.

Le Critical Art Ensemble théorise ce principe de manière encore plus radicale. Pour le CAE, les TM sont par définition « toujours improvisés et auto-terminants »²⁰⁸. Cette propriété n'est pas une défaillance, mais une vertu structurelle : contrairement aux œuvres monumentales qui refusent d'abandonner l'espace, qui inscrivent leurs impératifs sur lui et empêchent toute autre chose que la contemplation passive, la trace laissée par une pratique tactique reste ouverte à l'interprétation, stratifiée dans sa structure, et conserve ainsi la possibilité d'une action radicale future. C'est précisément parce qu'elle ne prétend pas à la permanence que la pratique tactique échappe, du moins provisoirement, aux grands sédentaires que sont les mass-médias, les coalitions, les campagnes devenues bureaucraties.

IV. Mainstream / underground

Entre le manifeste de 1997 et *Dark Fiber* publié en 2002, la pensée de Lovink sur la place des TM dans le paysage médiatique opère un glissement significatif qu'il importe de documenter avec précision, car il révèle les tensions internes d'un projet militant aux prises avec sa propre réussite et ses propres contradictions.

L'ABC de 1997 affichait une ambition offensive : il s'agissait précisément de ne pas être des médias alternatifs, de déborder les dichotomies rigides entre amateur et professionnel, entre alternatif et mainstream. Cette position est symptomatique de l'optimisme des premières années d'Internet, d'une foi dans la capacité des pratiques nomades à infiltrer et à transformer le paysage médiatique dominant de l'intérieur. Les TM ne s'assignaient pas une extériorité militante ; ils revendiquaient une position interstitielle, capable de travailler simultanément dans plusieurs registres.

Dans *Dark Fiber*, le ton change sensiblement. Lovink insiste désormais sur le fait que les TM « émergent des marges, et n'atteignent jamais le mainstream »²⁰⁹. En plus de tenir à décourager l'idée d'une voie professionnelle pour les praticiens tactiques. Le positionnement dans la sphère culturelle est donc cette bien établi.

Cette évolution est confirmée et approfondie par l'entretien « Reloading Tactical Media » que Sholette et Ray conduisent avec Lovink en 2007. Lovink y décrit les TM comme étant devenus un « même », une théorie-virus qui a échappé, pour le meilleur et pour le pire, au laboratoire de la résistance politique pour infecter des pratiques bien

²⁰⁷ D. GARCIA et G. LOVINK, « The ABC of Tactical Media », op. cit.

²⁰⁸ Critical Art Ensemble, *Digital Resistance: Explorations in Tactical Media*, New York, Autonomedia, (2001), p. 10.

²⁰⁹ G. LOVINK, *Dark Fiber: Tracking Critical Internet Culture*, op. cit., p. 258

plus larges, allant des graffeurs comme Banksy aux Yes Men, et jusqu'aux PDG cherchant à « penser en dehors des sentiers battus » à travers des modèles commerciaux non-conventionnels²¹⁰. Cette contamination et mass-médiatisation est précisément ce que la valorisation de la marge voulait prévenir. Mais elle révèle aussi la limite d'une pensée qui théorise la résistance en termes d'interstices et d'occasions sans pouvoir en garantir la direction politique. Lovink en tire une conclusion lucide et quelque peu mélancolique : le vrai problème n'est plus technique – nous avons des technologies infinies à disposition – mais organisationnel : « il n'y a tout simplement pas assez de mouvements sociaux pour utiliser correctement ce que nous avons à disposition. La question Que faire ? devient donc : Comment crée-t-on l'urgence en situation d'abondance sémiotique ? »²¹¹

V. Postmodernisme et médias

Nous avons déjà pu faire allusion au postmodernisme à travers ce travail et nous aimerions l'aborder une nouvelle fois dans le traitement similaire qu'en font Guattari et Lovink, non plus en tant que théorie d'une rupture dans le travail discursif moderne, mais comme position subjective mélancolique ou soumise.

Bien que le postmodernisme ait pour chacun de nos deux penseurs été un apport à la théorie, ils tombent assez d'accord sur le fait qu'il ait tourné au vinaigre, ou tout au moins mal vieilli. En fait, c'est le réel postmoderne reste plus sensée que l'exploration que ses théoriciens en proposent. S'il est vrai que les grands narratifs doivent être tenus à distance, qu'ils minorisent systématiquement une partie de la réalité sociale, et ne peuvent se défaire d'un caractère oppressif, la condition post-moderne est, nous dit Guattari, « le paradigme de toutes les soumissions, de tous les compromis avec le statut quo »²¹².

Il ne s'agit pas pourtant de nier une forme d'éclatement des narratifs, une déterritorialisation a bien lieu à ce niveau, mais ce que déplore Guattari c'est un ré-attachement à une position qui ne relance en rien la créativité face à cet éclatement. La subjectivité postmoderne n'arrive pas à prendre en main la déterritorialisation qui emporte la modernité. Similairement, Lovink :

« Les médias sont aujourd'hui accusés de fragmenter plutôt que d'unifier et de mobiliser. Paradoxalement, c'est en partie à cause de leur pouvoir discursif d'élaborer sur des différences

²¹⁰ G. SHOLETTE et G. RAY, « Reloading Tactical Media: An Exchange with Geert Lovink », op. cit., p. 550.

²¹¹ G. LOVINK, cité en épigraphe de G. SHOLETTE et G. RAY, « Reloading Tactical Media: An Exchange with Geert Lovink », op. cit., p. 549.

²¹² F. GUATTARI, *CS*, p. 56.

et de questionner, à la place de simplement exprimer, propager. Les élaborations de Jean Baudrillard à propos de la simulation étaient utiles dans les années 80 quand le champ médiatique a explosé. Maintenant que nous approchons le millénaire, tout semble simulé et les élaborations de Baudrillard commencent à sonner conservatrices et sans rapport avec la réalité contemporaine d'internet ».²¹³

Guattari va plus loin encore dans sa critique, en disant que cet attachement aux petits narratifs impuissants est encore une manière de s'arrimer au langage, de ne pas tenir compte la pluralité de composantes sémiotiques (« économiques, esthétiques, corporelles, fantasmatique »²¹⁴) qui ne se sont jamais tout à fait insérées dans les grands narratifs et qui ont continué d'être opérants et qui peuvent être vecteurs de singularisation. C'est autour de cette réflexion qu'il organise sa réflexion au sujet du post-média dans les *Cartographies schizoanalytiques*.

Lovink quant à lui critique aussi la stratégie postmoderne pour éviter un recours au discours trop signifiant. Cette stratégie, c'est celle de la confusion, du complexe. Stratégie, elle a aussi un versant subjectif, une subjectivité confuse qui « est tellement susceptible pour les phrases accrocheuses, les logos et les marques. Mais plus que tout [susceptible] : des images fortes »²¹⁵. Le postmodernisme s'empêche de récupérer un imaginaire actif, s'enlise dans une mélancolie confuse. Pourtant l'appel de Lovink n'est pas de revenir à un grand narratif, au contraire, il s'agit justement de ne pas se préférer une pratique, de ne pas unifier une stratégie mais de continuer à composer tactiquement.

« Les médias tactiques mixent les vieilles et nouvelles machinations et ne sont pas ennuyées des plateformes ou des standards, de la résolution ou d'un peu de bruit. Le but n'est pas d'atteindre la pureté. Ni que polluer l'image, le son, ou le texte, n'est par définition un exercice de déconstruction intéressant. »²¹⁶

Lovink pour sa part en appelle d'un part à des pratiques imaginatives amusantes qui peuvent avoir un caractère viral. Il parle à ce propos de l'épidémie d'entartage des figures de pouvoirs, pratique éminemment médiatique, puisqu'elle n'existe pas sans son image. Mais une imagination dans l'expression, pas tant en termes de contenu, car il reprend lui aussi le *fait* postmoderne :

²¹³ G. LOVINK, *Dark Fiber: Tracking Critical Internet Culture*, op. cit., p. 266

²¹⁴ F. GUATTARI, CS, p. 57.

²¹⁵ G. LOVINK, *Dark Fiber: Tracking Critical Internet Culture*, op. cit., p. 272.

²¹⁶ Ibid, p. 260.

« Avec l'histoire en surmultiplication (overdrive), les narratifs peuvent être récupérés à chaque coins de rue. La postmodernité n'est plus une stratégie ou un style, c'est la condition naturelle de la société en réseau d'aujourd'hui »²¹⁷.

VI. Tactique secrète et tactique spectaculaire : cas de désobéissance

Parmi les problèmes les plus aigus que l'expérience des TM a eu à résoudre, la question de l'Electronic Civil Disobedience (ECD) occupe une place centrale. Elle met au jour une tension fondamentale au cœur même de la logique tactique : la tension entre l'invisibilité que commande la tactique de de Certeau et la visibilité que requiert toute forme d'action politique cherchant à produire un effet sur l'opinion et sur les politiques publiques.

C'est en 1994 que le Critical Art Ensemble (CAE) introduit pour la première fois le concept d'ECD comme alternative possible à la résistance numérique²¹⁸. Le modèle proposé est une inversion du modèle classique de la désobéissance civile (DC). D'une part on ne vise pas à créer un mouvement de masse ni une action centralisée, mais au contraire, sont promues une multitude d'action perpétrées par des micro-organismes. Sur ce point, les auteurs derrière le CAE entretiennent le même genre d'opinion concernant le dissensus que Guattari. Par extension et d'autre part, les ECD visent un changement politique direct, non pas un changement médiatisé, indirect. La CD classique vise sur le choc médiatique qu'une action peut créer et ainsi modifier l'opinion. Selon nos auteurs anonymes, la situation historique où ce genre de stratégies pouvaient fonctionner est dépassée. Elles supposaient une dichotomie entre la situation matérielle et la situation idéologique. La CD visaient alors à mettre sous les yeux mass-médiatiques l'arriération d'un régime sémiotique (= idéologie dans leur sens). Le choc étant le résultat direct entre une économie capitaliste avancée et une idéologie encore trop signifiante, trop normative, aux catégories trop visibles, se déployant selon un espace strié²¹⁹, il mobilise directement les instances de pouvoir pour « résoudre » le régime sémiotique. Cependant, sauf dans des cas bien particuliers, cette situation serait dépassée en raison de l'accomplissement de l'homogénéité globale de l'idéologie au marché, qu'il n'y a plus d'instance capitaliste qui ne soit pas en mesure de mener une guerre médiatique, d'investir tous les moyens nécessaires dans les scènes spectaculaires. Dans notre cas, ceci équivaldrait à dire que les sémiotiques a-

²¹⁷ Ibid. p. 260.

²¹⁸ Critical Art Ensemble, *Digital Resistance*, op. cit., p. 13-27.

²¹⁹ Ibid, p. 17. La référence à l'espace strié, notion développée dans *Mille Plateaux*, en plus de la citation de Guattari en épigraphe de l'article, doit relativiser l'indépendance de la pensée de Guattari aux TM. Ce qui reste intéressant de noter cependant, c'est l'absence totale de référence au post-médias chez les auteurs des TM.

signifiantes ont tout à fait pris le pas sur les sémiologies signifiantes, et nous pensons explorer ce dont il en retourne au chapitre suivant.

À quoi correspond alors une ECD si l'action qu'elle doit mener est directe et non médiatisée ? Elle reste en fait tout autant virtuelle, simplement, elle intervient directement sur les flux d'information. Le modèle est celui de la FBI ou de la CIA qui ont pu, par la diffusion de fausses informations au bon moment, à des personnes très spécifiques, faire tomber des gouvernements ou des partis révolutionnaires. L'action de désobéissance alors n'essaye pas de se représenter médiatiquement mais d'agir dans les médias utilisés par les institutions auxquelles le TM s'attaque. De nouveau la méthode n'est absolument pas la publicité, mais le secret armé d'une intelligence rodée aux pratiques internes.

Un autre argument qui est élevé en faveur d'une pratique résistante indépendante des circuits mass-médiatique concerne le rôle du public dans les réactions institutionnelles. Les auteurs relèvent que la rapidité informationnelle de notre époque ne laisse aucune place à l'hésitation. La perception du public ne s'organise pas tant autour des pôles d'une action réussie ou ratée mais seulement de l'action ou de l'inaction d'une instance face à un imprévu. Finalement, le succès et l'échec ne sont que des variables dans l'ordre des représentations hyper-réelles. Dans ce cadre, l'instance menacée par un TM peut réagir de manière explosive, montrer au plus vite au public qu'elle a su réagir pour traiter son problème, déployant ainsi parfois des stratagèmes encore plus mortifères et inefficaces (constitution et attaque de boucs émissaires) ; soit de manière implosive, c'est-à-dire gardant pour elle-même l'information de sa mise sous pression, sans le publier, pour le traiter chirurgicalement (si elle y parvient). C'est donc une question de responsabilités du praticien tactique de ne pas faire retomber sur le public les conséquences de son militantisme et d'agir dans le secret pour que le contentieux reste entre l'attaquant et l'offensé. Pour réussir un tel confinement implosif, il faut donc rejeter toute volonté de faire passer l'action dans l'ordre de la représentation mass-médiatique.

* * *

L'exploration que nous venons de conduire à travers les écrits théoriques et les débats internes aux Tactical Media révèle un mouvement intellectuel et militant d'une richesse considérable, qui entretient avec la pensée guattarienne des rapports de tension. Les TM partagent avec Guattari le diagnostic d'un capitalisme qui opère fondamentalement sur la production de subjectivité, la nécessité d'un appel à une forme de créativité a-

signifiante, ainsi qu'une volonté de se défaire d'une conception de la médiateté comme transmission de contenus. La distinction entre tactique et stratégie pourrait tout à fait être reprise par Guattari dans la mesure où il critiquerait de la même manière un assemblage médiatique qui a une volonté totalisatrice.

Cependant plusieurs points de divergence structurent aussi leur rapport. La mobilité radicale des TM, leur refus de l'institution et leur valorisation du désinvestissement en temps opportun, si riches tactiquement, détonnent avec les rapports de durée, d'aménagement du temps que des agencements collectifs doivent pouvoir créer. Assez paradoxalement, Guattari semble plus lent, et plus accroché aux nouvelles connexions une fois établies. Si Guattari tend à montrer qu'une relance de la vie est toujours possible, le TM insiste plus sur l'idée qu'il ne faut pas craindre la mort, qu'un TM est temporaire et qu'il n'a de sens que comme tel. Si en soi ces deux points ne sont pas irréconciliables du tout, c'est l'accent qui est différent.

Chapitre 9 : Le post-média comme acquis des sociétés de contrôle

Nous avons essayé au maximum au long de ce travail d'éviter les références à Deleuze justement en raison du retentissement de leur œuvre commune et de l'effacement dont souffre Guattari dans le travail de commentaire. Deleuze, bien plus intégré à l'institution philosophique bénéficie d'une connaissance plus répandue qui oriente le travail des œuvres communes du côté de ses intérêts intellectuels au détriment des questions plus typiquement guattariennes. Cependant, le choix de traiter du post-média nous amène à des considérations qui nous mettent en lien avec d'autres auteurs, dont Deleuze. Et c'est le cas de la description que fait ce dernier du changement dans le capitalisme tardif du régime de pouvoir dominant, à savoir un passage aux sociétés de contrôle. Ces dernières, tout comme les post-médias reposent largement sur les sémiotiques a-signifiantes comme stratégie privilégiée par lesquelles se déploie le pouvoir. Par sa qualité d'ultime chapitre, nous nous autorisons donc ici une exception au choix de séparer somme toute artificiellement le duo. Nous reprenons donc ici la notion de société de contrôle pour problématiser l'incursion post-médiatique dans le capitalisme tardif, car nous voyons bien que d'une certaine manière les deux idées se recoupent.

I. De la biopolitique au contrôle

Il est une tentation, à laquelle la théorie critique n'a pas toujours résisté, de supposer qu'il existerait en deçà des appareils du pouvoir un désir pur, une vie nue, une subjectivité vierge à laquelle il suffirait de rendre accès pour que la résistance s'organise d'elle-même. Cette supposition est précisément ce que la généalogie foucauldienne interdit. Dans le cours de 1979 au Collège de France, *Naissance de la biopolitique*, Foucault n'enquête pas sur le pouvoir comme instance répressive qui viendrait de l'extérieur s'exercer sur des sujets préalablement constitués. Sa méthode consiste à partir des pratiques gouvernementales concrètes en supposant que les universaux – l'État, la société, le sujet – n'existent pas : non pas pour les nier en bloc, mais pour voir comment ils se constituent à même ces pratiques. Ce renversement méthodologique a une conséquence décisive : le pouvoir ne rencontre pas des individus déjà là qu'il réprime ou libère selon les régimes. Il les produit. Et cette production n'est pas homogène à travers l'histoire, elle est liée à des rationalisations spécifiques de l'art de gouverner, qui définissent chaque fois différemment ce qu'est un sujet gouvernable. C'est dans ce cadre que prend tout son sens la thèse biopolitique. Le moment où le pouvoir prend la vie elle-même pour objet – la population, la santé, la productivité, la sexualité – signale un déplacement dans la technologie du gouvernement : il ne s'agit

plus seulement de prélever ou de faire mourir, mais de faire vivre, de gérer, d'optimiser. La biopolitique administre non plus le corps individuel (discipline) mais le corps-espèce, les courbes biologiques et statistiques d'une population. Ce que Foucault ne pouvait qu'esquisser à la fin des années 1970, Deleuze en proposera la suite logique une décennie plus tard, en diagnostiquant le passage des sociétés disciplinaires aux sociétés de contrôle, passage qu'il présente non pas comme une rupture mais comme une mutation dans la rationalité gouvernementale dont Foucault avait déjà reconnu l'imminence²²⁰. Pour les distinguer, voyons les caractères propres des deux modèles de pouvoir.

La société disciplinaire organise son emprise sur les individus en les faisant passer successivement par des milieux d'enfermement distincts (la famille, l'école, la caserne, l'usine, la prison) dont chacun impose ses lois propres et suppose un recommencement à zéro (en entrant à l'école, on n'est plus à la maison). Ces milieux fonctionnent comme des moules. Les individus sont moulés dans des formes fixes, leurs corps répartis dans l'espace, et les gestes ordonnés dans le temps (on mange ainsi et à telle heure, on dors à telle autre). En cela, les sociétés disciplinaires se distinguent fortement de leur prédécesseuse, les sociétés de souveraineté, où les serfs sont taxés sur une partie de leur production par le souverain, mais le pouvoir n'essaye jamais d'organiser la production, chacun se règle comme il veut tant que le quota est rempli. Les sociétés disciplinaires, pour leur part prennent activement en charge tous les aspects de la production, les techniques utilisées, l'habillement, la parole, les pauses, ... Leur langage est analogique : chaque institution reproduit selon ses moyens propres la logique générale de l'enfermement, la prison servant de modèle analogique à toutes. Cette configuration du pouvoir, Deleuze nous dit qu'elle est en crise généralisée à partir de la Seconde Guerre mondiale. Il ne s'agit pas de dire que les institutions disciplinaires ont disparu : elles subsistent, mais comme des formes agonisantes qu'on réforme indéfiniment – « il s'agit seulement de gérer leur agonie et d'occuper les gens, jusqu'à l'installation de nouvelles forces qui frappent à la porte »²²¹ – parce qu'une autre technologie du gouvernement s'installe en leur lieu.

Dans les sociétés de contrôle, les milieux clos cèdent à la modulation continue. La logique n'est plus celle du moule mais celle du « moulage auto-déformant qui changerait continûment, d'un instant à l'autre »²²². On pense ici au paradigme actuel du travail où la contactabilité permanente fait qu'on n'en est jamais vraiment sorti. Le

²²⁰ G. DELEUZE, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », in *Pourparlers*, Paris, Minuit, 1990, p. 240.

²²¹ Ibid., p. 240

²²² Ibid., p. 242.

langage de ce nouveau pouvoir est numérique : il utilise des chiffres comme mot de passe pour garantir des accès, là où le mot d'ordre disciplinaire intégrait ou excluait des corps dans des espaces. Les individus ne sont plus une signature (l'identité disciplinaire) ni un matricule (la position dans la masse) mais des dividiuels (que nous avons déjà abordé) des ensembles de données modulables, des échantillons dans des banques de données, des profils reconfigurables en temps réel. Le pouvoir sous sa modalité de contrôle ne produit plus des individus dont les composantes de subjectivité ne se centrent plus sur lui, mais sont extraites selon des directions différentes, parfois pour être recomposée sous forme de profil de recommandation. Les dividiuels sont toujours plus invités à mobiliser les sémiotiques a-signifiantes du pouvoir, à laisser des likes, à effectuer des transactions par carte bancaire, à donner son attention à un algorithme, à consentir à l'utilisation de leurs données. Tant et si bien qu'en cas de déviance, le contrôle ne s'appesanti pas de contraindre physiquement les dividiuels, il n'a d'ailleurs pas tant besoin de les retrouver tant les marques laissées sont multiples, pour les punir il suffit de moduler un flux d'information qui les concerne. Il n'est plus besoin de milieu d'enfermement. Deleuze prend l'exemple des autoroutes où l'on peut se déplacer à l'infini librement tout en étant parfaitement contrôlé²²³.

« Félix Guattari imaginait une ville où chacun pouvait quitter son appartement, sa rue, son quartier, grâce à sa carte électronique (dividiuelle) qui faisait lever telle ou telle barrière ; mais aussi bien la carte pouvait être recrachée tel jour, ou entre telles heures ; ce qui compte n'est pas la barrière, mais l'ordinateur qui repère la position de chacun, licite ou illicite, et opère une modulation universelle. »²²⁴

Et cela ne concerne pas seulement l'institution pénitentiaire, mais toutes les institutions. Dans une société de contrôle, on n'en fini jamais avec rien : la formation permanente remplace l'école, on continue d'être au travail chez soi, que ce soit par du télétravail ou parce qu'on veut montrer qu'on est un employé modèle aussi dans le reste de notre vie, ...

Il faut insister ici sur ce que ce déplacement implique du côté du désir. Bifo Berardi, dont Hall, Birchall et Woodbridge rappellent l'intuition, avertit contre une lecture naïve de l'héritage deleuzien-guattarien qui ferait du désir une force intrinsèquement positive, opposition spontanée à la domination : « le désir devrait plutôt être conçu comme un champ que comme une force »²²⁵. C'est le champ où se joue les rapports de

²²³ G. DELEUZE, « What is the Creative Act », Vidéo Youtube, 36 : 30, Conférence donnée en 1987, postée par thinkingaloud7189, URL = https://www.youtube.com/watch?v=a_hifamdISs

²²⁴ G. DELEUZE, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », op. cit.

²²⁵ G. HALL, C. BIRCHALL, et P. WOODBRIDGE, « Deleuze's "Postscript on the Societies of Control" », op. cit., p. 42

forces justement, non que le désir soit pris en opposition au pouvoir dans les rapports de force. Le champ du désir est traversé de flux contradictoires, idéologiques et économiques, et où certains agencements s'y formant peuvent être parfaitement compatibles avec le néolibéralisme. Ce point est décisif pour la question médiatique qui nous occupe. Si le désir est un champ, alors il n'y a pas de résistance médiatique qui soit garantie par sa seule existence : le post-média n'est pas libérateur par nature. Et c'est précisément ce que la société de contrôle aura compris avant ses critiques.

Notons au passage que Guattari de son côté se réserve de penser un passage total d'un type de société à l'autre tel que Deleuze et Foucault se le proposent, mais il s'agit plutôt de penser une coexistence.

« Je crois qu'il ne faut pas opposer les sociétés de souveraineté, de discipline, de contrôle et j'ajouterais d'intégration, à la perspective du capitalisme. En réalité, ces différentes options coexistent toujours. Je ne ferais pas pour ma part, une généalogie aussi tranchée, de type foucauldien. Ce sont des composantes de subjectivation, qui coexistent les unes avec les autres. Ce qui s'affirme, en revanche, de plus en plus, à côté de la société de contrôle, c'est la société d'intégration, d'intégration subjective, dans et par laquelle le sujet est modélisé pour fonctionner comme un robot social. Il n'est même plus besoin de le surveiller, ni de le contrôler »²²⁶.

Il nous semble que Guattari rejette un peu trop rapidement les propositions de Deleuze dans la mesure où l'intégration fait partie du cadre d'analyse du contrôle, c'est une modalité du désir, du pouvoir, il est en tant que tel toujours intégré. Certes il y a des mots de passe mais leur efficience n'est pas toujours de l'ordre de la répression (bloquer l'accès), le pouvoir à une dimension productive, et génère des accès en même temps que des mots de passe.

II. Un régime de pouvoir pour deux régimes de médiation : L'algorithme

La question que pose l'avènement des plateformes algorithmiques et d'un mode de subjectivation individuel est donc celle-ci : ont-elles réalisé le programme post-médiatique dont parlait Guattari (sortie du régime signifiant, fin de la verticalité émetteur-récepteur, la multiplication des points d'énonciation, etc) ou en ont-elles uniquement adopté la forme extérieure pour accomplir, sur un mode plus efficace, la même fonction disciplinaire que les mass-médias ? Pour y répondre, il faut d'abord préciser en quoi les mass-médias étaient déjà un instrument de contrôle, puis examiner par quel mécanisme les plateformes numériques en constituent le prolongement retourné.

²²⁶ F. GUATTARI, *QE*, p. 306.

Le pouvoir des mass-médias n'a jamais résidé principalement dans le contenu qu'ils diffusaient (dans telle ou telle signification dominante qu'ils auraient imposée). Il résidait dans la forme sémiotique qu'ils mettaient en circulation : la répétition indéfinie d'une articulation bi-univoque entre contenu et expression, ce que Guattari nomme l'effet de signification. En saturant l'espace perceptif d'un flux continu de représentations cohérentes, de visagités standardisées, de ritournelles répétitives, les mass-médias épuisaient la capacité des sujets à produire des connexions sémiotiques inédites. Ils reterritoriaisaient en permanence des intensités qui auraient pu s'orienter ailleurs. La neutralisation des intensités sur le champ du désir ne se fait pas par répression mais par capture dans une résonance à vide.

Or c'est là que le diagnostic de Deleuze sur les sociétés de contrôle vient compléter celui de Guattari sur les mass-médias : si les secondes opèrent par la signification imposée, les premières opèrent par la modulation continue et cette modulation ne requiert plus de signification du tout. On pourrait donc penser que les sociétés de contrôle sont le plus à même de développer du post-mass-média.

C'est précisément l'argument que Rouvroy et Berns développent sous le concept de gouvernementalité algorithmique. Ce qu'ils nomment ainsi est

« un certain type de rationalité (a)normative ou (a)politique reposant sur la récolte, l'agrégation et l'analyse automatisée de données en quantité massive de manière à modéliser, anticiper et affecter par avance les comportements possibles »²²⁷

Ce dispositif se décompose en trois temps qui se confondent dans la pratique :

- 1) la dataveillance : récolte continue de traces infra-individuelles brutes, anodines, semblant parfaitement objectives parce que déliées de toute intentionnalité ;
- 2) le datamining : traitement automatisé sans hypothèse préalable qui fait émerger des corrélations directement du réel numérisé ;
- 3) enfin l'action sur les comportements via des profils supra-individuels attribués automatiquement, sans jamais en appeler au sujet réflexif.

La conséquence philosophique centrale est que ce dispositif contourne et évite les sujets. À travers un tel dispositif, aucune subjectivation n'est produite : elle ne convoque pas l'individu à rendre compte de lui-même, ne l'affronte pas à une norme extérieure qu'il pourrait contester. Elle opère sur son double statistique, une agrégation de corrélations qui tient lieu de personne, un profil et agit directement sur son environnement (le contenu qui lui est recommandé) pour rendre sa désobéissance ou

²²⁷ A. ROUVROY et T. BERNES, « Gouvernamentalités algorithmiques et perspectives d'émancipation », *Réseaux* No 177, n° 1 (2013), p. 173.

sa marginalité toujours plus improbables. Rouvroy et Berns le formulent avec précision : « le champ d'action de ce "pouvoir" n'est pas situé dans le présent, mais dans l'avenir. Cette forme de gouvernement porte essentiellement sur ce qui pourrait advenir »²²⁸.

C'est ici que la connexion avec les sémiotiques a-signifiantes de Guattari devient déterminante, et c'est Lazzarato qui en formule le lien le plus net : si les sémiotiques signifiantes ont une fonction d'aliénation subjective, d'assujettissement social, les sémiotiques a-signifiantes ont quant à elles une fonction d'asservissement machinique. Elles opèrent une synchronisation et une modulation des composantes pré-individuelles et pré-verbales de la subjectivité, en faisant fonctionner les affects, les perceptions, les émotions comme des pièces, des composantes, des éléments d'une machine²²⁹. Les plateformes numériques ne fonctionnent plus principalement comme des émetteurs de signification. Elles fonctionnent comme des machines a-signifiantes au sens technique du terme : leurs algorithmes de recommandation opèrent directement sur le réel, les comportements et les désirs sans jamais produire de signification au sens traditionnel. Un signal de clic, un temps de visionnage, une hésitation sur un prix ne veulent rien dire : ils déclenchent.

Rouvroy et Berns prennent l'exemple du prix d'un billet d'avion qui augmente en trente minutes parce qu'un profil de « voyageur captif » a été détecté. Ceci illustre parfaitement la structure de l'asservissement machinique : il ne s'agit pas de convaincre, ni de mentir, ni même de séduire au sens d'une rhétorique. Il s'agit de produire un passage à l'acte sans formation ni formulation de désir, en court-circuitant la réflexivité individuelle par un stimulus d'alerte – la hausse de prix – qui déclenche une réponse réflexe. Le « gouvernement algorithmique paraît de ce fait signer l'aboutissement d'un processus de dissipation des conditions spatiales, temporelles et langagières de la subjectivation »²³⁰. Ce qu'il gouverne, c'est l'environnement, non le sujet, mais gouverner l'environnement suffit à gouverner le comportement.

Les plateformes numériques contemporaines semblent bien constituer des post-médias elles ne véhiculent plus principalement un mode de subjectivation signifiant standardisé, formant des individus. Elles modulent directement les flux pré-individuels. En ce sens elles ont formellement accompli le dépassement de la médiation signifiante que le thème post-médiatique appelait de ses vœux. Mais elles l'ont accompli au profit du contrôle, non de l'émancipation. La multiplication des contenus, des émetteurs, du *user-generated content* – tous ces phénomènes que

²²⁸ Ibid., p. 182.

²²⁹ Ibid., p. 178-179.

²³⁰ Ibid., p. 177.

certain commentateurs se sont empressés d'identifier à la préfiguration guattarienne d'Internet²³¹ – reste entièrement délimitée par les coordonnées de la plateforme elle-même, qui fonctionne non pas comme un espace d'énonciation ouvert mais comme un déformateur universel au sens deleuzien : une modulation continue qui autorise ou rejette les accès, qui amplifie certains flux et étouffe d'autres, qui fait circuler non pas des significations mais des profils, non pas des sujets mais des dividuals. C'est en ce sens que Rouvroy et Berns voient un effondrement de la subjectivité, ce n'est pas qu'elle s'émancipe de la signification, c'est qu'elle ne se fait plus du tout²³², et nous pouvons rapprocher cette idée de celle d'une déterritorialisation positive qui ne recompose plus rien faute de tomber dans un trou noir.

Genosko, lisant Guattari à la lumière de Bifo, l'avait anticipé : dans le capitalisme mondial intégré, le capital est un opérateur sémiotique qui s'empare des individus de l'intérieur, et son stade contemporain – le sémiocapital – se caractérise précisément par la prépondérance de structures produisant des signes, de la syntaxe et de la subjectivité plutôt que des biens²³³. Les plateformes sont l'infrastructure de cette production. Elles ne diffusent pas un message : elles fabriquent les conditions dans lesquelles les désirs peuvent se former en s'assurant que ces conditions correspondent à ce qui est déjà probable d'après les corrélations passées. Ce faisant elles réalisent ce que Rouvroy et Berns nomment l'évitement de la *disparation* : l'hétérogénéité des ordres de grandeur qui, pour Simondon, est la condition de toute individuation. Un système (la recommandation) qui accapare le possible en l'organisant d'après le probable ne laisse plus de place à l'événement. Et c'est précisément cela qu'étouffe la gouvernementalité algorithmique, dont le propre est de traiter toute irrégularité non comme un événement à interpréter mais comme une donnée à réintégrer dans le modèle pour l'affiner.

La question que ces développements posent *in fine* pour la pensée des post-médias n'est donc plus : comment sortir du régime signifiant des mass-médias ? Cette sortie a eu lieu. Elle est : comment distinguer entre deux régimes d'a-signifiante, l'un qui opère comme asservissement machinique en modulant les dividuals, l'autre qui opère comme machine abstraite au sens que Guattari lui donnait (fonctionnement catalytique, connexions inédites, déterritorialisation conjointe du contenu et de l'expression ouvrant à des agencements libérateurs) ? La différence n'est pas dans la forme

²³¹ La question de savoir si le post-média guattarien préfigurait Internet est soulevée notamment par Genosko. Voir G. GENOSKO, « Félix Guattari in the Age of Semiocapitalism », *Deleuze Studies*, vol. 6, n° 2, 2012, p. 149-169.

²³² « Le moment de réflexivité, de critique, de récalcitrance, nécessaire pour qu'il y ait subjectivation semble sans cesse se compliquer ou être postposé ». Gouvernementalités algorithmique p. 174. Nous voulons cependant porter l'attention sur le fait qu'il pourrait bien s'agir d'un préjugé rationaliste concernant la constitution subjective de faire de la réflexivité une condition nécessaire.

²³³ G. GENOSKO, « Félix Guattari in the Age of Semiocapitalism », op.cit., p. 151

technique : un algorithme de recommandation et une radio libre mobilisent tous deux des sémiotiques a-signifiantes. Elle est dans la structure du dispositif, dans la configuration des rapports entre les points d'énonciation, dans la question de savoir si le dispositif conserve ou supprime la possibilité du raté, de ce qui n'était pas prévu et qui, précisément parce qu'il n'était pas prévu, inaugure quelque chose de nouveau. On se rappelle à cet égard les considérations de Guattari sur la finitude comme condition d'un agencement ouvert. Que le post-média soit un acquis des sociétés de contrôle signifie donc que le critère pertinent pour le penser ne peut plus être sémiotique seulement. Nous avons maintenant fait assez de chemin pour comprendre que :

« Là est le cœur de toutes praxis écologiques : les ruptures a-signifiantes, les catalyseurs existentiels sont à portée de main, mais en l'absence d'Agencement d'énonciation, qui leur donne un support expressif, ils restent passifs et menacent de perdre leur consistance (c'est de ce côté qu'il conviendra de chercher les racines de l'angoisse, de la culpabilité et d'une façon générale de toutes les réitérations psychopathologiques). Dans le cas de figure des Agencements processuels, la rupture expressive a-signifiante appelle une répétition créatrice forgeant des objets incorporels, des Machines abstraites et des Univers de valeur s'imposant comme ayant toujours été « déjà là », bien que totalement tributaires de l'événement existentiel qui les met à jour. Par ailleurs, ces segments catalytiques existentiels peuvent continuer d'être porteurs de dénotation et de signification. D'où l'ambiguïté, par exemple, d'un texte poétique qui, à la fois, peut transmettre un message, dénoter un référent tout en fonctionnant essentiellement sur des redondances d'expression et de contenu. Proust a parfaitement analysé le fonctionnement de ces ritournelles existentielles comme foyer catalytique de subjectivation (la « petite phrase » de Vinteuil, le mouvement des clochers de Martinville, la saveur de la madeleine, etc.). Ce qu'il convient de souligner ici, c'est que ce travail de repérage des ritournelles existentielles ne concerne pas que la littérature et les arts. On retrouve également à l'œuvre cette éco-logique dans la vie quotidienne, aux divers étagements de la vie sociale et, plus généralement, à chaque fois que se trouve en question la constitution d'un Territoire existentiel. Ajoutons que ces Territoires peuvent être aussi déterritorialisés qu'on peut l'imaginer (ils peuvent s'incarner dans la Jérusalem céleste, dans une problématique relative au bien et au mal, un engagement éthico-politique, etc.). Le seul point commun qui existe entre ces divers traits existentiels est de soutenir la production d'existants singuliers ou de resingulariser des ensembles sérialisés. »²³⁴

²³⁴ F. GUATTARI, *3É*, p 36-38.

Conclusion : des Agencements post-médiatique

Au terme de ce parcours, il revient à présent de reprendre nos pas, non pour les recompter mécaniquement, mais pour mesurer le déplacement qu'ils ont opéré dans la formulation même de l'hypothèse de départ. Nous étions partis de l'idée qu'une transition vers une ère post-mass-média pouvait être pensée comme la prise en charge collective d'une déterritorialisation rongant les facultés humaines depuis l'essor des machinismes communicationnels et informatiques. La question qui nous occupait n'était pas de savoir si cette transition aurait lieu mais à quelles conditions, dans quelles formes sémiotiques, à travers quelles productions subjectives, et selon quelles configurations politiques un tel passage pourrait s'opérer sans se retourner sur lui-même. Le mémoire que nous achevons constitue, on l'aura compris, un examen patient de cette question, étalé selon trois sections qui se sont employées à éclairer le thème depuis trois angles distincts – sémiotique, subjectif, politique – sans jamais les dissocier pleinement.

Il faut commencer par dire que les conclusions auxquelles nos chapitres successifs ont abouti ne forment pas une suite homogène. Elles se déplacent, et ce déplacement est lui-même significatif. Le premier chapitre, consacré à la déterritorialisation de l'habitat, posait que le post-média ne pouvait être pensé en dehors d'une articulation entre les processus de déterritorialisation et les compulsions de reterritorialisation auxquelles ils donnent lieu ; articulation que Guattari désigne comme l'aggravation contemporaine d'un antagonisme propre à toute mutation anthropologique majeure. Cette conclusion, qui ouvrait la voie à toutes les suivantes, avait le mérite de poser le post-média non comme un horizon utopique mais comme un site où se joue la capacité d'une subjectivité collective à faire face à sa propre mutation.

Le deuxième chapitre concluait, pour sa part, que le post-média ne se laisse pas saisir comme la promotion de nouveaux canaux d'expression, mais plutôt comme la constitution d'agencements collectifs « capables de [gérer les médias] dans une voie de resingularisation »²³⁵. Ce déplacement – du contenu au régime de fonctionnement – est l'un des plus décisifs du mémoire, et c'est lui qui rend impossible toute lecture du thème comme préfiguration enchantée d'Internet. Le troisième chapitre, en descendant dans le détail sémiotique, complique encore cette conclusion : il montre que la sortie du régime signifiant des mass-médias est techniquement réalisable par des sémiotiques a-signifiantes, mais que ces sémiotiques ne sont pas en elles-mêmes libératrices. C'est là un premier paradoxe que les chapitres suivants ne cessent de retravailler.

²³⁵ F. GUATTARI, *3É*, p. 61

La deuxième section déplace l'accent. Le chapitre quatre, en reprenant Lazzarato, démontre que la subjectivité n'est pas le réceptacle des effets médiatiques mais leur produit, et que la machine médiatique capitaliste opère selon deux régimes superposés – assujettissement social et asservissement machinique – dont la combinaison fait précisément la force du « cynisme bi-face »²³⁶ que Lazzarato identifie comme le mode contemporain de la capture. Le chapitre cinq, à la recherche toujours d'un mode non discursif de communication, se concentre sur l'affect et montre que la question post-médiatique est aussi une question esthétique : c'est dans la temporalisation, dans la proximité, dans le partage qu'un agencement peut ou non produire une nouvelle douceur, une nouvelle tendresse (étant entendu, avec Genosko, que l'affect peut tout aussi bien soutenir la singularisation que mener au trou noir subjectif). Le chapitre six, enfin, ramène la question au registre proprement politique en montrant que le dissensus, et non le consensus, est la condition d'une subjectivation collective non standardisée, et que la transversalité est le nom guattarien de cette condition.

On voit ici se produire un premier déplacement notable. Là où la première section identifiait un problème sémiotique – comment sortir du régime signifiant ? –, la deuxième le reformule en problème de production subjective : comment ne pas reproduire l'assujettissement-asservissement dans le geste même de sortie ? Les deux formulations ne sont pas contradictoires, mais elles ne portent pas l'accent au même endroit, et il importe de le souligner : la première laisserait croire que la critique sémiotique a une efficacité par elle-même, la seconde rappelle qu'aucun régime sémiotique n'est libérateur indépendamment de l'agencement qui le mobilise.

La troisième section opère un nouveau déplacement, peut-être plus brutal encore. En se confrontant aux pratiques effectives – Radio Alice, Radio Tomate, Minitel, mais aussi les radios pirates londoniennes ou le microphone humain d'Occupy Wall Street –, le chapitre sept met en évidence que le post-média n'a jamais cessé d'avoir lieu, à condition de chercher au bon endroit : non dans les grandes plateformes mais dans des configurations toujours partielles, précaires, sous menace de récupération ou d'effondrement. Le chapitre huit, en élargissant aux Tactical Media, ajoute à cette conclusion une dimension critique : la mobilité radicale, le refus du lieu propre, peuvent constituer des ressources tactiques précieuses mais détonnent avec les rapports de durée qu'un agencement collectif doit pouvoir construire pour devenir véritablement post-médiatique. Le chapitre neuf, enfin, en confrontant le thème aux sociétés de contrôle, opère le déplacement le plus radical : il montre que les plateformes algorithmiques contemporaines réalisent formellement le programme

²³⁶ M. LAZZARATO, *SM*, p. 13.

post-médiatique – dépassement de la médiation signifiante, court-circuit de la verticalité émetteur-récepteur – mais l'accomplissent au service du contrôle. C'est ce déplacement qui oblige finalement à renoncer à un critère purement sémiotique pour penser le post-média : ce critère doit désormais être celui de la structure du dispositif lui-même, et de sa capacité à préserver – ou non – la possibilité de l'événement.

* * *

Il nous faut maintenant signaler avec franchise les limites de ce parcours. Nous avons porté au cours du projet l'idée qu'on pourrait identifier dans l'histoire des médias un *régime de médiation* spécifiquement mass-médiatique, distinct d'un régime post-médiatique qui lui succéderait. Cette hypothèse, séduisante par sa symétrie avec les régimes de signes guattariens et les régimes de pouvoirs foucaldiens, ne tient pas. Le post-média n'est pas l'autre régime du média, parce que le mot « média » lui-même implique déjà l'idée d'une médiation, c'est-à-dire d'un dispositif qui sépare la production d'expression de sa réception en faisant transiter l'une vers l'autre par un canal codé. Or le post-média, dans la formulation guattarienne, n'est pas un autre canal, ni un autre mode d'inscription-décodage : il est la suspension active de cette logique elle-même. Il est post-média *au niveau de sa constitution sémiotique*, non seulement au niveau de ses effets politiques. Il n'élève rien à la représentation ; il fait participer directement, sans cette élévation. À cet égard, l'hypothèse d'un « régime de médiation » comme cadre pour penser le post-média tombe à l'eau : on ne sort pas d'un régime par un autre régime de même type, on en sort en suspendant la fonction qui le constituait.

Cette limite emporte avec elle une seconde réserve, celle de la périodisation. Nous avons commencé en traitant le post-média comme une ère possible – l'ère post-mass-média –, et la suite du travail nous a contraint à nuancer fortement cette formulation. Guattari lui-même refusait, on l'a vu, la rigidité foucaldienne d'une succession de régimes : « il ne faut pas opposer les sociétés de souveraineté, de discipline, de contrôle [...]. En réalité, ces différentes options coexistent toujours »²³⁷. De la même manière, post-mass-média et mass-média coexistent, et c'est leur entrelacement qui constitue le terrain réel sur lequel la question doit être posée. L'ère post-média n'est pas devant nous comme une époque promise ; elle est déjà partiellement là, partout où des

²³⁷ F. GUATTARI, *QE*, p. 306.

agencements fonctionnent autrement, mais elle ne se totalise jamais en un état historique acquis.

D'autres réserves et retours critiques mineurs doivent être formulées. La première concerne notre choix de privilégier les écrits personnels de Guattari plutôt que ceux écrits avec Deleuze : justifié dans l'introduction par la situation francophone du champ, ce choix a pour contrepartie que certaines formulations qui auraient gagné en précision dans le vocabulaire de *Mille plateaux* sont restées plus indéterminées dans nos analyses. La seconde concerne notre lecture des Tactical Media, abordée en complément du corpus guattarien qui n'a pas pu bénéficier d'un travail d'archive aussi systématique. La troisième, plus profonde, concerne la question des sémiotiques a-signifiantes : nous avons pu en dégager le fonctionnement formel et l'ambiguïté politique, mais nous n'avons pas pu trancher en toute rigueur sur ce qui sépare structurellement, dans un dispositif technique donné, un agencement émancipateur d'un dispositif de contrôle.

* * *

Si nous avons appris quelque chose, c'est que la définition d'un *agencement d'énonciation post-médiatique* ne peut pas être strictement sémiotique. Elle doit articuler quatre composantes que les chapitres successifs ont permis d'identifier. Premièrement, un tel agencement mobilise des sémiotiques hétérogènes – signifiantes et a-signifiantes – sans privilégier *a priori* l'un ou l'autre régime, parce qu'il sait depuis le chapitre trois et le chapitre neuf qu'aucun régime sémiotique n'est libérateur en lui-même. Deuxièmement, il opère selon une double articulation propre à tout agencement et découverte en deuxième section : « agencement machinique de corps, d'actions et de passions » d'un côté, « agencement collectif d'énonciation, d'actes et d'énoncés » de l'autre, le tout pris dans un mouvement vertical de déterritorialisations et de reterritorialisations²³⁸. Troisièmement, il s'écarte explicitement de la subjectivité communicationnelle – celle qui suppose un émetteur, un récepteur, un canal, un code commun – pour faire entendre une « subjectivité d'agencement collectif d'énonciation » dont la consistance se mesure à sa capacité de résonner dans plusieurs paradigmes sans se subsumer dans aucun. Quatrièmement, et c'est peut-être le critère décisif, il conserve dans sa structure même la possibilité du raté, de l'imprévu, de la rupture créatrice – la place de l'événement, dirions-nous, en prolongeant Rouvroy et Berns.

²³⁸ M. DE LANDA, « Agencements versus totalités », *Multitudes*, n° 39, 2009, citant *Mille plateaux*, p. 112.

Nous pouvons enfin proposer une formulation synthétique : *un agencement d'énonciation post-médiatique est un agencement collectif dont la consistance est suffisante pour porter expressivement les ruptures a-signifiantes qui le traversent, pour les ouvrir à une « répétition créatrice forgeant des objets incorporels, des Machines abstraites et des Univers de valeur »²³⁹, sans exiger pour autant qu'elles s'élèvent à la représentation.*

Cette définition appelle à formuler ce qui nous semble être l'enjeu *final* du mémoire, et que nous n'avions pas pu poser à son commencement : repérer les agencements dont la rupture créatrice est capable de catalyse existentielle. Plusieurs pistes peuvent être indiquées. La première consiste à porter l'attention non sur les contenus diffusés mais sur les ritournelles²⁴⁰ qui scandent l'agencement, sa façon de battre le temps, ses séquences réitératives, ses « petites phrases » au sens de Vinteuil, dont Guattari fait le foyer même de la subjectivation existentielle. Une seconde piste consiste à examiner la finitude de l'agencement : un agencement clos sur lui-même, totalisant, ne sera jamais catalytique ; seul un agencement qui assume sa finitude, qui se sait précaire, qui chaque jour gagne sa victoire sur la dissolution, est susceptible de porter une rupture créatrice. Une troisième piste, enfin, consiste à observer la place du dissensus dans l'agencement : non comme cacophonie démocratique, mais comme polyphonie performative, où les voix ne sont pas opinions concurrentes mais perspectives constituantes. Là où ces trois conditions sont réunies – ritournelle existentielle, finitude assumée, dissensus performatif – la rupture a-signifiante n'est plus une menace mais une chance, et le post-média advient comme catalyse de subjectivation collective.

Pour terminer, nous aimerions proposer à titre de continuations, des questions qui resteront sans réponses.

La première question est celle des *critères discriminants*. Si la différence entre asservissement et catalyse ne réside ni dans la forme technique du dispositif ni dans le régime sémiotique seul, mais dans la *structure* de l'agencement et dans sa capacité à préserver la place de l'événement, alors par quels moyens, dans une situation donnée, peut-on diagnostiquer la différence ? Qu'est-ce qui distingue concrètement – et non plus théoriquement – une plateforme algorithmique d'un réseau autopoïétique ? Cette question, qui n'aurait pas pu être posée tant que le critère semblait pouvoir être

²³⁹ F. GUATTARI, *3É*, p. 36.

²⁴⁰ Le rôle des ritournelles dans la pensée de Guattari mériterait un travail complet à ce sujet seul. Elles ne peuvent être évoquées ici que comme illustration.

sémiotique, ouvre sur un programme de recherche pragmatique que nous n'avons fait qu'effleurer. Elle appelle à la forge d'outils de mesure.

La seconde, la plus profonde, est celle de la *subjectivité d'une époque qui ne se subjective plus*. Si Rouvroy et Berns ont raison, et si le gouvernement algorithmique évite la subjectivation en agissant directement sur l'environnement, alors la question du post-média se redouble d'une question préalable : que faire quand la condition même d'une subjectivation collective – un moment de réflexivité, de récalcitrance, de prise en charge – est rendue elle-même improbable par l'organisation du milieu ? Cette question, qui n'aurait pas pu être posée sans la confrontation finale aux sociétés de contrôle, est sans doute celle dont l'horizon dépasse de loin ce mémoire et appelle un autre travail.

Nous voudrions, pour finir, formuler une dernière intuition. Il nous semble que toutes ces questions convergent vers un déplacement plus fondamental encore que ceux que nous avons signalés : le passage *d'une pensée des médias à une pensée des milieux*. Ce déplacement, qui affleure dans la notion d'« écologie du virtuel » que Guattari place au cœur de *Chaosmose*, et que nous n'avons fait qu'apercevoir, indique peut-être la direction d'un travail à venir. Penser non plus des médias comme dispositifs séparés à critiquer ou à transformer, mais des milieux comme tissus de coexistence où des agencements hétérogènes se constituent mutuellement et se catalysent les uns les autres. Le post-média serait alors moins une catégorie médiologique qu'une catégorie écologique au sens guattarien, c'est-à-dire éthico-politique en même temps qu'esthétique et sémiotique.

Il faut cependant savoir s'arrêter. Si nous avons été fidèles à notre auteur sur un point, c'est sur la conscience que nul travail ne se totalise et qu'il revient à chaque agencement d'énonciation – le présent mémoire compris – d'assumer sa finitude pour rester ouvert à son altérité. Nous laisserons donc à Guattari le dernier mot, dans une formule qui dit aussi bien ce que nous avons cherché que ce que nous avons manqué de cerner :

« Là est le cœur de toutes praxis écologiques : les ruptures a-signifiantes, les catalyseurs existentiels sont à portée de main, mais en l'absence d'Agencement d'énonciation, qui leur donne un support expressif, ils restent passifs et menacent de perdre leur consistance. »²⁴¹

À portée de main : tout le travail commence là.

²⁴¹ F. GUATTARI, *3É*, p. 37

Bibliographie (3 pages)

Bibliographie primaire

- GUATTARI, Félix. *Cartographies schizoanalytiques*. Collection L'Espace critique. Paris : Galilée, 1989.
- GUATTARI, Félix. *Chaosmose*. Collection L'Espace critique. Paris : Galilée, 1992.
- GUATTARI, Félix. *Écrits pour l'Anti-Œdipe*. Collection Lignes. Paris : Lignes & Manifestes, 2004.
- GUATTARI, Félix. *L'inconscient machinique : essais de schizo-analyse*. Collection Encres. Fontenay-sous-Bois : Recherches, 1979.
- GUATTARI, Félix. *La révolution moléculaire*. Collection Encres. Fontenay-sous-Bois : Recherches, 1977.
- GUATTARI, Félix. *Les années d'hiver, 1980-1985*. Paris : Bernard Barrault, 1986.
- GUATTARI, Félix. *Les trois écologies*. Collection L'Espace critique. Paris : Galilée, 1989.
- GUATTARI, Félix. *Psychanalyse et transversalité : essais d'analyse institutionnelle*. Préface de Gilles Deleuze. Collection (Re)découverte. Paris : La Découverte, 2003.
- GUATTARI, Félix. *Qu'est-ce que l'écologie ?* Édité par Stéphane Nadaud. Collection Lignes poche. Paris : Lignes / IMEC, 2018.
- GUATTARI, Félix, et Sylvère Lotringer. *Soft Subversions: Texts and Interviews 1977–1985*. Semiotext(e) Foreign Agents Series. Los Angeles : Semiotext(e), 2009.

Bibliographie secondaire

- ALLIEZ, Éric, et Andrew, GOFFEY, éd. *The Guattari Effect*. London : Continuum, 2011.
- ALOMBERT, Anne. *Schizophrénie numérique : la crise de l'esprit à l'ère des nouvelles technologies*. Paris : Allia, 2023.
- APPRICH, Clemens, éd. *Provocative Alloys: A Post-Media Anthology*. PML Books. London : Mute Publishing, 2013.
- BERARDI, Franco. *Félix Guattari: Thought, Friendship, and Visionary Cartography*. Édité et traduit par Giuseppina Mecchia et Charles J. Stivale. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2008.
<https://doi.org/10.1057/9780230584488>.
- BERRESSEM, Hanjo. *Félix Guattari's Schizoanalytic Ecology*. Edinburgh : Edinburgh University Press, 2020.
- BOUNDAS, Constantin V., éd. *Schizoanalysis and Ecosophy: Reading Deleuze and Guattari*. Bloomsbury Studies in Continental Philosophy. London : Bloomsbury Academic, 2018.

- BRADLEY, Joff P. N., Alex, TAEK-GWANG LEE et MANOJ N. Y., éd. *Deleuze, Guattari and the Schizoanalysis of Postmedia*. Schizoanalytic Applications. London : Bloomsbury Academic, 2023.
- BROUWER, Joke, Carla HOEKENDIJK, et V2_Organisatie, éd. *Technomorphica*. Rotterdam : V2_Organisatie, 1997.
- BRUNNER, Christoph, Roberto NIGRO, et Gerald RAUNIG. « Post-Media Activism, Social Ecology and Eco-Art ». *Third Text* 27, no 1 (2013) : 10-16. <https://doi.org/10.1080/09528822.2013.752200>.
- CASTRO, Eduardo Viveiros de. *Métaphysiques cannibales : lignes d'anthropologie post-structurale*. Traduit par Oiara Bonilla. Collection Métaphysiques. Paris : Presses universitaires de France, 2009.
- CERTEAU, Michel de. *Arts de faire*. Nouvelle éd. établie par Luce Giard. Vol. 1 de *L'invention du quotidien*. Paris : Gallimard, 2010.
- Critical Art Ensemble. *Digital Resistance: Explorations in Tactical Media*. New York : Autonomedia, 2001.
- DAS, Saswat S., et Ananya Roy PRATIHAR, éd. *Deleuze, Guattari and the Schizoanalysis of the Global Pandemic: Revolutionary Praxis and Neoliberal Crisis*. Schizoanalytic Applications. London : Bloomsbury Academic, 2023.
- DELANDA, Manuel. « Agencements versus totalités ». *Multitudes* n° 39, no 4 (2010) : 137-44. <https://doi.org/10.3917/mult.039.0137>.
- DELANDA, Manuel. *Intensive Science and Virtual Philosophy*. Transversals. Reprint. London : Continuum, 2011.
- DELEUZE, Gilles, et Félix GUATTARI. *Kafka : pour une littérature mineure*. Collection Critique. Paris : Les Éditions de Minuit, 1975.
- DELEUZE, Gilles, et Félix GUATTARI. *Mille plateaux*. Capitalisme et schizophrénie 2. Collection Critique. Paris : Les Éditions de Minuit, 1980.
- DELEUZE, Gilles. *Sur l'appareil d'État et la machine de guerre : cours novembre 1979-mars 1980*. Édité par David Lapoujade. Collection Paradoxe. Paris : Les Éditions de Minuit, 2025.
- DELEUZE, Gilles. *Pourparlers, 1972-1990*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1990.
- DOMINGUEZ, Ricardo. « Electronic Civil Disobedience Post-9/11 : Forget Cyber-Terrorism and Swarm the Future Now! » *Third Text* 22, no 5 (2008) : 661-70. <https://doi.org/10.1080/09528820802442454>.
- DOSSE, François. *Gilles Deleuze et Félix Guattari : biographie croisée*. Collection La Découverte-poche. Paris : La Découverte, 2009.
- ELLIOTT, Paul. *Guattari Reframed: Interpreting Key Thinkers for the Arts*. Contemporary Thinkers Reframed Series. London : I.B. Tauris, 2012.
- FORKERT, Kirsten. « Tactical Media and Art Institutions : Some Questions ». *Third Text* 22, no 5 (2008) : 589-98. <https://doi.org/10.1080/09528820802440425>.
- FOUCAULT, Michel. *Histoire de la sexualité*. Vol. 1, *La volonté de savoir*. Collection Tel 248. Paris : Gallimard, 2014.
- FOUCAULT, Michel. *Naissance de la biopolitique : cours au Collège de France, 1978-1979*. Édité par Michel Senellart, François Ewald, et Alessandro Fontana. Collection Hautes études. Paris : Gallimard / Seuil, 2004.

- FREUD, Sigmund. *Cinq psychanalyses : Dora, Le petit Hans, L'homme aux rats, Le président Schreber, L'homme aux Loups*. Traduit par Olivier Mannoni. Préface de Cedric Cohen-Skalli. Collection 10/18, 1037. Paris : CPI, 2017.
- FULLER, Matthew. *Media Ecologies: Materialist Energies in Art and Technoculture*. Leonardo. Cambridge, MA : MIT Press, 2005.
- GARCÍA, David, et Geert LOVINK. « The ABC of Tactical Media ». *Nettime* (mailing list), 16 mai 1997. <http://www.nettime.org/Lists-Archives/nettime-l-9705/msg00096.html>.
- GENOSKO, Gary. « Banco sur Félix : signes partiels a-signifiants et technologie de l'information ». *Multitudes* n° 34, no 3 (2008) : 63-73. <https://doi.org/10.3917/mult.034.0063>.
- GENOSKO, Gary. *Critical Semiotics: Theory, from Information to Affect*. Bloomsbury Advances in Semiotics. London : Bloomsbury Academic, 2016.
- GENOSKO, Gary, éd. *Félix Guattari: A Critical Introduction*. Modern European Thinkers. London : Pluto Press, 2009.
- GENOSKO, Gary. *Félix Guattari: An Aberrant Introduction*. Transversals. London : Continuum, 2002.
- GENOSKO, Gary. *Félix Guattari in the Age of Semiocapitalism*. Edinburgh : Edinburgh University Press, 2012.
- GENOSKO, Gary. *The Reinvention of Social Practices: Essays on Félix Guattari*. London : Rowman & Littlefield International, 2018.
- GLAZIER, Jacob W. *Arts of Subjectivity: A New Animism for the Post-Media Era*. London : Bloomsbury Academic, 2020.
- GLOWCZEWSKI, Barbara. « Guattari et l'anthropologie : aborigènes et territoires existentiels ». *Multitudes* n° 34, no 3 (2008) : 84-94. <https://doi.org/10.3917/mult.034.0084>.
- GLOWCZEWSKI, Barbara. *Les rêveurs du désert : peuple warlpiri d'Australie. Essai*. Collection Babel 217. Arles : Actes Sud, 1996.
- GLOWCZEWSKI, Barbara. « Soulèvements écosophiques ». *Chimères* n° 102, no 1 (2023) : 171-84. <https://doi.org/10.3917/chime.102.0171>.
- GODDARD, Michael. « Opening up the Black Boxes : Media Archaeology, "Anarchaeology" and Media Materiality ». *New Media & Society* 17, no 11 (2015) : 1761-76. <https://doi.org/10.1177/1461444814532193>.
- GUATTARI, Félix. *The Guattari Reader*. Édité par Gary GENOSKO. Blackwell Readers. Oxford : Blackwell Publishers, 1996.
- HETRICK, Jay. « The Art of Japanese Postmedia ». *Parallax* 31, no 1 (2025) : 1-23. <https://doi.org/10.1080/13534645.2025.2569913>.
- HJELMSLEV, Louis. *Prolégomènes à une théorie du langage*. Traduit par Una Canger et Annick Wewer. Nouvelle éd. Collection Arguments. Paris : Les Éditions de Minuit, 1984.
- HOLLAND, Eugene W. *Deleuze and Guattari's Anti-Oedipus: Introduction to Schizoanalysis*. London : Routledge, 1999.
- HOLMES, Brian. « Swarmachine : Activist Media Tomorrow ». *Third Text* 22, no 5 (2008) : 525-34. <https://doi.org/10.1080/09528820802440003>.
- HÖRL, Erich, et James Edward BURTON, éd. *General Ecology: The New Ecological Paradigm*. London : Bloomsbury Academic, 2017.

- KURCZYNSKI, Karen. « Leveraging Situationism ? » *Third Text* 22, no 5 (2008) : 605-14. <https://doi.org/10.1080/09528820802440474>.
- LAMBERT, Gregg. *Who's Afraid of Deleuze and Guattari?* Continuum Studies in Continental Philosophy. London : Continuum, 2006.
- LANDAETA, Patricio, et Cristóbal Durán ROJAS. « Concept and Practice of Dissensus in Félix Guattari's Ecosophy ». *Revista de Filosofía Aurora* 36 (2024) : e202430362. <https://doi.org/10.1590/2965-1557.036.e202430362>.
- LAZZARATO, Maurizio. *Signs and Machines: Capitalism and the Production of Subjectivity*. Traduit par Joshua David Jordan. Semiotext(e) Foreign Agents Series. Los Angeles : Semiotext(e), 2014.
- LOVINK, Geert. *Dark Fiber: Tracking Critical Internet Culture*. Electronic Culture: History, Theory, Practice. First MIT paperback ed. Cambridge, MA : MIT Press, 2003.
- MASSUMI, Brian. *Couplets: Travels in Speculative Pragmatism*. Thought in the Act. Durham, NC : Duke University Press, 2021.
- MCKEE, Yates. « Tactical Media, Sustainability, and the Rise of the "New Green Revolution" : From Neo-Situationism to Nongovernmental Politics ». *Third Text* 22, no 5 (2008) : 629-38. <https://doi.org/10.1080/09528820802442397>.
- O'SULLIVAN, Simon. *On the Production of Subjectivity: Five Diagrams of the Finite-Infinite Relation*. Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2012.
- PAPASTEPHANOU, Marianna. « From Consensus to Dissensus and Back Again : Habermas and Lyotard ». *The European Legacy* 19, no 6 (2014) : 679-97. <https://doi.org/10.1080/10848770.2014.949969>.
- PELBART, Peter Pál. « Ecologia do virtual ». *Revista de Filosofia Aurora* 36 (2024) : e202430162. <https://doi.org/10.1590/2965-1557.036.e202430162>.
- PRZEDPELSKI, Radek, et Stephen E. Wilmer, éd. *Deleuze, Guattari and the Art of Multiplicity*. Edinburgh : Edinburgh University Press, 2022. <https://doi.org/10.1515/9781474457675>.
- RAUNIG, Gerald. « Eventum et Medium : Event and Orgiastic Representation in Media Activism ». *Third Text* 22, no 5 (2008) : 651-59. <https://doi.org/10.1080/09528820802442439>.
- RAUNIG, Gerald. *Tausend Maschinen : eine kleine Philosophie der Maschine als sozialer Bewegung*. Es kommt darauf an 7. Wien : Turia + Kant, 2008.
- RAY, Gene, et Gregory SHOLETTE. « Introduction : Whither Tactical Media ? » *Third Text* 22, no 5 (2008) : 519-24. <https://doi.org/10.1080/09528820802439989>.
- RINGROSE, Jessica. « Beyond Discourse ? Using Deleuze and Guattari's Schizoanalysis to Explore Affective Assemblages, Heterosexually Striated Space, and Lines of Flight Online and at School ». *Educational Philosophy and Theory* 43, no 6 (2011) : 598-618. <https://doi.org/10.1111/j.1469-5812.2009.00601.x>.
- ROUVROY, Antoinette, et Thomas BERNIS. « Algorithmic Governmentality and Prospects of Emancipation : Disparateness as a Precondition for Individuation through Relationships ? » Traduit par Liz Carey-Libbrecht. *Réseaux* n° 177, no 1 (2013) : 163-96. <https://doi.org/10.3917/res.177.0163>.

- SEGOVIA, Carlos Andrés. *Guattari beyond Deleuze: Ontology and Modal Philosophy in Guattari's Major Writings*. Cham : Palgrave Macmillan, 2024.
- SHOLETTE, Gregory, et Gene RAY. « Reloading Tactical Media : An Exchange with Geert Lovink ». *Third Text* 22, no 5 (2008) : 549-58. <https://doi.org/10.1080/09528820802440102>.
- « Tactical Media at Dusk ? » *Third Text* 22, no 5 (2008) : 535-48. <https://doi.org/10.1080/09528820802440078>.
- THOMPSON, Kevin. « Forms of Resistance : Foucault on Tactical Reversal and Self-Formation ». *Continental Philosophy Review* 36, no 2 (2003) : 113-38. <https://doi.org/10.1023/A:1026072000125>.
- WATSON, Janell. *Guattari's Diagrammatic Thought: Writing between Lacan and Deleuze*. Continuum Studies in Continental Philosophy. London : Continuum, 2009.
- WIEHL, Anna. « Post-Mass-Media as Networked ». Dans *Post-Mass-Media and Participation*, édité par Michael Schreiber et Milan Stürmer. Marburg : Schüren Verlag, 2021. <https://doi.org/10.5771/9783741001468-47>.
- YOUNG, Eugene B. *The Deleuze and Guattari Dictionary*. Bloomsbury Philosophy Dictionaries. London : Bloomsbury, 2013.
- ZOURABICHVILI, François. *Le vocabulaire de Deleuze*. Collection Vocabulaire de... Paris : Ellipses, 2004.

Table des matières

Déclaration sur l'honneur	6
Introduction : L'écologie du virtuel	7
Section I : Mass-média / Post-média	20
Chapitre 1 : Prendre en main la déterritorialisation de l'habitat	20
I. Quelques repères biographiques	21
II. Quelques repères de déterritorialisation	23
III. Quelques subjectivités	29
Chapitre 2 : Le post-média	32
0. Le post-média, problématique écosophie	32
I. Construction négative	35
II. Possible avènement historique	37
III. Construction positive	41
Chapitre 3 : La critique de la signification	44
I. Le désir et sa représentation	44
II. Détour par Hjelmslev	46
III. Les différents modes d'encodages	50
IV. Quelle sémiotique pour les mass-médias ?	55
Section II : Constructivisme de la subjectivité	58
Chapitre 4 : Subjectivité post-médiatique et mécanisme de capture	58
0. Introduction	58
I. La subjectivité comme production : le capitalisme fabrique ses sujets	59
II. Deux prises sur le sujet : assujettissement social et asservissement machinique	60
III. Relativisation du régime a-signifiant	68
Chapitre 5 : Affect post-médiatique	72
I. Affect et médias	72
II. Proximité	74

III. Partage	77
IV. Temporalisation.....	78
V. Synthèse des approches	81
Chapitre 6 : Dissensus et altérité.....	83
I. Infantilisation et standardisation	83
II. La transversalité	85
III. Consensus et dissensus. Dynamique de l'hétérogène.....	88
Section III : Terrain et actualités post-médiatiques.....	95
Chapitre 7 : Expériences post-médiatiques et identifiées comme telles	95
I. Guattari praticien des médias : Radio Alice, Radio Tomate, Minitel	95
II. Assemblages post-médiatiques : mise en contexte de quelques dispositifs emblématiques	98
Chapitre 8 : Les Tactical Media : pratiques, théories et héritages critiques	107
Introduction.....	107
I. Naissance d'un concept : l'ABC des Tactical Media	107
II. Stratégie et tactique	109
III. La mobilité comme condition d'existence : se désinvestir à temps	110
IV. Mainstream / underground	112
V. Postmodernisme et médias	113
VI. Tactique secrète et tactique spectaculaire : cas de désobéissance	115
Chapitre 9 : Le post-média comme acquis des sociétés de contrôle.....	118
I. De la biopolitique au contrôle	118
II. Un régime de pouvoir pour deux régimes de médiation : L'algorithme	121
Conclusion : des Agencements post-médiatique	126
Bibliographie (3 pages).....	133
Bibliographie primaire	133
Bibliographie secondaire	133
Table des matières.....	138

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

Faculté de philosophie, arts et lettres

Place Cardinal Mercier, 31, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/fial